94

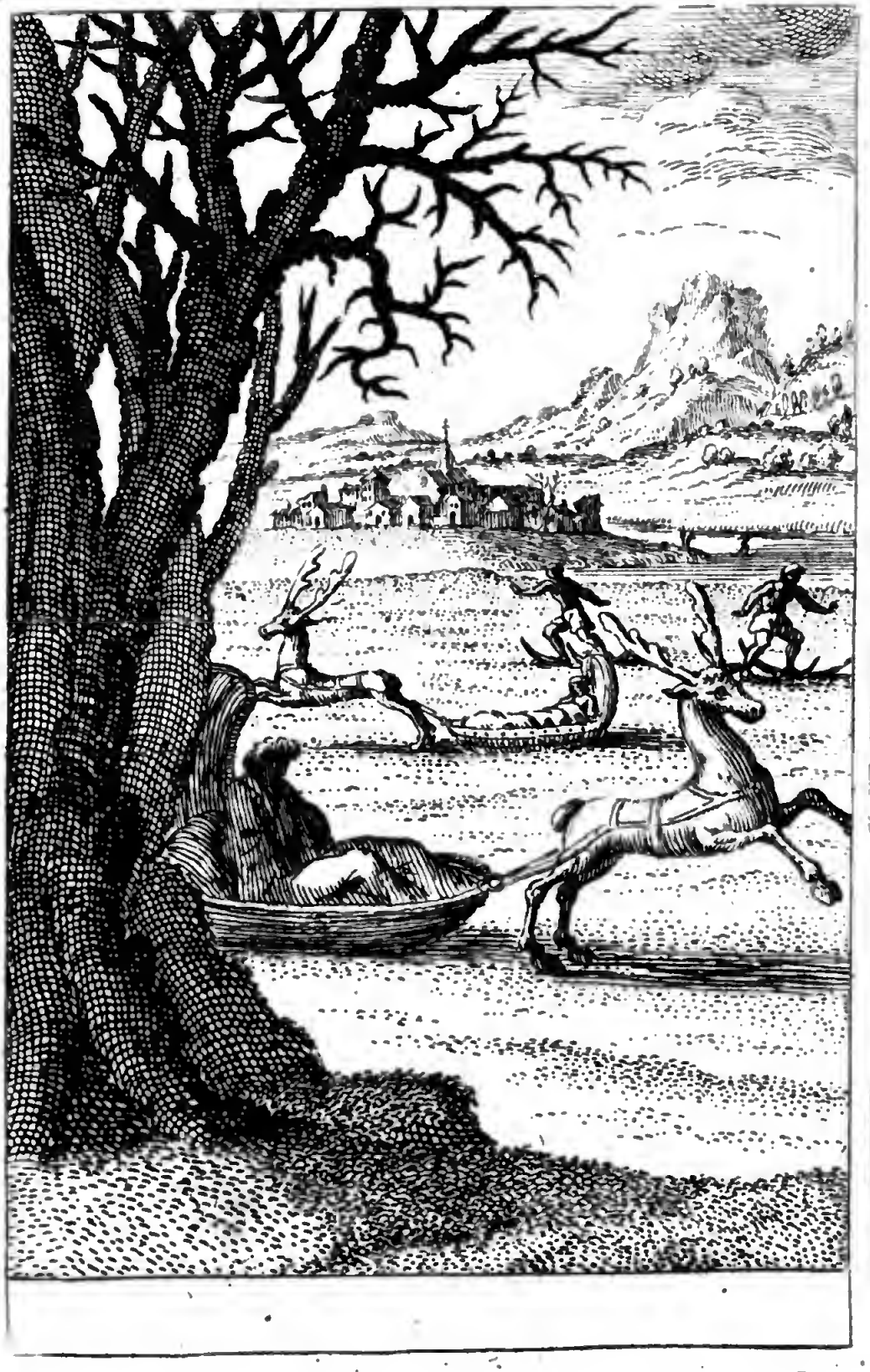
XIII

4 N. 5 y 4 . 3 c

Sept.

C 0 2 . 1 a b .

Ex Legato D. Equitis
Ant. Francisci
de Marmis



NOUVEAU VOYAGE

VERS LE SEPTENTRION,

Ou l'on repréſente le naturel, les coutumes, & la Religion des NORWEGIENS, des LAPONS, des KILOPPES, des RUSSIENS, des BORANDIENS, des SYBERIENS, des ZEMBLIENS, des SAMOÏEDES, &c.

A AMSTERDAM,
Aux dépens D'ESTIENNE ROGER Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un aſſortiment général de toute ſorte de Muſique.

M. DCCVIII.

NOUVEAU VOYAGE VERS LE SEPTENTRION.

CHAPITRE I.

De l'Utilité des Voyages.

C'Eſt avec beaucoup de raiſon qu'on a dit que la Curioſité eſt le principe de la plupart des connoiſſances que les hommes aquiérent; mais on peut ajoûter que ce principe produit preſque tous ſes effets par le moyen des Voyages, puiſque

que l'activité de l'Ame, qui eſt continuelle, & qui la porte à chercher, à découvrir, à pénétrer les objets qui ſont hors d'elle, n'eſt autre choſe que des Voyages qu'elle fait, que des courſes, pour aller comme épier ce qui ſe paſſe chez autrui, & en faire ſon profit.

On peut donc fort bien conclure, que dans les opérations qui lui ſont particuliéres; l'Ame voyage preſque continuellement; & par-conſéquent il ne faut pas s'étonner ſi elle inſpire le même déſir au Corps qu'elle anime, & qui fait un Tout avec elle. Je ne ſai même ſi la force ou la foibleſſe de ce deſir n'eſt point la plus juſte meſure des connoiſſances de l'homme; ſi l'homme ne devient point plus ou moins éclairé, ſelon qu'il eſt plus ou moins curieux de voyager: de-ſorte qu'au lieu de dire que la Curioſité eſt la maladie des beaux eſprits, il me ſemble qu'on la peut regarder comme une marque de la ſanté & de la vigueur de l'eſprit.

Ce ſont donc les petits & fréquens Voyages de l'Ame autour des objets qui l'environnent, qui lui font faire ſes premiéres découvertes, qui lui fourniſſent ſes premiéres lumiéres, qui donnent lieu à ſes premiéres expériences. Mais ces grands

Voya-

Voyages que les hommes font au loin, dans les païs étrangers, juſques dans les régions les plus reculées, augmentent infiniment ces expériences & ces lumiéres, & ſont plus capables de les perfectionner que tout le reſte des ſoins qu'ils ſe donnent, que toutes les autres études qu'ils font.

Je ne parlerai point ici de ce qui concerne la Politique, ni des grands ſecours qu'on tire, à cet égard, de ce qu'on aprend parmi les peuples & dans les Etats qu'on viſite. Cependant il eſt certain que de voir, d'examiner ce qui ſe paſſe chez les Etrangers, quel bien ou quel mal réſulte de leurs maximes, de leurs pratiques, de leurs mœurs, eſt une des principales & des plus ſeures voyes pour ſe former l'eſprit, & pour s'inſtruire dans ce grand Art.

La connoiſſance des productions & des éfets de la Nature parvient à ſon plus haut degré par le moyen des Voyages. On découvre des ſecrets admirables pour la Médecine, en s'atachant à conſidérer les vertus des plantes, des ſimples, des minéraux, qui ſont dans les païs étrangers, & qui ont ſouvent des propriétés auſſi utiles qu'extraordinaires. On trouve mille autres choſes commodes, avantageuſes,

néceſſaires pour la ſanté de l'homme, pour ſes vêtemens, pour tous ſes beſoins.

On aprend par les néceſſités où l'on tombe, par les riſques qu'on court, par les dangers où l'on eſt expoſé, à être bon ménager, à être prudent, à être pitoyable & plein de compaſſion pour ceux qui ſont en peine. On conçoit de l'averſion pour les défauts & pour les vices que l'on remarque, & on les remarque plus aiſément en des gens inconnus, pour qui l'on n'a aucune prévention. On vient enſuite à s'apercevoir que ces mêmes défauts regnent dans le païs où l'on habite, mais que la préocupation & la coutume avoient empêché de reconnoître qu'ils y fuſſent, ou que ce fuſſent des défauts, ou qu'ils fuſſent auſſi grands qu'ils ſont : réflexions qui vous portent à vous en corriger vous-même, & qui, à votre retour dans votre Patrie, vous engageant à publier ce que vous avez remarqué, ſervent d'avertiſſement & d'inſtruction à vos concitoyens.

Le plaiſir même des Voyages, ce qu'ils fourniſſent de recréation, de divertiſſement, eſt en même tems accompagné de beaucoup d'utilité. La vûë des beautés d'un

d'un païs, & de ce que la Nature y produit ſans ceſſe, l'aſpect des montagnes, des riviéres qui y ſont, du Ciel qui le couvre, qui eſt comme un nouveau Ciel pour vous, tout cela vous conduit à des découvertes pour la Phyſique, pour la Géographie, pour l'Aſtronomie. C'eſt par le ſecours des fréquens Voyages qu'on fait aujourd'hui, que ces Sciences montent chaque jour à un degré de perfection qu'elles n'avoient jamais eu.

Mais ceux qui ſont engagez dans le Commerce, trouvent des avantages tout-à-fait conſidérables à voyager. C'eſt une choſe ſi connuë, une expérience ſi générale, qu'on entreprendroit en vain de la rendre plus ſenſible, par les raiſons qu'on pourroit en alléguer. Il ſufit de dire qu'autant que le Commerce eſt néceſſaire à la Société Politique, les Voyages le ſont à l'établiſſement & à l'avancement du Commerce.

CHAPITRE II.

De la Néceſſité du Commerce.

LEs mêmes raiſons qui prouvent que l'homme eſt fait pour la Societé, qu'il trouve dans la Société tout ce dont il a beſoin pour ſa conſervation & pour ſa défence, démontrent en même-tems que le Commerce eſt néceſſaire à entretenir & à faire ſubſiſter la Sociétê. Celle-ci eſt un bien qui tient les hommes unis enſemble pour leur ſalut commun, & celuilà leur eſt un entremetteur par le moyen duquel ils ſe fourniſſent les uns aux autres ce qui leur manque pour l'entretien & pour les plaiſirs de la vie, dans les lieux où ils ſont habituez.

Les peuples qui manquant d'induſtrie, ſont obligez de s'en tenir à ce qu'ils ont chez eux, à ce que leur fournit le ſeul fonds qu'ils cultivent, ſont preſque tous ordinairement miſerables. C'eſt ce que nous aprennent les Rélations de ceux qui ſe donnent la peine d'aller les chercher dans cette eſpéce de ſolitude où ils vivent, par

par raport à la Societé qu'ont enſemble les autres peuples de la Terre. Mais lorsque les Voyages des gens de Commerce leur ont communiqué ce qui ſe trouve ailleurs, & leur en ont apris l'uſage, ces gens-là paſſent dans un tout autre état: ils ſortent de la miſére; ils commencent à vivre plus commodément; & à proportion de ce que le Commerce s'établit chez eux, il leur communique non-ſeulement ce qui regarde la ſatisfaction & le plaiſir du corps, & l'abondance même, mais encore les lumiéres & les ornemens de l'eſprit. Il les enrichit d'un tréſor ineſtimable, qui eſt la Réligion.

En éfet, ce n'eſt maintenant que par le moyen du Commerce que la Réligion Chrétienne ſe provigne dans les païs où elle a été inconnuë, juſqu'à préſent. Les Miſſionaires ne ſe tranſportent que dans les lieux que les Négocians leur indiquent, & où ils les mènent. Ce grand nombre de Sujets enlevez au Démon & rendus à Dieu, qu'on voit aujourd'hui dans l'Orient & dans l'Occident, doivent leur Chriſtianiſme au Commerce, qui a conduit les Chrétiens vers eux.

A leur tour les Négocians ont raporté dans leurs propres païs les richeſſes des

régions étrangéres. Les Etats ſont devenus floriſſans à proportion de ce que le Commerce y a fleuri, & ſi les Sciences & les Arts n'ont pas reçû beaucoup d'accroiſſement par le moyen des lumiéres qu'ont pu donner les peuples, la plupart ſauvages, que l'on a découverts, ceux qui les ont viſitez ont ſupléé à ce défaut, & ont pris eux-mêmes les connoiſſances que le peu d'intelligence des habitans les avoit empêchez de prendre.

Il ne faut pas croire que l'Art du Commerce ſoit ſi facile que beaucoup de gens ſe l'imaginent. Parce qu'il y en a quelques-uns qui exercent aſſez facilement & avec plus de bonheur que d'art, certains petits négoces, on s'eſt perſuadé fort mal à propos qu'il n'y avoit qu'à vouloir trafiquer pour y réuſſir. Cependant cet Art eſt ſi important, & renferme tant de délicateſſes, qu'on peut à juſte titre lui donner le nom d'une Politique très rafinée, mais particuliére & qui a ſes maximes à part, par raport à celles du Gouvernement des Etats, des peuples, & des familles.

Il a ſes Sociétés & ſes établiſſemens qu'il régit, comme les Gouvernemens Politiques ont les leurs, & s'il trouve ſouvent

ſon

ſon fondement & ſes progrès dans leur pouvoir, ils éprouvent quelquefois à leur tour, qu'il devient leur fondateur. C'eſt ce qu'on a vu dans ces derniers ſiécles, où le Commeree a fait de ſi grands progrès, que ſeul & par ſon propre art, par ſes propres forces, il a bâti des villes, établi des Sociétés, formé des Etats.

Il a même un avantage qui lui eſt particulier & glorieux. Sous ſon empire chacun regne par ſon propre mérite, lorsque la fortune le ſeconde. La meſure des rares qualités & du bonheur qu'on a, eſt la meſure du pouvoir qu'on s'aquiert dans l'étenduë de ſa juriſdiction. Car ici autant & plus qu'en aucune autre profeſſion qu'on puiſſe embraſſer, il faut que le bonheur ſeconde le mérite, & il faut que le mérite fixe le bonheur. Il faut une prudence extrême pour prendre les plus ſeures voyes qui mènent au gain, mais il en faut encore une plus grande, pour ſavoir borner ſa perte. La plupart des joüeurs ſe ruïnent ſouvent par un ſeul coup de dé, où une folle ardeur a riſqué tout leur bien. L'ardeur du Négociant l'emporte ſouvent auſſi trop loin, & il ne peut s'arrêter non-plus qu'un joüeur, qui ayant déja perdu pluſieurs parties, veut continuer,

nuer, & forcer la fortune à lui rendre ce qu'elle lui a ôté, la perſécutant juſques-à-ce que pour ſe défaire de lui, elle lui ait tout ôté. L'habileté d'un Négociant conſiſte donc moins à ſavoir gagner beaucoup, qu'à ſavoir perdre peu; & l'on ne peut jamais conclurre qu'il ſoit parfaitement éclairé & prudent dans le commerce, que l'on n'ait vu ſa conduite dans les occaſions des pertes qui lui ſont ſurvenuës.

Ainſi les Négocians que le bonheur accompagne, ſont maîtres de leur fortune, & l'on peut dire qu'ils ne la doivent à perſonne. Ils n'ont beſoin, ni de la faveur des Grands, ni de ſollicitations, pour s'élever. Ce que l'on remarque de talens en ceux qui ſe préſentent pour ſe former à cet emploi, engage ceux qui ſont déja dans les afaires, à les choiſir & à les préférer, pour profiter pendant un tems des favorables diſpoſitions qui ſe manifeſtent en eux. Si l'on choiſiſſoit des ſujets incapables, leur inſufiſance tourneroit au détriment du Particulier qui auroit fait le choix, & non au dommage d'un Gouvernement Politique, où chaque Particulier prend aſſez peu de part; de ſorte qu'on employe tous ſes ſoins pour connoître les gens dont on ſe ſert, & dès-qu'on voit qu'on s'eſt trom-

trompé, l'interêt oblige à ſe défaire d'eux.

Par conſéquent il faut que tous ceux qui veulent s'avancer dans le Commerce ayent des talens; & ſelon qu'on eſt capable de les faire profiter, on contribuë en même tems à la proſpérité de l'Etat Politique, & à l'avancement de ſa propre famille: on peut vivre dans l'aiſe, dans l'abondance, & même dans l'éclat. Ici l'on ne vous demande point de titres pour parvenir aux avantages qui vous ſont préſentez: votre adreſſe ſeule peut vous les faire obtenir, & dans quelque état que vous ayez été, je veux dire par raport à votre établiſſement, & non-pas à votre vertu, dès que vous étes devenu riche vous pouvez marcher au premier rang dans cette prodigieuſe & innombrable Société dont vous étes membre. Ne pouſſez pas votre ambition plus loin; renfermez la dans les bornes qui lui conviennent; ne vous méconnoiſſez point, & ne paſſez point dans un Corps d'un autre ordre de gens; vous vivrez avec autant de commodité, de plaiſir, de délices, qu'on en puiſſe eſpérer au monde, dans quelque condition que ce ſoit

Après avoir choiſi ce parti, & tâché d'a-

d'aquerir les lumiéres que je pouvois trouver dans le païs de ma naiſſance, je pris la réſolution de paſſer plus avant, s'il m'étoit poſſible, & d'aller m'inſtruire dans les païs étrangers. Pendant mes Voyages je n'ai pas manqué de tenir des mémoires de ce que j'ai veu & apris, mais principalement de ce qui regarde le Commerce, puis que c'étoit là proprement le but de mes courſes; & croyant qu'ils pourront être de quelque utilité au Public, je me ſuis déterminé à lui en faire part.

CHAPITRE III.

L'Auteur s'embarque à Coppenhague & arrive à Chriſtiana en Norwegue.

COmme je n'ai deſſein de décrire ici, que les païs placez vers le Septentrion, je ne parlerai point des Voyages que j'ai faits en Afrique, & en Aſie: les choſes que j'y ai remarquées ſe trouvent en diverſes Rélations que j'en ai leües, & s'il y a quelque difference, elle eſt ſi peu conſiderable que le Lecteur en tireroit peu d'utilité ou de plaiſir.

L'An

L'An mil ſix cents quarante-ſept, Frederic, troiſiéme du nom, Roy de Dannemarck, curieux de l'avancement de ſes Sujets & du Commerce, fit établir deux Compagnies dans Coppenhague, Ville capitale du Royaume, l'une d'Iſlande & l'autre du Nord : cette derniere, par les remarques qu'elle fit ſur le trafic de Norwegue, le trouva fort avantageux, & vers la fin de Février mil ſix cents cinquante-trois, elle obligea les Intereſſez de cette Compagnie, de repreſenter à Sa Majeſté Danoiſe le profit qu'on en pourroit tirer ſi l'on alloit plus avant que l'on n'avoit été, & que l'on en rapporteroit ſans doute diverſes marchandiſes.

Sa Majeſté prêta l'oreille à cet avis, & y conſentit ; ce qui obligea Meſſieurs de cette Compagnie de faire équiper trois Navires pour faire le Voyage. Comme j'étois alors à Coppenhague, & que j'appris, que Sa Majeſté avoit donné ordre à ceux qui devoient être de la partie, de faire des recherches exactes dans les terres qu'ils aborderoient, & d'en rapporter le plus de curioſitez qu'ils pourroient, cela m'obligea d'aller trouver un de mes amis, qui étoit un des principaux Intereſſez, que e priai de me faire accepter par la Compagnie

pagnie, pour Chirurgien d'un de ſes Vaiſſeaux, ce qu'il fit.

Nous nous munîmes de tout ce qui nous étoit neceſſaire, & nous étant embarquez ſix jours après, nous levâmes l'ancre par un beau tems, & nous allâmes par un vent de Sud-Eſt, juſques au *Kat gat*, nommé par les François *Trou du chat*, détroit qui ſepare l'Ocean Germanique de la Mer Baltique, lieu très-dangereux à paſſer pour les écüeils qui s'y rencontrent, & qui contient quarante lieuës, ſçavoir depuis Helſeneur juſques à Schagerhort. Nous étions vis a vis de Maeſtrand petite Ville, & Port de Mer, à environ trente lieuës de Coppenhague, lors qu'un vent de Nord nous prit avec une telle impetuoſité, qu'il nous fit reculer environ dix lieuës; ce qui nous obligea de chereher quelque Port, & de nous retirer ſous les côtes de Schllot, où nous nous mîmes à l'abry ſous le Château, qui étoit abandonné depuis pluſieurs années, & qui ne paroît plus qu'une vieille maſure inhabitable, quoi que ſignalée à cauſe de ſes promontoires. Nous y demeurâmes deux jours à l'ancre, & le troiſiéme, une heure devant Soleil levé, un vent d'Eſt venant, fit que nous levâmes l'ancre pour continuer notre route.

Nous

Nous n'eûmes pas navigé quatre heures, qu'il s'éleva un vent de Nord-Eſt ſi fort, que nous fûmes contraints de quitter les côtes de Gottenbourg où nous étions, & de ranger celles de Jutland, où les bancs de ſable nous obligeoient d'avoir toujours la ſonde à la main. Un coup de vent nous y prit & nous pouſſa ſur trois braſſes & demie d'eau. Nous y euſſions infailliblement échoüé, ſi notre Pilote, qui étoit fort adroit, n'eût promptement viré de bord, & gagné au vent, qui nous pouſſa dans un lieu où demi-heure après nous trouvâmes par la ſonde quinze braſſes d'eau. Nous fûmes obligez de bouliner, le mieux qu'il fut poſſible, pour ne pas retourner en arriere. Nous n'étions encore éloignez que d'environ deux lieuës du banc, où nous avions penſé échoüer, lors que nous nous apperçûmes ſur un tournant de mer; qui nous arrêtoit tout court, comme ſi nous avions été ancrez. Quelque forcé que fût le vent, il ne nous empêcha pas de ferler les voiles, ne laiſſant que celle de Mizaine pour tâcher de nous degager. Nous fûmes en cette peine preſque vingt-quatre horloges, & nous y aurions été encore davantage, s'il ne ſe fût levé un vent forcé du Sud-Sud-Oüeſt, qui nous donna lieu

lieu de faire ſervir toutes nos voiles, pour nous tirer de ce méchant endroit, d'où nous prîmes notre cours vers les côtes de Bahus.

Après avoir navigé quelques jours & quelques nuits avec plaiſir, nous découvrîmes ſur les huit heures du matin le Promontore de Chriſtianſand, petit Village renommé pour la commodité de ſon Port; & la nuit du lendemain nous terrîmes à Chriſtiana.

CHAPITRE IV.

Particularitez des environs de Chriſtiana, Qualités & maniéres de vivre des Paiſans de Norwegue.

NOus entrâmes dans le port & nous y débarquâmes, pour aller porter des Lettres à deux Marchands aſſociez de la Compagnie, qui y demeuroient, & qui apprenant par ces Lettres l'entrepriſe que l'on avoit faite pour l'augmentation du Commerce du Nord, du conſentement de Sa Majeſté Danoiſe, nous receurent avec joye, & nous traiterent magnifiquement.

Un

Un de ces Marchands, qui ſeut j'étois étranger, & récommandé par un des principaux Intereſſez, avec ordre de me faire voir le plus de particularitez que l'on pourroit, commanda à un de ſes domeſtiques qui parloit François, de me mener à deux ou trois lieuës dans le païs, afin que je puſſe contenter ma curioſioté. Nous partîmes dès le lendemain, de bon matin, montez chacun ſur un cheval, & nous allâmes enſemble à Wisby, qui eſt un grand Village à trois lieuës de Chriſtiana, bâti entre des montagnes, dont les maiſons fort baſſes, ſont couvertes de gazons & de terre, & faites de bois ſans aucune ferrure ni fenêtre, le jour n'y entrant que par une lucarne qui eſt au milieu du toit. Ce Wisby n'eſt pas cette Ville capitale de Gottland où furent eſtablies les loix de la Marine.

Les Païſans Norweguiens ſont ſimples & bons hoſpitaliers, tous pêcheurs, ne faiſant trafic que de Harangs, Moruës, Merluches, Stockfiſch, & autres poiſſons, tant frais, que ſalez, & ſecs : ils ſont tous eſclaves de la Nobleſſe.

Les Femmes Norweguiennes ſont fort belles, quoi que rouſſes : elles aiment les Etrangers : elles ſont bonnes menagéres :

res : elles filent, font de la toille pour leur ménage, & gouvernent le bêtail, dont il y a quantité, & de toutes ſortes d'eſpéces, comme en France. Il y a auſſi force gibier, comme Elends, Cerfs, Chreveüils, Sangliers, Chamois, Boucs ſauvages, Lapins, Liévres; & de toutes eſpéces de volatiles. On y voit encore auſſi quantité de Loutres, de Caſtors, de Linx, & de Chats ſauvages de diverſes couleurs.

Toute la Norwegue eſt un païs montueux, qui ne peut être enſemencé de grains propres à faire du pain, quoi-que les Norwegiens en ayent en abondauce, qu'on leur porte des païs étrangers, par le moyen de la navigation. En recompenſe elle eſt fertile en très bons pâturages & en bois.

CHAPITRE V.

De la chaſſe de l'Elend, Ridicule opinion de la vertu de ſon pied. De la valeur de la Nobleſſe Norwegienne, & de ſon autorité.

EN ſortant de Wisby pour retourner à Chriſtiana nous fîmes rencontre d'un Gentilhomme, ſuivi de deux valets & de quelques chiens, qui alloit à la chaſſe. Ce Gentilhomme qui connoiſſoit celui avec qui j'étois, lui demanda, ſi nous voulions avoir le plaiſir de la chaſſe à l'Elend; ce que nous acceptâmes. Un quart-d'heure après, nous rencontrâmes un Chaſſeur, des domeſtiques de ce Gentilhomme, accompagné de dix ou douze païſans, qui nous menerent encore environ trois quarts de lieuës plus loin, vers un grand bois fort touffu, à l'entrée duquel nous mîmes pied à terre, donnant nos chevaux à garder à un de ſes valets.

La chaſſe avoit été preparée le jour d'auparavant par les Sujets de ce Gentilhomme. Auſſi ne fûmes nous pas plus avant qu'une

qu'une portée de piſtolet dans le bois, que nous apperçûmes un Elend, qui courant devant nous, tomba tout d'un coup ſans avoir été tiré, ou qu'on eût entendu tirer. J'en fus extremement ſurpris, & je demandai à mon guide, d'où venoit que cet animal étoit tombé de la ſorte? Il me répondit, que c'étoit du mal caduc dont tous ces animaux ſont affligez, ce qui les fait nommer *Elens*, qui veut dire *miſerables*. Cet animal eſt de la hauteur d'un grand Cheval, il a le corps fait comme un Cerf, mais plus gros & plus long. Ses jambes ſont hautes. Il a le pied large & fendu, le bois grand, velu, & large comme celui du Daim, mais pas ſi fourni de cornichons que celui du Cerf; & ſi ce n'étoit que ce mal le fait tomber, on auroit de la peine à l'attraper; ce que je reconnus peu après que le Gentilhomme Norwegien eut tué celui-ci dans ſon mal: car dans la pourſuite que nous fîmes d'un autre pendant plus de deux heures, on ne put l'attraper, & nous ne l'aurions jamais pris, ſans qu'il tomba comme le premier du même mal caduc, après avoir tué trois des plus forts chiens de ce Gentilhomme, avec ſes pieds de devant; ce qui fâcha fort ce Seigneur, & fit qu'il ne voulut pas chaſſer da-

davantage : il envoya querir un chariot à une métaierie qu'il avoit à demi-lieuë delà, pour emporter la chaſſe, qu'il fit mener à ſon Château, bâti à l'antique, comme ſont tous les autres du païs. Nous y allâmes avec lui : le Château étoit à une grande lieuë au-delà de Wisby, & nous y fûmes régalez ſplendidement.

Dans ce regal le Gentilhomme apprit de celui qui m'accompagnoit, que j'étois étranger, & recommandé de Meſſieurs de la Compagnie du Nord, établie à Coppenhague : cette recommandation l'engagea de me faire preſent des pieds gauches de derriere des Elends qu'il avoit tuez, me faiſant entendre que c'étoit un remede ſouverain pour ceux qui tombent du haut-mal ; à quoi je répondis en riant, que je m'étonnois que ce pied ayant tant de vertu, l'Animal qui le portoit toûjours ne s'en gueriſſoit pas lui-même. Par la reflexion que ce Gentilhomme fit ſur ce que je lui diſois, il ſe prit à rire, & dit que j'avois raiſon, en ayant donné à pluſieurs perſonnes affligées de pareil mal, qui n'en avoient pas été gueries ; & qu'il reconnoiſſoit auſſi bien que moi que cette pretenduë vertu du pied d'Elend, étoit une erreur populaire. Vous n'en devez

pas douter lui repliquai-je, & même je l'aſſurai que la chair de cet animal mangée ſouvent, faiſoit tomber de ce mal, ce qu'il m'avoüa, conſiderant la quantité de gens qui en tombent dans ce païs-là. Je lui dis que les ongles de ces malheureux ſeroient plus propres pour leur mal, que non pas ceux des Elends.

Le lendemain de grand matin, après avoir dejeûné avec ce Seigneur, nous le remerciâmes des ſes honnêtetez; & ayant pris congé de lui, nous retournâmes à Chriſtiana.

Puiſque j'ai parlé au Chapitre precedent des mœurs des Païſans Norwegiens, je me croi obligé de dire ici, pour achever de faire connoître les manieres & le genie de tous les habitans de ce Païs-là, que les Nobles y ſont civils, & magnanimes; qu'ils poſſedent les plus hautes Charges du Royaume, qu'ils ſont Souverains ſur leurs terres; qu'ils tiranizent leurs Sujets, qu'ils ſont bons Soldats tant par mer que par terre, & qu'ils voyagent volontiers.

CHA-

CHAPITRE VI.

Rembarquement de l'Auteur à Chriſtiana, & ſon arrivée à Berguen en Norwegue.

APrès avoir demeuré quatre ou cinq jours à Chriſtiana, nous prîmes congé des deux Marchands de la Compagnie du Nord, à qui nous avions été adreſſez & qui confirmérent nos ordres, nous ſouhaitant un bon voyage. Nous nous rembarquâmes & ayant levé l'ancre pour ſortir du Port, nous pourſuivîmes notre route, à la faveur d'un vent de Nord-eſt, qui continua de ſouffler juſques à ce que nous fuſſions arrivez à Stafanger, où un calme tout-plat nous prit, & nous permit de nous divertir à la pêche, puis que nous ne pouvions continuer notre route faute de vent. Je ne m'étendrai point ſur les particularités d'une pêche qui n'eût rien de conſidérable, quoi que nous priſſions une ſi grande quantité de poiſſons, que nous fûmes obligez de vivre pendant un tems comme on vit en carême, c'eſt-à-dire de ne manger que du poiſſon, pour

conſommer celui que nous avions pris. Je reconnus par cette pêche combien les côtes de Norwegue ſont abondantes en poiſſon.

Nous fûmes retenus en cet endroit cinq jours entiers, mais la nuit du ſixiéme il nous vint un beau frais du Sud-Eſt, qui nous pouſſa en peu de jours à Berguen, où nous devions aller décharger des marchandiſes, que nous avions pour ce lieu-là. Nous ancrâmes dans le port qui eſt un des plus beaux de l'Europe, & tandis que l'on déchargeoit, j'allai voir la Ville, qui eſt grande comme Abbeville, fort marchande, haute & baſſe, une partie étant bâtie ſur des rochers, & l'autre ſur la rive de la Mer. C'étoit autrefois un Archevêché; mais qui depuis la reformation de la Religion a été detruit, & le Palais Epiſcopal, a été donné aux Villes Anſeatiques, dont les principales ſont Hambourg, Lubeck & Bremen, pour y établir leur comptoir ou magazin privilegié du Roi de Dannemarck.

Ce comptoir, ou magazin, ſe nomme Cloître, & les Negocians qui l'occupent ſont apellez Moines, quoi qu'ils n'en portent pas l'habit, & n'en obſervent pas les regles, hormis en ce qui regarde le celibat;

bat; car s'ils veulent se marier, il faut qu'ils abandonnent le Cloître pour jamais, & qu'ils se retirent en un autre lieu: ils peuvent neanmoins trafiquer & avoir correspondance avec leurs confreres, dont tout le negoce ne consiste qu'en Harangs, en Morues, en Merluches, & en Stockfisch poisson dont il y a de diverses espéces. Ils se débitent, en quantité, dans la Moscovie, la Suede, la Pologne, le Dannemarck, l'Allemagne, la Hollande, & divers autres païs.

CHAPITRE VII.

Rembarquement de l'Auteur à Berguen, & son arrivée à Dronthem.

L'On n'avoit pas encore déchargé toutes les marchandises, que nous avions pour Berguen, que je rentrai dans le Vaisseau, & demi-heure après, le vent ayant changé, nous eûmes une fraîcheur du Sud-Oüest, qui nous fut favorable, & notre Patron fit lever l'ancre & déferler les voiles, afin de passer doucement entre les côtes du côté de Dronthem, où nous devions

aller pour y laiſſer la moitié de notre charge, qui ſe devoit livrer à l'Intendant des mines de Cuivre & d'Argent, afin d'en faire du pain & de la biere de proviſion pour les mineurs.

Lors que nous fûmes à peu près à la moitié du chemin, le vent força de telle ſorte, que quinze ou ſeize heures après, nous nous trouvâmes vis à vis de Store: mais en un inſtant le vent tomba, & nous fûmes pris d'un grand calme.

Comme il n'y a rien de plus ennuyeux aux Mariniers que le calme, ne ſçachant à quoi s'occuper ils réitérérent la pêche, & prirent un tel nombre de Klippe-Fiſch, qu'ils furent contraints d'en ſaler une grande partie, qui nous ſervit bien dans la ſuite.

Ce poiſſon eſt une eſpece de Moruë, plus groſſe que celle de Terre-Neufve, qui n'abandonne jamais les rochers, ſe tenant toûjours tout-contre, & au fond de l'eau; ce qui lui a fait impoſer en Langue Allemande le nom de *Klippe-Fiſch*, qui veut dire *Poiſſon de Rocher*.

Ce calme ayant duré quelques jours, il ſe leva un vent d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, qui nous aida fort pour aller à Dronthem, où nous arrivâmes trois jours après, ſur la nuit.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Depart de l'Auteur de Dronthem, pour aller voir les mines de Cuivre & d'Argent, qui appartiennent au Roi de Dannemarck.

QUand nous eûmes mis pied à terre, nous allâmes rendre les Lettres que nous avions pour l'Intendant general des Minieres, que nous priâmes de faire recevoir au plûtôt le grain que nous lui devions livrer. Il nous répondit qu'il n'y avoit point pour lors de Commis en Ville; qu'ils étoient tous aux mines, où il falloit qu'il envoyât un homme exprès pour en faire venir un, & qu'il ne pouvoit recevoir le grain avant qu'il fût venu. Je priai le Patron de notre Navire de me permettre d'aller avec le meſſager, que l'on devoit envoyer aux mines, pour les voir; ce qu'il m'accorda.

Le lendemain, de grand matin, nous partîmes le meſſager & moi, tous deux à cheval, & nous allâmes juſques à Steckby, qui eſt un grand Village à ſix lieuës de Dronthem, où la nuit qui commençoit à nous ſurprendre, quoi qu'il ne fût que

deux heures après midi, & un bois dangereux à paſſer par le nombre d'Ours, de Loups cerviers, & de Linx dont il eſt rempli, nous obligerent de demeurer.

Le lendemain à Soleil levant, nous partîmes de Steckby, continuant notre chemin vers les mines, où nous arrivâmes ſur la nuit, & prîmes, logis aux Forges. Nous y fûmes reçus ſelon la coûtume du païs, avec du tabac, de l'eau de vie de bled, & de la bierre, dont il fallut faire débauche. Trouvant là un Commis, qui avoit apris à parler bon François dans un voyage qu'il avoit fait en France avec un Gentilhomme Norweguien, à qui il avoit ſervi de valet de chambre, je lui contai comment la curioſité m'avoit porté à venir voir les mines, & je le priai en même tems de me faire le plaiſir de m'y faire entrer, ce qu'il me promit pour le lendemain. Nous cauſâmes encore pendant l'eſpace de deux heures; puis nous allâmes nous coucher.

CHA-

CHAPITRE IX.

Particularitez des mines de Cuivre & d'Argent qui ſont en Norwegue.

LE lendemain dès la pointe du jour, le meſſager avec qui j'étois venu, & un Commis, partirent pour Dronthem, me laiſſant à la charge d'un Maître Mineur, qui devoit auſſi le lendemain ſe rendre à Dronthem, & avec qui j'y devois retourner.

Je ne fus pas plutôt levé le lendemain, que j'allai trouver le Commis avec qui j'avois fait connoiſſance, & qui parloit François. Il avoit fait apprêter le déjeûné pour lui, pour ce Maître Mineur qui étoit chargé de me ramener, & pour moi. Le Commis qui le connoiſſoit le pria de me faire deſcendre dans les mines pour y voir travailler, ce qu'il lui promit.

Si-tôt que nous eûmes déjeûné, nous allaſmes à cinquante pas des Forges, qui ſont ſur une haute montagne où eſt l'entrée de la mine, ſur le bord de laquelle eſt une machine que les François appellent Grüe.

Deux hommes la tournent, par le moyen de deux grandes rouës dans chacune deſquelles un d'entre eux ſe met. La machine ſert à tirer les piéces des mines, tant en pierre qu'en terre, ainſi qu'on tire les pierres de taille & la terre à faire des pots, aux environs de Paris.

Nous nous mîmes, le Maître Mineur & moy, dans une cuve de bois, accommodée avec des bandes de fer, où nous étions bien attachez ſous les aiſſelles, & nous deſcendîmes ainſi dans la mine qui étoit profonde de cinquante toiſes. Je crus être dans le Royaume de Pluton. Quand nous fûmes deſcendus, nous ne vîmes de tous côtez que des cavernes épouvantables, des feux allumez, & des figures qui reſſembloient plutôt à des Diables qu'à des hommes. Il eſt aiſé de comprendre que je parle des Mineurs. Ils ſont vêtus de cuir noir, & ont ſur la tête un Camail, ſemblable à ceux que nos Prêtres portent en Hyver; une piece du même cuir, finiſſant en pointe, qui leur ceint le viſage au deſſus du nez, & qui deſcend juſques ſur la poitrine, avec un tablier du même cuir comme vous voyez en cette figure.

Chacun travaille dans ces mines differem-

remment. Quelques-uns y cizelent & coupent la pierre de cuivre, d'autres ſont occupez à chercher les veines du cuivre, & à ſonder, afin de découvrir le lieu de l'eau, qui quelquefois eſt cachée dans les entrailles de la terre, & qui venant à déborder tout d'un coup les noyeroit, s'ils n'y prenoient garde.

Le Maître Mineur, avec qui j'étois deſcendu dans la Mine, connut ma frayeur à mon viſage, & que j'étois ſaiſi de froid. Il ſonna la clochette afin qu'on nous retirât; ce qu'on fit de la même maniere qu'on nous avoit deſcendus. Nous retournâmes aux Forges, où nous trouvâmes le Commis qui parloit François, & qui nous attendoit pour dîner. Je n'étois pas allé pour paſſer le tems à table; auſſi n'y reſtâmes-nous pas long tems. Le Commis, qui remarquoit mon impatience, fit ſeller trois chevaux ſur leſquels nous montâmes lui le Maître Mineur & moi, pour aller aux Mines d'argent qui étoient à deux lieuës de là, & où nous nous rendîmes dans dans peu. Nous allâmes deſcendre à la maiſon de l'Intendant, qui nous receut avec joye, nous donnant à boire à chacun un grand verre d'eau de vie, dont il avoit beu le premier à notre ſanté; puis

pour regal il nous fit apporter du tabac & de la biere.

Après nous avoir ainſi regalez, il nous mena aux Forges, qui ſont à un quart de lieuë de ſa maiſon, dans leſquelles, ainſi qu'en celles de cuivre, il y avoit pluſieurs ouvriers, dont les uns piloient les pierres, les autres les lavoient, les autres fondoient & raffinoient, & les autres fabriquoient des pieces monnoyées pour Sa Majeſté Danoiſe.

Des Forges nous allâmes à la mine qui eſt tout proche. Son entrée eſt ſur une montagne fort haute, cornuë de tous côtez. J'y deſcendis avec le Maître Mineur, comme j'avois fait en celle de Cuivre, mais je n'y vis autre choſe que ce que j'avois veu dans l'autre, les Mineurs étant vêtus de même. Les ouvriers ne travaillent dans les mines qu'un certain tems reglé, ſçavoir au Printems & en Aûtomne trois heures le matin, & trois heures après-diner, en Eſté quatre le matin, & cinq après-diner. Le reſte du temps ils ſe rejouïſſent, & danſent au ſon des haubois, des violons, & autres inſtrumens, ce que j'eus le plaiſir de voir dès le ſoir même que j'arrivai aux Forges de cuivre. Pendant les trois mois de l'Hy-

l'Hyver, ils ne travaillent point du tout, étant cependant payez comme quand ils travaillent, c'eſt à dire à raiſon de trois livres par jour.

Quand j'eus contenté la curioſité que j'avois de voir les mines d'argent, nous retournâmes au logis de l'Intendant, où nous ſoupâmes & paſſâmes toute la nuit; Le lendemain après avoir déjeûné, & pris congé de lui, nous montâmes à cheval pour retourner aux mines de Cuivre, où nous trovaſmes le même Commis qui parloit François, qui nous donna à dîner. A la fin du repas, je le remerciai de toutes ſes honnêtetés; puis ayant pris congé de lui, nous partîmes le Maître Mineur & moi, pour nous rendre à Dronthem.

CHAPITRE X.

Du regal que l'Auteur recent d'un Paiſan Norweguien, en retournant des mines d'argent & de cuivre à Dronthem.

LA nuit qui nous prit à deux lieuës & demie du lieu d'où nous étions partis, nous

nous obligea d'aller â la maiſon d'un Païſan de la connoiſſance du Maître Mineur. Il nous receut fort honorablement, ſelon ſon pouvoir, nous donnant pour ſouper deux Faiſans & un Lievre qu'il avoit tué, il y avoit une heure à la chaſſe, car la chaſſe eſt permiſe à tout le monde. Il nous avoit donné en entrant chez lui du tabac, de la biere, & de l'eau de vie de grain. Le ſouper étant fini nous paſſâſmes le reſte de la ſoirée & une bonne partie de la nuit à fumer comme des Dragons, & à boire de la biere & de l'eau de vie, nous excitant les uns les autres à la continuation d'une débauche, qui n'a rien que de deſagreable & de fatigant, quand elle n'eſt pas égayée par les agrémens d'une converſation qu'animent les eſprits de la boiſſon qui montent à la tête.

Le Païſan étoit dans une joye extrême de voir, que le Maître Mineur s'étoit enivré en ſa conſideration; auſſi reconnut-il ſon honnêteté par une ſemblable, s'enivrant à ſon exemple. On leur fit de la litiere au milieu de la chambre, ſurquoi on les coucha, & je me mis auprès d'eux en attendant le jour.

Le Soleil étoit déja levé, que le Maître Mi-

Mineur & le Païſan étoient encore dans un profond ſommeil. Comme j'avois envie d'aller coucher cette journée là à Dronthem, voyant que nos chevaux étoient preſts, & que le déjeûné nous attendoit, je les reveillai, puis nous nous mîmes à table, & à la ſortie ayant remercié notre hoſte, nous montaſmes à cheval, & nous rendîmes à Dronthem, que la nuit n'étoit pas encore cloſe. J'y trouvai mon ami Hans Omor, occupé à la lecture d'un livre dont je lui avois fait preſent & qui porte pour titre *le Prince des Operateurs.* Je fais voir dans ce livre la difference, qu'il y a entre la Medecine Operatrice & la Rationelle, comment Galien fit chaſſer les Cliniciens de l'Eſtat des Romains, parce qu'ils n'étoient pas propres à la guerre, ne ſachant pas donner des remedes aux malades, ni remettre les fractures & diſlocations, ni penſer les playes & les thumeurs, & faire les autres Operations neceſſaires, comme faiſoient au ſiege de Troye Aſclepiade & Podalire, ſans oublier Machaon Medecin d'Achile, à la loüange duquel Homere dit:

Ἰητρος γὰρ ἀνὴρ πολλῶν ἀντάξιος ἀλλεῶν,
Ὃς τετάμνειν ἐπὶ τὶ πια Φαρμακα πάσσειν.

On

On y voit auſſi pourquoi Gontran Roy d'Orleans fit jetter ſes Phyſiciens par la fenêtre, après la mort de ſa femme, & les regrets de Maziles.

CHAPITRE XI.

Rembarquement de l'Auteur à Dronthem, & le danger qu'il y a de naviger ſur la Mer du Nord.

DEux jours après, ayant déchargé ce que nous devions laiſſer, & receu les proviſions que l'Intendant general des mines étoit obligé de nous livrer, le vent qui étoit bon, nous engagea à nous embarquer, & quelques heures après nous fîmes voiles pour continuer notre voyage.

Nous navigeâmes quelques jours fort heureuſement juſques au deſſous du Cercle Polaire Artique, où un grand calme nous prit, proche des côtes. Comme ceux qui habitent le païs au delà du Cercle Polaire, auſſi bien que les habitans des côtes du *Finiſche Scher*, ou *Mer de Finie*, ſont preſque tous Sorciers, & diſpoſent des vents à leur

à leur volonté, nous mîmes la chalouppe à la Mer, pour en aller acheter au plus prochain Village. Nous nous adreſſâmes au principal Negromancien du lieu ; auquel ayant dit où nous voulions aller, & lui ayant demandé s'il ne nous pouvoit pas fournir des vents pour juſques au Mourmanskoimore, il nous répondit que non, ſon pouvoir ne s'étendant que juſques aux promontoires de Rouxella ; mais voyant que nous en étions encore fort éloignez, & que de là nous pouvions facilement aller au cap du Nord, cela nous obligea de le faire venir ſur notre Vaiſſeau pour faire marché avec lui. Il prit un eſquif de pêcheur, dans lequel il ſe mit avec trois de ſes camarades, & ils vinrent à notre Vaiſſeau, où étant entrez nous traittaſmes avec eux, & nous convînmes de leur donner une livre de tabac, & dix Kroonen qui valent vingt livres de France. Pour notre argent & notre tabac, ils attachérent à un coin de notre voile du maſt d'avant, un lambeau de toile, de la longueur d'un tiers d'aulne, large de quatre doigts, où il y avoit trois nœuds, puis ils rentrerent dans leur eſquif pour s'en retourner.

Ils ne furent pas plutôt ſortis de notre bord, que notre Patron défit le premier nœud

nœud du lambeau ; & auſſi-tôt il ſe leva un vent d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, le plus agréable du monde, qui nous pouſſa, & les autres vaiſſeaux de notre Compagnie, à plus de 30. lieuës au delà du Maelſtroom, ſans être obligez de denoüer le ſecond nœud.

Ce Maelſtroom eſt un tournant d'eau, le plus grand de toute la Mer de Norwegue, où les Navires periſſent, à la diſtance de cinq, ſix & ſept lieuës des côtes. Ceux qui en ont la connoiſſance, & qui ſçavent la route, s'en éloignent de huit ou dix lieuës, courant au large pour éviter un grand nombre de rochers, & de pareils tournans de Mer, qui ſe rencontrent en divers endroits.

Le vent qui commençoit à varier, & qui vouloit tourner au Nord, obligea notre Patron de denoüer le ſecond nœud, ce qui nous rendit le vent favorable juſques aux montagnes de devant Rouxela, où après en avoir doublé le cap, notre bouſſole ſe détourna de plus de ſix lignes; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit de l'Aymant dans ces Montagnes, & ſans que notre Pilote étoit fort expert nous aurions beaucoup dérivé. Le Pilote qui ſavoit que les autres Vaiſſeaux étoient dans la même peine, fit fermer la Bouſſole, & mettre

mettre un Pavillon au haut du mât de misaine, qui leur ſervit de ſignal pour nous ſuivre. Ce lieu lui étoit fort connu pour y avoir voyagé avec les Hollandois, gouvernant le Vaiſſeau par la carte marine ſeulement.

Nous fûmes dans cette peine, deux jours & deux nuits, après leſquels étant éloignez des montagnes, l'éguille de la bouſſole réprit ſon centre, ce qui nous fit connoître que nous approchions du Cap, où le vent nous manquant notre Patron denoüa le troiſiéme nœud. Peu après il ſe leva un vent de Nord-Nord-Oüeſt, ſi furieux, qu'il ſembloit que le firmament vouloit tomber ſur nous, & que Dieu par une juſte vengeance nous vouloit exterminer, pour avoir conſulté les Sorciers, & nous être ſervis de leur Sortilege. Nous ne pouvions plus porter de voiles, & nous fûmes contraints de les ſerrer & de nous abandonner à la mercy des flots, qui nous agitoient avec une vehemence ſi grande, que nous n'attendions que le moment d'être abymez.

Quoi que nous ne fuſſions qu'à environ douze lieuës des coſtes, pouvant à peine tenir la Mer, nous ne croiyons pas que la tourmente nous jetteroit encore plus

prés.

prés. Nous fûmes pourtant trompez, car le troiſiéme jour, ſur le midi, il ſurvint une bouraſque, qui nous jetta tout d'un coup ſur un rocher, environ trente lieuës au deſſus du Cap, & à quatre lieuës des côtes. Chacun ſe mit à crier, demandant pardon à Dieu de bon cœur, & croyant être à ſon dernier jour. Je puis aſſeurer que je n'ai jamais eu plus de peur, auſſi bien que tous les autres avec qui j'étois, qui croyoient que notre Vaiſſeau alloit ſe rompre en mille pieces. Mais par un bonheur extraordinaire, ou pour mieux dire, par la Grace de Dieu qui voulut nous conſerver, la force & l'agitation des vagues nous dégagea, & nous jetta à une portée de piſtolet du rocher, ſans que notre Vaiſſeau fût endommagé, qu'au deſſous de la quille, où il ſe fit un trou par où l'eau entroit; & au bordage de fond où quelques planches ſe fendirent; ce qui nous obligea de pomper de moment en moment.

Le quatriéme jour le vent s'étant appaiſé, nous fûmes fort affligez de ne voir plus les autres Vaiſſeaux de notre compagnie, & nous creûmes qu'ils étoient peris; ce qui ne nous empêcha pas de pourſuivre notre route, le vent nous étant en quelque façon favorable. L'eau qui entroit

troit dans notre bâtiment, & que nous avions bien de la peine à épuiſer, nous obligea de chercher quelque port commode pour le racommoder & le calfater. Les rochers qui regnent tout le long des côtes de la Mer du Nord, & qui rendent très-difficile l'entrée des ports & des autres lieux, ne nous permirent pas de nous hâter autant que nous l'aurions voulu; de-ſorte que nous fûmes contrains de naviger encore deux jours, ſans pouvoir découvrir aucun lieu propre: mais le quatriéme, au matin, nous arrivaſmes aux côtes de Wardhus, Château que les Danois ont fait bâtir, & où ils tiennent une garniſon & un Commis pour faire payer les droits aux Vaiſſeaux étrangers, qui vont ou qui viennent d'Arcangel, Ville ſituée ſur la Mer Blanche. Ce Commis nous laiſſa paſſer ſans envoyer après nous, nous reconnoiſſant pour Danois, tant par notre pavillon, que par le ſalut que nous fiſmes d'un coup de canon en paſſant devant le Château; & nous entraſmes dans la Mer de Varanger; où nous moüillaſmes l'ancre à demi-lieuë du Bourg.

CHA-

CHAPITRE XII.

Arrivée de l'Auteur à Varanger dans la Laponie Danoiſe.

DEs que nous fûmes entrez dans la paſſe, nous mîmes la chaloupe à la mer : mais perſonne d'entre nous n'ayant connoiſſance de ce lieu, qui nous paroiſſoit fort ſauvage, nous nous hazardaſmes huit, en comptant le Patron, tous bien armez, d'avancer, pour voir ſi nous ne trouverions pas un lieu plus commode, & s'il y habitoit des gens qui nous puſſent aider.

A demi-lieuë de là nous entraſmes dans un Bourg fort peuplé, & où il y a un très-beau Port. Ce Bourg ſe nomme Varanger. Les Habitans étonnez de nous voir en cet équipage, nous regardérent avec admiration. Notre Patron qui les entendit parler la langue du Nord qu'il ſçavoit auſſi très-bien, leur demanda dans la même langue, s'ils vouloient nous permettre d'entrer dans leur Port pour y racommoder notre Vaiſſeau. Il adjoûta que nous étions des Marchands, & que nous allions

lions à la pêche du *Wal-Rus*, que les François nomment *Cheval Marin*; ſur quoi ils nous firent offre de leur aſſiſtance, que nous acceptaſmes; puis ayant reconnu la commodité du Port, nous retournaſmes à notre Vaiſſeau, & l'ayant fait avancer juſques dans le meilleur endroit du Port, nous nous y établiſmes ſur nos amarres, & y déchargeaſmes notre leſt, qui n'étoit que du ſable, & quelques caiſſes de tabac, avec des ballots de toile, que nous avions pris pour négocier, ſi l'occaſion s'en preſentoit.

Tout étant déchargé, l'on mit le tabac & la toile dans une cabane qui étoit tout proche, que le Patron & le Commis firent fermer.

CHAPITRE XIII.

Des mœurs, manieres de vivre, ſuperſtitions & habillemens des Lappons Danois.

POur nous conſerver la faveur de ces Habitans, qui comme je l'ai dit ci-devant, ſont Lappons, nous leur partageaſmes quelques rouleaux de tabac, qu'ils re-

receurent avec plus de joye, que ſi on leur eût donné de l'or. En revanche ils nous regalerent auſſi de ce qu'ils avoient, qui n'étoit que du poiſſon ſec qu'ils mangent au lieu de pain; de la chair de Renne, qui eſt un certain animal qu'on ne void que dans la Lapponie, le Boranday, la Samojeſſie & la Siberie; des Ours, & d'autres ſauvagines, que nous ne connoiſſions pas, comme auſſi du poiſſon frais, cuit ſans ſel, qu'ils trempent les uns dans de l'huile de poiſſon, les autres dans une liqueur aigrette, qui eſt leur breuvage. Mais comme pas un de nous n'aimoit ces ragoûts, nous fûmes obligez d'avoir recours aux proviſions que nous avions apportées, qui conſiſtoient en du biſcuit & en de la chair ſalée, dont nous leur preſentaſmes, mais dès qu'ils en eurent goûté, nos ragoûts leur parurent auſſi dégoûtans que les leurs nous avoient ſemblé miſerables, & n'en pouvant manger, ils beurent ſeulement de notre biere, & de l'eau de vie. Ils trouverent ces boiſſons bonnes, quoi-qu'elles leur paruſſent beaucoup moins délicieuſes, que leur boiſſon ordinaire, qu'ils braſſent & font avec de l'eau commune, de la graine de Genevre, & une autre ſemblable aux lentilles, qui croît en abondance comme le

Ge-

Genevre, parmi les feuilles d'une plante ſemblable à la fougere; mais qui eſt plus haute & plus touffuë, & que je n'ai veuë chez aucun Herboriſte. Ils diſtillent auſſi de l'eau de vie dans des chapelles de cuivre au bain marie, avec les mêmes grains, & elle fait les mêmes effets que la noſtre comme leur boiſſon ordinaire fait les mêmes effets que noſtre vin.

Ces Lapons, quoi qu'ils ſoient Lutheriens de Religion, & qu'ils ayent des Prêtres pour les inſtruire, ne laiſſent pas d'adherer au Diable, étant preſque tous Sorciers, & ſi ſuperſticieux, que s'ils rencontrent un animal qui leur ſoit ſuſpect, il s'en retournent, & ne ſortent point de leur logis pendant toute la journée; ou ſi, à la pêche, ayant jetté leurs rets, ils ne prennent qu'un poiſſon, ils tiennent cela à mauvaiſe augure, & ils s'en retournent tout de même, ſans vouloir pêcher davantage.

Tant les Hommes que les Femmes, quoi que de petite taille, ſont renforcez & adroits, & ont le viſage large, plat, bazané & camus, toutefois moins camus que les autres Septentrionaux. Ils ont les yeux ſemblables aux cochons, & les paupiéres fort retirées vers les temples. Ils ſont ſtu-

ſtupides, ſans civilité, & fort laſcifs, principalement les femmes qui s'adonnent à tous venans, quand elles peuvent le faire à l'inſçeu de leurs maris: elles ſont vêtuës, les unes de gros drap, & les autres de peaux de Rennes, le poil en dehors, ayant les bas de même, & des ſouliers ſans oreilles, faits de peau de poiſſon, où les écailles tiennent encore; & ils reſſemblent beaucoup à des ſabots. Elles ſon coëffées comme les Norwegiennes, portant les cheveux treſſez en deux nates, dont l'une leur pend ſur une épaule, & l'autre ſur l'autre, & ſur leur tête elles ont une coëffe-cornette, de toile de ſerpilliére, ſorte de toile dont tout leur linge eſt compoſé. D'autres ont une piece de peliſſe, large de huit doigts, qu'elles lient derriere leur tête, ainſi que les Egyptiennes, comme vous voyez ici en la figure 1.

Quand aux hommes, leurs habits ſont tous de peau de de Rennes, le poil en dehors, & courts, ne conſiſtant qu'en une camiſole, qui deſcend juſques à la moitié des cuiſſes, & un haut de chauſſe; & pour chauſſure, des bas de la même peau, auſſi le poil en dehors, & par-deſſus, des bottes de peau de poiſſon, ſi bien faites, quoi que groſſieres, que l'on

n'en

I
C 3

n'en peut pas voir la couture. Il y en a pluſieurs qui ne portent point de bottes; mais des ſouliers de même que les femmes; & pour coëffure ils ont un bonnet tout rond à la matelotte, fait auſſi de peau de Renne, le poil en dehors, & bordé d'une bande de peau de Renard, blanc, ou gris, comme vous voyez en la figure 2.

Les logemens de ces Lappons ſont bâtis comme ceux du territoire du Chriſtiana, ne tirant le jour que par le haut.

Ils ne ſe ſervent point de lits pour ſe coucher, non plus que tous les autres Lappons, Borandiens, Samoïedes, Siberiens, Zembliens, Iſlandois, & autres nations Septentrionales; mais ils étendent tous les ſoirs au milieu de la chambre, des peaux d'Ours, ſur quoi ils ſe couchent, le Maître, la Maîtreſſe, les enfans, les valets, & les ſervantes tous enſemble, ſans aucun ſcrupule, & le lendemain étant levez ils les remettent où ils les ont priſes.

Dans chaque maiſon on voit un gros chat noir qu'ils eſtiment beaucoup, parlant à lui comme s'il avoit de la raiſon: ils ne font rien qu'ils ne lui communiquent, ils croient qu'il leur aide dans leurs entrepriſes, & ils ne manquent point tous les ſoirs de ſortir

de leurs cabanes pour le conſulter. Ce chat les ſuit par tout où ils vont, tant à la pêche qu'à la chaſſe.

Quoi que cet animal ait la figure d'un chat, par ſon regard, qui eſt épouvantable, j'ai crû, & je croi encore que c'eſt un Diable familier.

CHAPITRE XIV.

Départ de l'Auteur de Varanger, pour aller au Mourmanskoimore.

LE lendemain de notre arrivée à Varanger, notre Vaiſſeau étant tout à fait déchargé, les Habitans de ce lieu nous aiderent à le mettre ſur le côté, pour lui donner le radoub. Le Patron qui connut que le mal étoit beaucoup plus grand qu'il ne ſe l'étoit imaginé, pria ces Habitans de lui trouver du bois propre pour le raccommoder; ce qu'ils firent, & ils allérent en couper ſur une montagne qui étoit proche.

Pendant qu'on y étoit occupé, le Commis jugea devoir profiter du retardement, que cet ouvrage cauſoit. Il réſolut de penetrer dans le païs, pour voir ſi l'on n'y trou-

trouveroit point quelque choſe à négocier. Il me choiſit, avec deux autres, pour l'accompagner, & dès le lendemain au matin, qui étoit le douziéme jour de Mars, nous priſmes du tabac & des toiles pour trafiquer, & du biſcuit & de la chair ſalée pour notre proviſion. Nous priâmes trois Habitans du païs de venir avec nous, pour nous montrer les chemins, & pour nous aider à porter nos marchandiſes & nos proviſions juſqu'au premier bourg ou village que nous trouverions, ce qu'ils nous accordérent, & nous partiſmes, cheminant à travers des bois, des montagnes & des valons, ſans rencontrer ame qui vive, juſques vers les quatre heures du ſoir que nous apperçûmes deux Ours blancs d'une exceſſive groſſeur, qui venoient à nous tout effarouchez, ce qui nous effraya.

Nos conducteurs, qui connurent notre crainte, nous dirent de n'avoir point de peur, que nous n'avions qu'à tenir nos armes en état pour nous défendre en cas qu'ils nous approchaſſent de trop près; ce que nous fiſmes, rafraîchiſſant d'amorces nos fuzils, & ſoit pour en voir la lueur, ou pour avoir ſenti la poudre, ces animaux s'enfuirent ſi viſte, que dans un moment nous les perdîmes de veuë. Une heu-

re après nous deſcendîmes une montagne, au bas de laquelle, nous vîmes une douzaine de maiſons fort éloignées les unes des autres, & plus loin deux troupeaux d'animaux, faits comme des Cerfs, que nos guides nous dirent être des Rennes.

Quand nous fûmes à ce Village, nos guides nous menerent dans une cabane, où nous nous repoſâmes, étant fort harraſſez, tant par la peſanteur de ce que nous avions apporté, que par la fatigue du chemin que nous avions fait dans des lieux très-fâcheux. Nous donnâmes à notre hôte un morceau de tabac, qu'il prit avec joye, en nous aſſûrant qu'il y avoit plus de neuf mois, qu'on ne lui avoit fait un preſent ſi conſiderable. Pour nous en recompenſer il nous preſenta de ſon eau de vie, une piece de chair de Renne, cuite ſans ſel, & du poiſſon ſec, que nous donnâmes à nos guides, qui en firent un bon repas, & nous ſoupâmes de nos proviſions; après quoi nous nous couchâmes ſur des peaux d'Ours blancs, à la mode du païs.

CHA-

CHAPITRE XV.

Comment l'on eſt traîné par les Rennes dans la Lapponie. Particularitez touchant cet animal.

LE lendemain, à notre reveil, nous fiſmes demander à notre hôte, s'il n'avoit rien à troquer contre du tabac & de la toile. Il nous dit qu'il avoit des peaux de Loups, de Renards, & d'Eſcureuils blancs, & que ſes voiſins en avoient auſſi, qu'ils troqueroient volontiers. Nous nous fiſmes montrer toutes ces peaux, & quatre habits de peaux de Rennes, pour nous garantir du froid, que nous payâmes partie en tabac, & partie en toiles.

N'y ayant plus rien à troquer dans ce lieu-là, nous demandâmes des Rennes à notre hoſte, pour nous mener plus avant. Auſſi-tôt prenant un cornet, il ſortit de ſa cabane, & en ſonna pour appeller les Rennes, qui vinrent au nombre de quatorze ou quinze. Il en attela ſix, à ſix traîneaux qui reſſemblent à des gondoles, & qui ſont ſoutenus ſur quatre petits che-

vrons, attachez a une piece de bois, plus longue de deux pieds que le traîneau. Nous mîmes notre marchandise dans un, & nous congediâmes deux de nos conducteurs, que nous payâmes en tabac, nous contentant d'en garder un, qui avoit été dans la Laponie Moſcovite, & qui en ſçavoit parler la langue, auſſi-bien que celle des Kiloppes, pour venir avec nous, & nous ſervir de guide. Chacun ſe mit dans ſon traîneau, habillé à la Lapponne, des habits que nous avions troquez. On nous couvrit encore d'une peau d'Ours, puis nous ayant liez d'une bande de cuir de Renne par deſſous les aiſſelles au derriere du traîneau, on nous donna un couple de verres d'eau de vie, & l'on nous mit dans chaque main un baſton ferré par le bas, afin que ſi nous rencontrions quelques ſouches, tronçons de bois, ou pierres, nous nous en ſerviſſions pour nous empêcher de verſer.

Quand nous fûmes preſts à partir, noſtre hoſte à qui ces Rennes appartenoient, leur marmota quelque choſe à l'oreille. Il leur dit, à ce que je croi, le lieu où elles nous devoient mener, & auſſi-tôt elles prirent un eſlan ſi grand, que nous crûmes être emportez par des Diables; continuant ainſi leur courſe par monts & par vaux, ſans

tenir

tenir de chemin fraye, pendant toute la journée. Elles nous menérent vers les ſept heures du ſoir à un Village aſſez grand; mais fort champêtre, ſitué entre des montagnes, proche d'un grand Lac, où elles s'arrêtérent à la quatriéme habitation du lieu, & où elles frapperent toutes du pied contre terre. Le Maître du logis & ſes ſerviteurs ayant entendu le bruit qu'elles firent par ces coups de pieds, ſortirent pour nous détacher. Un d'eux apporta un pepetit broc de bois de Genevrier, tout plein d'eau de vie, dont il nous fit boire à chacun un coup, dans une taſſe du même bois de Genevrier, avant que de deſcendre du traîneau. Il faiſoit cela pour nous remettre de la peur, car il avoit apris de notre guide, que nous avions eu de la frayeur de nous voir tirez ſi vîte par ces animaux, avec qui nous n'avions pas coûtume de voyager.

Ces beſtes, tant maſles que fémelles, portent un bois un peu plus haut que celui des cerfs, mais plus courbé, velu, & qui n'a pas tant de cornichons. Elles ſont de la même couleur que les Cerfs, pas plus groſſes. Elles ont les pieds fendus de même, & grands comme ceux des bœufs: elles ne mangent que de la mouſſe, qui

croît en abondance dans tout ce païs-là. Les femelles donnent du lait comme les Vaches, dont on fait du beurre & du fromage qui eſt très bon. On les attelle à deux limons, qui tiennent au traîneau avec une bande de cuir de Renne, à peu près comme ſon attelez nos chevaux de caroſſe, & elles tirent ainſi, avec une vîteſſe incroyable, vous menant tout droit au lieu où vous devez aller, ſans être gouvernées, comme vous voyez en la figure du titre de ce livre.

CHAPITRE XVI.

Arrivée de l'Auteur dans le Mourmanskoimore, & quelques particularitez du païs.

LOrs-que nous fûmes deſcendus de nos traîneaux, nous entrâmes dans la cabane de notre hoſte, qui comme toutes les autres du lieu, étoit fort petite, baſſe & couverte d'écorce d'arbre, ne recevant le jour que par le haut, comme celles de Norwegue.

Ces Lappons avoient des habits de peaux de

de Renne, le poil en dehors, mais plus longs que ceux des gens du païs d'où nous venions. Les Femmes étoient vêtuës de mêmes peaux & avoient les cheveux natez, comme les autres, portant pour coëffure un bonnet tout rond, auſſi de peau de Renne, le poil en dehors, de-même que leurs habits.

Nous donnâmes au Maître de la cabane un bout de tabac de la longueur de deux doigts, qu'il prit avec une grande joye, & dont il nous remercia. Nous en donnâmes auſſi à tous les Habitans de ce lieu, à chacun un petit bout, afin de gagner leur amitié, & d'être plus en ſeureté, les reconnoiſſant plus ſauvages que ceux que nous avions quittez. Nous ſoupâmes enſuite des proviſions que nous avions apportées, & notre guide mangea du poiſſon ſec, & de la chair de Renne, cuite ſans ſel. Nous lui demandâmes combien nous avions fait de lieuës cette journée-là, & il nous dit que nous en avions fait plus de trente, & que nous étions dans le Mourmanskoimore, où les Habitans parloient une autre langue qu'à Varanger, & que nous n'entendions pas.

Après avoir ſoupé, nous nous couchâmes ſur des peaux d'Ours, à la mode du païs,

païs, ayant auparavant troqué nos habits pour quelques-uns des leurs, qui étoient plus longs; & une centaine de petits gris, qui ſe trouverent dans ce lieu-là, pour du tabac.

CHAPITRE XVII.

Voyage de l'Auteur dans le païs des Kiloppes. De leur maniere de vivre.

LE lendemain quatorziéme de May; nous fiſmes dire par notre trucheman à notre hoſte, qu'il nous preparât des traîneaux pour paſſer outre; ce qu'il fit, & les Habitans vinrent pour nous accommoder, apportant de l'eau de vie pour boire avec nous, en nous diſant adieu.

Ils attelérent ſix Rennes à ſix traîneaux, dans un deſquels nous mîmes notre marchandiſe, & nous montâmes dans les autres, où l'on nous accommoda, comme je l'ay déja décrit; puis quand ils eurent parlé à l'oreille des Rennes, ſelon la coûtume, nous partîmes en diligence, courant juſques à deux heures après midi, ſans rencontrer aucun lieu habité. Sur les trois

trois heures nous arrivâmes à un petit Village de huit cabanes, bâti ſur une haute montagne, proche d'un bois, où nos bêtes s'arrêtérent ; ce qui nous fit croire qu'il y avoit du monde. Comme nous vîmes que perſonne ne venoit, nous fîmes repaître nos animaux de mouſſe, que nous y trouvâmes en quantité. Cependant nous mangeâmes du biſcuit & de la chair ſalée que nous avions ; & notre trucheman mangea du poiſſon ſec, avec un morceau de chair de Renne. Nous beûmes auſſi de l'eau de vie, que les derniers Lappons nous avoient donnée.

Après avoir demeuré là environ une heure, notre trucheman qui ſavoit faire aller les Rennes, auſſi bien que les autres Lappons, eut bien de la peine à les faire paſſer outre, ce lieu leur ſervant de borne. Cela l'obligea de faire des cérémonies étranges, allant dans le bois ſeul, puis revenant parler à l'oreille de ces animaux, & cela par quatre ou cinq fois, après quoi les Rennes ſe mirent en route, ſans courir pourtant auſſi fort qu'auparavant.

Nous lui demandâmes d'où venoit que nous n'avions trouvé perſonne dans ce Village ; à quoi il nous répondit, qu'il ne falloit pas nous en étonner, puis que c'é-

c'étoit des habitations de Knoppes, qui ſont certains Lappons encore plus ſauvages que les autres, qui changent fort ſouvent de demeure, fuyans la preſence des étrangers; & qui ne vivent que de la chaſſe, qu'ils font.

En pourſuivant notre chemin, & deſcendant d'une montagne, ſur les neuf heures du ſoir, nous apperçûmes quatre Kiloppes, qui revenoient de la chaſſe, dans des traîneaux tirez par des Rennes. Ils ſe detournérent de nous, prenant un autre chemin, & auſſitôt nous entrâmes dans un bois, long à paſſer, au milieu duquel nous entendîmes des cris & des hurlemens épouvantables, ſans rien voir.

A la ſortie de ce bois, en deſcendant une autre montagne, nous apperçûmes au bas un Village, où nos bêtes nous menérent, prenant logis où il leur plut de s'arrêter, & après y avoir fait notre repas, des proviſions que nous avions, nous nous couchâmes.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Arrivée de l'Auteur dans la Lapponie Moſcovite. Négoce, mœurs & maniére de vivre de ces Lappons.

LE lendemain lors-que nous fûmes levez, nous demandâmes à notre truchement combien nous avions fait de lieuës le jour precedent. Il nous dit que nous en avions fait pour le moins quarante (qui en valent environ cent ſoixante pareilles à celles de Paris à Lyon, chaque lieuë de ce païs étant auſſi longue que celles d'Allemagne, & un homme de cheval, tant bien monté qu'il ſoit, n'en pouvant faire plus de cinq;) il nous dit auſſi que nous étions dans la Lapponie Moſcovite.

Nous lui fîmes demander aux Habitans de ce lieu, avec qui nous beuvions de l'eau de vie, dont nous les recompenſions en tabac, s'ils n'avoient rien à trafiquer avec nous ? à quoi nous ayant répondu qu'ils avoient quelques pelleteries, nous les priâmes de nous les faire voir. C'étoit des peaux de Renards blancs, d'autres noires, d'au-

d'autres griſes, quelques petits gris, & quelques Zoublines, mais non pas de ſi belle couleur, que celles qui ſe prennent au Boranday, dans la Samojeſſie, & dans la Siberie.

Comme cette marchandiſe nous étoit propre, nous la prîmes pour du tabac que nous leur donnâmes en échange.

Quand notre marché fut fait, nous fîmes la débauche enſemble, & nous reconnûmes qu'ils n'étoient pas ſi ſauvages que les autres avec qui nous avions négocié, quoi-qu'ils fuſſent auſſi brutaux dans la converſation, & fort indiſcrets, commettant devant nous des incivilitez dont la bien-ſéance m'empêche de parler.

Comme il étoit déja tard, & que nous voulions paſſer outre, parce qu'il nous reſtoit encore quelques rouleaux de tabac, & de la toile, nous fîmes demander des traîneaux à notre hoſte par notre interprette. Il nous en fit atteler autant qu'il nous en falloit. Nous y montâmes, & étant partis ſur le midi, nous coûrumes juſqu'à ſix heures du ſoir, par des chemins point frayez & très-fâcheux, ſans trouver aucune habitation. Demi-heure après, comme nous montions dans la pente d'une montagne, à un petit détour, nous apperçûmes

çûmes deux cabanes ſous des rochers, que notre guide nous dit être la retraitte de deux Kiloppes, qui s'enfuirent, auſſi-bien que leurs femmes, auſſi-tôt qu'ils nous eurent apperçus. Nous coûrumes encore trois heures ſans appercevoir aucune habitation; & après cela nous vîmes au côté d'une colline un grand Village, bâti ſur le bord d'une riviére, où étant arrivez à onze heures du ſoir, nous prîmes logis dans le lieu où il plut à nos Rennes de nous mener, qui étoit au milieu du Village, & nous y fûmes aſſez bien reçus. Notre hoſte nous fit faire un grand feu au milieu de ſon logis, & nous apporta, pour notre ſouper de l'eau de vie, du poiſſon ſec, & une piéce de chair de Renne ſalée; ce qui nous étonna aſſez, veu que dans les lieux où nous avions paſſé, les habitans n'uſoient point de ſel. Il nous donna auſſi du lait & du beurre ſalé, fort délicat, que nous euſſions trouvé encore meilleur, ſi nous l'euſſions mangé avec du pain; mais il nous avoit manqué dès le matin, & nous aurions été malheureux, ſi cette bonne rencontre ne nous étoit arrivée. Pour ce qui eſt de notre trucheman & guide, il fallut qu'il ſe contentât de manger du poiſſon ſec, ne pouvant goû-

goûter de choles ſalées. Après ſouper nous allâmes nous repoſer ſur des peaux d'ours, à la mode du païs.

CHAPITRE XIX.

Arrivée de l'Auteur à Kola. La ſituation de cette Ville, Structure, de ſes bâtimens, & autres particularitez.

LE lendemain, ſeiziéme de May, n'ayant rien négocié dans ce Village, nous nous fîmes paſſer la riviére, qui eſt auſſi large que la Seine.

Lors que nous fûmes de l'autre côté, dans un petit Village, bâti auſſi ſur le bord de la riviére, nous allâmes demander des Rennes en la plus apparente habitation, où l'on nous en fournit pour aller à Kola, & nous y arrivâmes ſur le midi.

Ce lieu eſt une petite Ville, ou un grand Bourg, fort champêtre, bâti entre des montagnes, proche d'une petite riviére, éloigné de la Mer du Nord d'environ dix lieuës. A ſon Levant il y a des foreſts & des deſerts très-grands; au Couchant le Mourmanskoimore; & au Midi de très-hau-

hautes montagnes. Toutes les maiſons ſont fort baſſes, faites de bois, & bien proprement couvertes d'os de poiſſon; au haut deſquelles, ſur le devant, eſt une lucarne, par où le jour entre; & il n'y a qu'une ruë dans le Bourg.

Les Habitans, ainſi que tous les Moſcovites ſont ſévéres, ſoupçonneux, & tellement jaloux, qu'ils reſſerrent leurs femmes, afin que les Etrangers ne les voyent pas. Notre hoſte prit toute notre toile, pour laquelle il nous donna deux peaux de Lynx, tachetées de blanc & de noir, comme des peaux de Leopard; trois douzaines de Renards blancs, demi-douzaine de *Vielfras*, que nous appellons *Gloutons*, qui ſont des animaux ſemblables à des Blaireaux; mais ils ont le poil beaucoup plus long & plus rude, de couleur d'un noir rouge; & leur queuë eſt comme celle des Renards. Il nous donna auſſi quelques Hermines.

Pour quelques aunes de toile qui ſe trouvérent de plus qu'il ne lui falloit, il s'obligea de nous donner des proviſions, & de nous fournir des traîneaux pour retourner juſqu'au Village, où nous avions paſſé la riviére. Il nous traitta aſſez bien, à la mode du païs, puis aprés ſouper nous allâmes nous coucher ſur des peaux d'ours.

CHA-

CHAPITRE XX.

Depart de l'Auteur de Kola pour retourner à Varanger. Plaiſantes funerailles des Lapons Moſcovites.

LE lendemain prétendant partir de grand matin, & notre hoſte, nous ayant preparé les proviſions qu'il nous avoit promiſes, qui étoient du biſcuit, du pain d'épice, de la chair de Renne, cuite avec du ſel, & un baril d'eau de vie, comme nos marchandiſes étoient toutes emballées, deux des voiſins de notre hoſte, vinrent nous trouver, pour nous demander, ſi nous leur voulions troquer pour des peaux, le tabac qu'ils ſavoient que nous avions de reſte. Nous en fiſmes le marché, & ils allérent querir une douzaine de peaux d'Hermines, deux de Renards blancs, & quatre peaux de Lynx, qui n'étoient pas ſi belles que celles que notre hoſte nous avoit données auſſi par échange.

Suivant notre accord, ils nous livrerent leurs peaux, & nous leur livrâmes le tabac que nous leur avions promis. Nous n'en

n'en réſervâmes que cinq rouleaux, tant pour nous, que pour payer ceux qui nous donneroient des Rennes pour retourner à Varanger: car le tabac eſt une choſe plus neceſſaire dans tous ces païs-là aux voyageurs, que l'argent même, les Lappons faiſant plus d'eſtime d'un bout de tabac, long comme le doigt, que d'un écu. Auſſi les Rois de Dannemarck & de Suéde, & le grand Duc de Moſcovie, mettent-ils de grands impoſts ſur cette marchandiſe, y ayant des Bureaux établis ſur les frontiére pour en recevoir les droits.

Nôtre troc étant fait, il nous fallut faire la débauche d'eau de vie avec nos Négocians, juſqu'à deux heures après midi, que nous priaſmes notre hoſte de nous faire préparer des traîneaux pour nous en retourner; ce qu'il fit, nous accommodant dans un nos marchandiſes & nos proviſions, & nous faiſant enſuite monter dans les autres. Après lui avoir dit adieu, & beu encore chacun une grande coupe d'eau de vie, nos Rennes partirent (à ce qu'il me ſembloit) avec plus de vîteſſe que toutes les autres n'avoient fait; ſi-bien que ſur les ſept heures nous arrivaſmes au petit Village, dont j'ai parlé cy-devant, qui étoit au bord de cette grande riviére, que

l'on nous fit repaſſer, pour aller encore dans ce grand Village, prendre le même logis où nous avions logé deux jours auparavant. Notre hoſte nous receut avec joye, jugeant bien qu'il auroit encore un bon bout de tabac pour nous fournir de Rennes & de traîneaux.

Il nous donna d'abord à chacun une bonne taſſée de ſon eau de vie, & nous demanda ſi nous voulions qu'il nous apprêtât des traîneaux; à quoi nous lui répondîmes que non, deſirant nous repoſer juſqu'au lendemain matin, & ne voulant pas, de cette journée-là, paſſer outre, parce qu'il y avoit une grande traite à faire, pour attraper un Village.

Notre hoſte ayant beu un couple de taſſées de ſon eau de vie avec nous, nous demanda ſi nous voulions aller avec lui, voir faire les ceremonies funébres d'un de ſes voiſins, qui étoit mort depuis quatre heures; ce que nous acceptaſmes volontiers, pour en obſerver les particularitez.

Comme nous fûmes dans l'habitation de ce Mort, nous le vîmes prendre par demi-douzaine de ſes principaux amis, de deſſus des peaux d'ours où il étoit, & mettre dans un cercüeil de bois, après l'avoir enveloppé d'un linge, lui laiſſant le vi-

viſage découvert, comme auſſi les mains, dans une deſquelles il mirent une bource où il y avoit une ſomme d'argent pour payer l'entrée du Paradis; & dans l'autre, un paſſeport ſigné d'un Prêtre afin de le donner à Saint Pierre, pour le laiſſer paſſer. Ils mirent auſſi auprès de lui un petit baril d'eau de vie, du poiſſon ſec, & de la chair de Renne, pour boire & manger par le chemin, le voyage étant très-long à faire. Enſuite ils allumérent tout autour de ſon cercüeil force racines de ſapin, brûlantes comme des chandelles; & cependant ils pleuroient, lamentoient & faiſoient des geſtes étranges.

Lors-que tout fut en état, ils firent pluſieurs tours en proceſſion autour du défunt, lui demandant pourquoi il étoit mort? ſi ſa femme l'avoit offenſé; ſi on l'avoit laiſſé dans le beſoin de quelque choſe; s'il avoit eu faim, s'il avoit eu ſoif; s'il avoit eu du déplaiſir à la chaſſe, ou à la pêche; & s'il n'avoit pas été bien vêtu? En lui faiſant ces interrogations, ils continuoient à pleurer tous, ils clochoient, & faiſoient pluſieurs autres poſtures, comme des gens hors du ſens. Un de leurs Prêtres, qui étoit ſpectateur de cette cérémonie funébre, jettoit de tems en tems

avec un aſpergeoir, de l'eau bénite ſur le corps, les pleureurs à leur tour en faiſant de même.

J'oubliois de dire, que commes ils ont St. Nicolas en grande vénération, parce que, comme les Moſcovites, ils ſont Nicolaïtes de Religion, ils en mettent la figure auprès de leurs morts, au lieu de Crucifix.

Ce Saint n'eſt pas cet Evêque dont on fait la Feſte en France; c'eſt un des ſept Diacres dont il eſt fait mention aux Actes des Apoſtres, dont ils habillent l'Image en Pélerin, avec une longue robe, un camail abaiſſé, ceint d'une ceinture large au milieu du corps, avec un bâton dans la main, comme vous voyez en la figure ſuivante.

CHAPITRE XXI.

Du travail des Lappons Moſcovites, & quelques autres particularitez.

ESTOURDIS du bruit, & las de voir ces cérémonies funébres, nous ſortiſdu logis du Mort, pour retourner au nôtre.

D 3

tre. Nous y trouvâmes notre hôteſſe, qui étoit ſortie du lieu où ſon mary l'avoit fait aller à nôtre arrivée. Si-tôt qu'elle nous vid, croyant que ſon mary étoit avec nous, elle s'en voulut retourner : Mais notre guide & interprette lui faiſant entendre qu'il étoit demeuré, & qu'il ne reviendroit pas ſi-tot, elle s'arreſta, nous conſidérant les uns après les autres, & nous faiſant pluſieurs ſignes d'amitié. Elle s'aſſit auprès de nous, nous montrant un bonnet qu'elle brodoit d'étaim en lames, filé ſur fil, fort artificiellement.

Le travail de toutes ces Lapponnes, ne s'étend qu'à faire des habits, tant pour elles que pour leurs hommes, & leurs enfans: ces habits ſont tout-brodés aux extrémitez d'un étaim qui eſt fort doux : elles le tirent entre les dents en lames auſſi unies que les Tireurs d'or peuvent tirer les leurs d'or & d'argent, par leurs filieres; & elles le font avec beaucoup de grace, étant belles, bien-faites & agréables, quoi-qu'un peu camuſes. Si elles ne craignoient point la fureur de leurs Maris, de qui elles connoiſſent la jalouſie, elles ſe proſtitueroient volontiers. C'eſt ce qui fait qu'ils les font retirer en un autre lieu, lors que les Etrangers arrivent.

Tandis que noſtre hoſte étoit empêché à rendre les derniers honneurs à ſon Voiſin, nous tirâmes une partie de nôtre proviſion, & nous en donnâmes à noſtre hoſteſſe, qui prenant ce que nous lui donnions, en gouſta, & le trouva bon, principalement le pain d'épice. Elle beut auſſi deux traits de noſtre eau de vie; puis elle s'en retourna au lieu d'où elle étoit venuë, craignant que ſon Mary ne la trouvât avec nous; ce qui lui auroit mis martel en teſte, & auroit fait maltraitter cette pauvre femme.

Noſtre hoſte étant de retour, il fallut boire encore avec lui, & prendre une pipe de tabac, puis nous ſoupâmes enſemble. Il nous donna de ſa viande, & de ſon beurre, qui étoit ſalé, dont nous mangeâmes avec du pain, à la réſerve de noſtre guide, qui ſe contenta de manger du poiſſon ſec, & un morceau de chair d'Ours, que noſtre hoſte lui donna, & qu'il fit griller ſur les charbons.

Toutes les habitations de ce lieu ſont comme les autres, faites de bois, couvertes de gazons de terre; mais enjolivées d'oſſemens de poiſſons, tant par dehors que par dedans.

Après avoir ſoupé nous allâmes nous cou-

coucher ſur des peaux d'Ours comme nous avions accoûtumé.

CHAPITRE XXII.

Rencontre d'un Lappon Moſcovite allant à la chaſſe. Retour de l'Auteur à Varanger. Poiſſons, Chiens &c.

LE lendemain dix-huitiéme de May, de bon matin, noſtre hoſte nous ayant fait préparer des traîneaux, & noſtre marchandiſe étant accommodée dans un, nous nous mîmes dans les autres: puis nous partîmes, nos Rennes nous menant avec autant de vîteſſe que celles que nous avoit fourni noſtre hoſte de Kola, ſi bien qu'en deux heures, nous nous trouvâmes avancez de plus de ſix lieuës.

Paſſant entre deux côteaux, nous apperçûmes à la deſcente d'une vallée un Lappon qui alloit à la chaſſe; il nous aborda, gliſſant ſur la neige auſſi vîte que nous, avec des patins d'écorce d'arbre, longs d'environ ſept pieds & demi, larges de quatre doigts ſeulement, plats par deſſous. Il étoit habillé comme les autres, de peau de

Renne, le poil en dehors. Le bonnet, les mitaines, le juſte-au-corps, le haut de chauſſe, & les bottes étoient brodées d'étaim, & il étoit ceint par le milieu du corps d'une ceinture auſſi de peau de Renne. Il avoit un dard dans une main, & dans l'autre un arc, un carquois plein de fléches derriére ſon dos, & un gros chat noir qui le ſuivoit, comme vous voyez en la figure ſuivante.

Noſtre Chaſſeur Lappon nous ayant tenu compagnie environ demi-lieuë, nous quitta à la montée d'une montagne, allant d'un coſté, & nous de l'autre; ſi bien que trois jours après ſur les neuf heures du ſoir, qui étoit le vingt & un de May, nous arrivâmes à Varanger, ayant tenu le même chemin, & par les mêmes commoditez, ſans qu'il nous fuſt arrivé aucun accident, ou qu'il nous euſt été fait aucun tort. Les Lappons, quoi que fort néceſſiteux, brutaux, & la plus-part Sorciers, ſont fort fidelles, point adonnez en aucune façon au larcin, ce qui eſt la plus grande de toutes leurs vertus. Ils ſont ſi adroits à lancer le dard, que de trente pas ils donneront dans un écu blanc, & percerõnt un homme de part en part, tant ils le jettent rudement;

ment ; & à l'arc ils ſçavent atteindre l'animal qu'ils chaſſent, & le bleſſer à quel endroit ils veulent.

Ils ne vont pas volontiers à la guerre, ce qui fait que quand les Rois de Dannemarck, ou de Suéde, ou le grand Duc de Moſcovie, ont beſoin de Soldats, & que ces Princes veulent les contraindre à ſervir, ils laiſſent leurs habitations, & s'en vont dans le bois.

Ils ont des volatiles, comme, oyes, cannes, poules, & autres qu'ils nourriſſent, non de genévre, mais de l'autre graine dont ils font leurs boiſſons, & de poiſſon.

La pluſpart de la ſauvagine de Lapponie, eſt blanche, & conſiſte en Ours, Loups, Renards, Liévres, & autres bêtes. Les Corbeaux même non ſeulement y ſont blancs, mais ils égalent les cignes en blancheur, n'ayant rien de noir que le bec & les pieds.

Le poiſſon qu'ils font ſécher pour manger au-lieu de pain eſt fort gros, & long de deux à trois aunes de France, ſans arrêtes à la réſerve d'une groſſe. Il eſt d'un aſſez bon gouſt, fort ſubſtancieux, & gros. Il ſe nommé Raff.

Pour l'autre poiſſon qu'ils mangent cuit,

il y en a preſque de toutes eſpéces.

Ils ne ſe ſervent que de vaiſſelle de cuivre & de bois. Quoi qu'ils n'ayent pas l'uſage du ſel,& que la pluſpart d'entre eux le haïſſent, ils ne laiſſent pas de faire cuire toutes leurs viandes dans l'eau de Mer.

Ils ont des chiens d'un pied de longueur & hauts d'une paume, de qui le poil eſt long d'un doigt, & d'un blanc rouſſaſtre, heriſſé & rude, la queuë recroquevillée, comme celle d'un cochon, les oreilles droites, faites comme celles des loups, la teſte & le muſeau comme un rat. Ils ſont fort propres à attrapper des ſouris, qu'ils mangent, chaſſant ſur elles comme font nos chats. C'eſt pourquoi les Lappons les eſtiment, quoi qu'ils ſoient fort laids, comme vous voyez en la figure 1.

Il s'y trouve auſſi une eſpece d'oiſeau ſauvage, de couleur d'un gris de perle, gros & grand comme un mouton, ayant la teſte faite comme un chat, les yeux fort étincellans, & rouges, le bec comme une Aigle, & les griffes de-même, dont il emporte des Liévres & d'autre gibier, comme vous voyez en la figure 2.

CHA-

2

CHAPITRE XXIII.

Sortie de l'Auteur de la Mer de Varanger. Continuation de ſa navigation, & autres particularitez.

LE même jour que nous arrivâmes à Varanger, le Patron de noſtre Vaiſſeau avoit commencé à le faire goudronner, & le lendemain il le fit achever, & redreſſer; puis il fit recharger le leſt. En attendant nous regalâmes les habitans avec de l'eau de vie & du tabac, afin qu'ils ne nous fuſſent pas contraires lors-qu'il s'agiroit de noſtre depart, & qu'ils nous fiſſent avoir bon vent. Il me ſemble qu'ils furent aſſez reconnoiſſans; car cinq jours après, qui étoit le vingt-ſixiéme de May, au matin, il ſe leva un vent le plus agréable du monde, & propre pour ſortir de cette petite Mer; ce qui nous obligea d'apareiller, & nous partîmes ſur les ſept heures du ſoir.

Comme le vent ſe renforçoit, & que nous craignions les rochers qui ſont au paſſage de l'entrée de la Mer, nous nous vîmes obligez de

de moüiller ſur la côſte qui eſt vis à vis l'Iſle de Wardhus, où le Commis du Château nous ayant apperçus, & ſachant qui nous étions, vint avec une chaloupe à noſtre bord, où nous le regalâmes de ce que nous avions, puis il prit congé de nous, & s'en retourna.

Le lendemain vingt-ſept, environ une heure après minuit, le Soleil faiſant voir ſes rayons, nous levâmes l'ancre, cinglant en pleine Mer à la faveur d'un bon frais, qui nous fit déployer toutes nos voiles, prenant noſtre cours au Nord-Nord-Eſt.

Nous n'eûmes pas vogué trois fois vingt-quatre heures, qu'il ne nous parut plus de nuit, le Soleil que nous ne perdions jamais de veuë, ſe montrant toûjours devant ou derriére nous, ou à côté.

Le dernier jour de May nous découvrîmes les montagnes nommées Spitz-Bergen: il ſe leva un vent de Nord qui ſoufloit avec une telle impetuoſité, que ne pouvant tenir la Mer, nous fûmes contraints de laiſſer ces montagnes au Nord-Nord-Oüeſt, prenant noſtre cours à l'Eſt-Sud-Eſt, pour tâcher de gagner les côtes & nous y mettre à l'abry.

Nous courûmes ainſi trois fois vingt-quatre

quatre heures, fort incommodez des glaces, qui pour être rompuës & agitées par la tempéte, battoient d'une telle force la poupe & les côtez de noſtre bâtiment, qu'à tout moment il nous ſembloit qu'il alloit être fracaſſé.

Le quatriéme de Juin, que nous apperçûmes de hautes montagnes à l'Eſt, nous y portâmes le cap pour aller nous y mettre à couvert ſous quelques promontoires. Mais le vent de Nord, qui forçoit de plus en plus, nous obligea de virer de bord, & de courir ſur les côtes du Boranday, dont nous nous approchâmes quelques heures après, & nous entrâmes en une baye que nous découvrîmes. C'étoit un Port très-commode, pour eſtre à l'abry de tous les vents, & où il y avoit douze ou treize braſſes d'eau.

Nous n'y eûmes pas plutôt jetté l'ancre, que nous y vîmes deux Vaiſſeaux, éloignez de nous d'environ une portée de mouſquet. Nous reconnûmes que c'étoient les noſtres, qui nous avoient quittez pendant la tempeſte, au deſſus du Cap du Nord, & que nous avions creu être perdus; ce qui nous réjouït, & nous obligea de leur donner, avis de noſtre arrivée par la décharge de trois canons, que nous

nous tirâmes, avec la grande banniére que nous arborâmes ſur la poupe.

A leur tour, pour nous donner à connoître la joye qu'ils avoient auſſi de nous revoir, ayant crû que nous avions été ſubmergez par la tempeſte qui nous avoit ſéparez, ils nous ſaluérent de quelques coups de canon, & firent la parade de tous leurs pavillons. Nous en fîmes de-même, & nous ſouhaitions de part & d'autre, de pouvoir mettre la chaloupe à la Mer pour nous parler; mais la force du vent s'oppoſant à noſtre deſir, nous fûmes obligez d'attendre qu'il fût diminué, ce qui arriva vingt-quatre heures après.

CHAPITRE XXIV.

L'entrevenë des Danois avec leſquels l'Auteur étoit parti de Dannemarck, & qui avoient été ſeparez par la tempeſte. Le récit de leurs avantures.

LE grand deſir qu'avoient ceux des deux autres Vaiſſeaux, de ſçavoir où nous avions été jettez par la tempeſte qui nous avoit ſeparez les uns des autres, leur fit met-

mettre chacun une chaloupe à la Mer, pour venir à noſtre bord. Ce fut une réjoüiſſance nonpareille, tant d'une part que de l'autre, d'autant plus que chacun de ſon côté avoit crû que les autres avoient fait naufrage, & que nous ne nous reverrions jamais. Ils nous dirent comment le vent les avoit pouſſez aux côtes de Juhorski, proche d'une Iſle, où ne pouvant ancrer à cauſe des écüeils qu'ils y avoient découvers par la ſonde, & s'étant veus juſques à deux braſſes & demie d'eau, ils avoient été obligez de revirer promptement au large à la faveur d'un vent d'Eſt quart de Nord-Eſt, & ils avoient tenu le large, quoi-qu'avec bien de la peine. Au bout de trois jours ils étoient venus moüiller l'ancre dans la baye où nous les trouvâmes, ſous les promontoires du Boranday, à huit ou neuf heures de l'Iſle nommée Kildomovia.

Nous leurs fîmes auſſi le récit du danger où nous avions été, & comment nous avions été contraints d'entrer dans la Mer de Varanger, & d'aller moüiller l'ancre devant le Bourg, pour y raccommoder noſtre Vaiſſeau, & le remettre en état de faire voiles, ayant penſé perir. Nous les entretînmes auſſi de noſtre voyage dans

la

la Lapponie tant Danoiſe, Suedoiſe, que Moſcovite, du négoce que nous y avions fait, & des avantures que nous y avions euës.

CHAPITRE XXV.

La reſolution que prirent les Danois avec qui l'Auteur étoit, d'aller chercher à négocier dans le Boranday.

LE récit que nous leur fîmes, les fit penſer, à noſtre imitation, qu'ils feroient bien d'aller voir à terre s'ils trouveroient des gens pour négocier avec eux. Pour cet effet nous tînmes conſeil, où il fut conclu ſur le champ, qu'on y envoyeroit un Patron, un Commis, deux Sous-Commis, qui ſçavoient la langue du Nord & le Ruſſe, avec vingt Matelots & moi, tous bien armez, & fournis de munitions pour quelques jours.

Cela étant arrêté, l'on nous appreſta deux chaloupes, dans leſquelles nous nous mîmes pour aller à terre. Lors-que nous eûmes débarqué, nous montâmes ſur un côteau pour voir ſi nous découvririons quelques

ques habitations, & n'en voyant point, nous cheminâmes vers une montagne qui étoit à-peu-près à demi-lieuë de nous. Là nous découvrîmes à deux ou trois portées de mouſquet plus loin, cinq ou ſix perſonnes, dans des brouſſailles, qui venoient vers nous : mais tous enſemble rebrouſſérent chemin en nous appercevant, & nous les perdîmes bientôt de veuë, tant ils s'enfuirent viſte.

Nous fîmes ſi bien, en ſuivant la piſte de ces gens, que nous avions veus, & allant vers le lieu où nous jugions qu'ils étoient allez, que deux heures après, comme nous deſcendions la montagne, nous vîmes dans un valon tout proche quelques habitations. Nous y allâmes, & nous y trouvâmes trente ou quarante hommes armez de dards & de fléches, qui nous attendoient de pied ferme, en état de ſe battre contre nous: car en voyant noſtre troupe, qui étoit aſſez groſſe, ils croioient que nous allions là pour leur faire du tort; ce qui nous obligea de nous arreſter tout court, & de tenir conſeil entre nous, pour ſavoir ſi nous retournerions à nos vaiſſeaux, pour éviter des gens ſi ſauvages & ſi hardis, de qui nous craignions la fureur.

Un Sous-Commis qui étoit avec nous, offrit

ofrit d'aller lui ſeul vers eux, pour leur témoigner que nous étions de leurs amis & Marchands qui cherchoient à trafiquer avec eux, s'ils avoient quelque choſe qui nous fût propre, & que nous euſſions autre choſe qui leur pluſt, pour leur donner en échange.

Cette propoſition ayant été receuë de nous tous, il s'en alla vers ces Habitans, avec deux rouleaux de tabac, & un petit baril d'eau de vie. Lors-qu'il fut proche de cette troupe, celui qui étoit le plus apparent, lui demanda en langue Moſcovite, qui nous étions, & ce que nous déſirions d'eux. Il lui répondit que nous étions Marchands de leurs amis, qui ne déſirions autre choſe que leur amitié, & de négocier avec eux, s'il y avoit moyen. Auſſi-tôt il alla deſabuſer les autres, & leur fit entendre le ſujet de noſtre venuë : puis il nous fit ſigne de la main d'approcher, au nombre de deux, & noſtre Envoyé nous fit le même ſigne que lui.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Corpulence, Veſtemens, Structure des habitations, Maniere de vivre des Borandins, & autres particularitez.

JE fus tout étonné de voir que les Borandins étoient beaucoup plus petits que les Lappons. Leurs yeux étoient comme ceux de ces derniers. Ils avoient la face plate & large; la teſte groſſe, le nez fort camus, les jambes groſſes, & étoient bazannez autant qu'il ſe peut.

Leur veſtement conſiſtoit en un haut de chauſſe fort étroit, une camiſole qui alloit juſqu'aux genoux, des bas & un bonnet, le tout de peau d'Ours blanc, le poil en dehors; & en des ſouliers d'écorce d'arbre.

Leurs maiſons ſont toutes bâties & couvertes d'os de poiſſon, fort baſſes, & en ovale. Le jour n'y entre que par la porte, qui eſt faite comme la gueule d'un four.

Ces gens là, ne vivent que de la pêche & de la chaſſe: ils mangent toutes leurs

viandes roties & ſans ſel, avec du poiſſon ſec ; ils boivent de l'eau, dans laquelle ils laiſſent pourir de la graine de genévre, en une cuve de bois de genévrier, qui la rend aigrette & agréable à boire.

Les Femmes ſont auſſi laides que les Hommes, habillées de même, & vont à la pêche & à la chaſſe, auſſi bien qu'eux. Ils n'ont point de Réligion, & vivent comme des beſtes.

Nous troquâmes avec eux tout le tabac & l'eau de vie que nous avions priſe pour noſtre proviſion, & ils nous donnérent des peaux de Loups, de Renards, & quelques Hermines.

Comme ils avoient encore beaucoup de peaux qu'ils déſiroient troquer pour du tabac & de l'eau de vie, nous leurs dîmes de venir avec nous à nos Vaiſſeaux, & que nous leur donnerions toute ſorte de ſatisfaction. Ils accepterent le parti, & ayant pris avec eux toutes leurs peaux, ils nous accompagnérent juſques au bord de la Mer, où ils demeurérent, admirant nos baſtimens. Nous fîmes des ſignaux afin que nos gens nous envoyaſſent querir, & chaque Vaiſſeau nous ayant envoyé deux Chaloupes, je me mis dans une, avec noſtre Commis, & le

Sous-

Sous-Commis, qui s'étoit hazardé à aller parler, aux Borandins. Nous prîmes, auſſi avec nous celui qui l'avoit receu, & un autre qui avoit été en Moſcovie, & qui ſavoit la langue de ce païs-là. Le reſte des Borandins demeura au bord de la Mer.

CHAPITRE XXVII.

Regal qui fut fait aux Borandins par les Danois avec qui étoit l'Auteur, & ſon voyage dans le Boranday.

QUand nous fûmes à bord, nous apprîmes à noſtre Patron la rencontre que nous avions faite de ces gens du Boranday, qui ſont fort ſauvages & brutaux. Pour les apprivoiſer & tâcher d'en tirer quelque ſervice, il leur donna à chacun un bout de tabac de la longueur d'un doigt, qu'ils prirent avec des marques de ſatisfaction. Il leur donna auſſi à chacun une taſſe pleine d'eau de vie, qu'ils beurent avec une joye nonpareille. Ils avoient quelques peaux, on les prit, & on les leur paya en tabac & en eau de vie. Nous leur demandâmes s'ils nous trouveroient

des commoditez pour voyager dans le païs, afin d'y négocier ? Ils nous aſſeurerent que ouy ; mais qu'il ne falloit pas que nous prétendiſſions y trouver autre choſe que de la pelleterie ; à quoi ayant répondu, que nous ne cherchions que cela, ils nous aſſeurérent de nous en faire trouver aſſez, pour du tabac, de l'eau de vie, & de l'argent ; & que pour ce ſujet ils nous meneroient juſques en Siberie. On convint pour cet effet, de leur donner à chacun deux rouleaux de tabac, & quatre pintes d'eau de vie pour nous mener & ramener ; & on promit de les recompenſer davantage, ſi noſtre négoce nous étoit avantageux par leur moyen. Ils nous promirent de s'y employer de tout leur pouvoir ; à la charge que nous payerions encore ce qu'il faudroit par-deſſus, pour les Rennes qu'ils nous trouveroient & qu'ils nous fourniroient ; ce que noſtre Patron leur accorda.

Noſtre marche étant faite, & leur ayant été donné encore à chacun un trait d'eau de vie, on les remit dans un chaloupe pour les mener à terre, afin qu'ils allaſſent nous chercher des commoditez pour faire noſtre voyage, Dès-qu'ils furent débarquez ils ſe mirent à courir pour trouver

ver ce qu'ils nous avoient promis; Si bien que huit heures après ils revinrent à nous avec ſix traîneaux, attelez d'autant de Rennes.

Pendant que nous régalions nos deux Borandins, ceux des autres navires firent porter à terre de l'eau de vie & du tabac, afin de troquer pour les peaux que les autres avoient, car ils ne vouloient pas s'embarquer dans les chaloupes, ni eſtre emmenez dans nos vaiſſeaux, ayant encore quelque crainte de nous. Pour les apprivoiſer, les Patrons jugérent à propos de faire porter encore quelques barils d'eau de vie, & de boire avec eux; ce qu'ils receurent avec tant de ſatisfaction, que pour marque d'amitié ils les priérent d'aller dans leurs habitations où ils vouloient les régaler: ofres & invitations qu'ils faiſoient plus par ſignes, qu'autrement, perſonne n'entendant leur langage.

Nos deux Borandins étant arrivez avec leurs Rennes, nous leurs demandâmes pourquoi ils n'en avoient pas amené davantage; à quoi ils répondirent, que c'étoit tout ce qu'ils avoient pû trouver? Les remarquant plus groſſes que celles de Lapponie, nous leurs demandâmes ſi elles étoient plus fortes? Ils nous répondirent

qu'ouy ; que celles de Lapponie ne pouvoient traîner qu'un Homme, & que celles-cy en traînoient deux facilement, & auſſi chaque traîneau étoit-il fait pour deux. Sur cet avis, nos Patrons ayant tenu conſeil, il fut conclu qu'il falloit que noſtre Commis, les deux Sous-Commis qui ſavoient la langue Ruſſe, moy & un Matelot de chaque vaiſſeau, allaſſions avec ces deux Borandins chercher à trafiquer ; & pour cet effet ils firent charger une Renne de tabac, d'eau de vie, d'or, d'argent, & de cuivre ; le tout ſe montant à la ſomme de ſoixante mille livres. Je me mis dans un de ces traîneaux avec noſtre Commis, l'un de nous étant aſſis à un bout, & l'autre à l'autre bout. Un des Sous-Commis ſe mit avec un des Borandins, & un autre Sous-Commis ſe mit avec l'autre Borandin. Deux Matelots ſe placérent dans un autre traîneau, & un troiſiéme Matelot ſe plaça dans un autre. Comme il étoit ſeul on mit avec lui quelques barils d'eau de vie ; & du tabac ; puis nous partîmes.

Ces Rennes nous menoient avec autant de vîteſſe pour le moins, que celles de Lapponie. Nous courûmes ainſi pendant huit heures entiéres à travers campagnes,

pagnes, montagnes & valées, ſans, trouver aucune perſonne ny aucune habitation.

A la fin en approchant d'un bois de ſapin, nous en découvrîmes cinq ou ſix, éloignées les unes des autres d'environ cent pas, proche de l'une deſquelles nous fiſmes manger de la mouſſe à nos bêtes, & pour nous rafraîchir auſſi, nous mangeâmes du biſcuit & de la chair ſalée, & nos Borandins mangérent du poiſſon ſec, trempé dans l'huile de poiſſon qu'ils avoient pour proviſion, ne pouvant manger de pain ny de viandes ſalées. Nous beûmes de l'eau d'une ſource qui etoit proche, & enſuite, chacun eut une petite taſſée d'eau de vie : puis nous montâmes dans nos traîneaux & courûmes encore trois heures. Après cela, nous apperçûmes au bas d'une montagne pluſieurs habitations, proches les unes des autres, & nous y allâmes pour nous y repoſer. Là, nous fûmes obligez de nous ſéparer, & de nous mettre dans deux cabanes, nos guides ayant deſatellé nos Rennes, pour les laiſſer paiſtre, & repoſer auſſi-bien que nous.

Six ou ſept heures après, ayant bien repoſé ſur des peaux d'ours, que nos hoſtes

nous avoient étenduës par terre pour nous coucher, nous nous levâmes, & leur fiſmes demander, s'ils n'avoient rien dont ils puſſent trafiquer avec nous ? Ils nous montrerent pluſieurs peaux de Loups, & de Renards blancs, deux douzaines d'hermines, environ trois cents de petits gris, & ſept paires de Zoublines. Ils ne voulurent que fort-peu de tabac, n'en étant pas friands comme les autres qui habitent les coſtes de la Mer. Ils ne vivent que de leur chaſſe, & ne mangent tout l'Eſté que de la viande fraîche cuite, rotie ſur les charbons, ſans ſel, & en Hyver rien que de la viande ſeche, dequoi ils font proviſion l'Eſté, la faiſant ſécher au Soleil par roüelles, ſur la couverture de leurs maiſons, qui ſont toutes faites de branches d'arbres, & de gazons de terre, & fort baſſes, ne recevant la clarté que par la porte, qui comme les autres eſt faite ainſi que la gueule d'un four.

Ces Borandins-là, ſelon ce que nous dirent nos guides, changent de demeure de tems en tems, comme les Kiloppes. Ils vivent beſtialement, ſans connoiſſance de Réligion, & ſont fort ſtupides, mal-faits de corps comme lés autres. Il portent des ſouliers d'écorce d'arbre, des chauſſes, des.

des haut de chauſſes, des bonnets, & des robes qui leur vont juſques au bas des gras de jambes. Ils ſont ceints d'une ceinture large de quatre doigts, & tout leur habillement eſt de peaux d'ours blancs, le poil en dehors. Les femmes ne ſe peuvent diſcerner des hommes que par leur cheveux, qu'elles ont nattez & pendans. Elles ſont auſſi adroites que les Hommes à la chaſſe, & portent pour armes un bâton pointu, qui eſt d'un bois fort dur, un arc de bois, dont la corde n'eſt que de pelure d'arbre, un carquois plein de fléches, & une pierre qui coupe comme un razoir, penduë à leur ceinture.

Quand il n'y eut plus rien à négocier, nos guides accommodérent nos Rennes & nous montâmes tous en traîneau, ayant auparavant pris chacun un petit trait d'eau de vie : puis nous courûmes neuf ou dix heures entieres avant que d'atteindre aucune habitation. Enfin nous en apperçûmes trois ou quatre, & nos guides firent aller nos Rennes de ce côté-là. Quoi que nous n'y trouvaſſions perſonne, nous ne laiſſâmes pas de nous y arreſter, pour faire repaiſtre nos animaux de la mouſſe qui croît en abondance dans tout ce païs-là. Cependant nous prîmes noſtre réfection,

& nous nous repoſâmes dans ces cabanes environ trois heures ; après quoi nous remontâmes dans nos traîneaux pour continuer noſtre voyage.

Après avoir toûjours couru pendant quinze heures, ſans nous arreſter qu'une fois ſeulement, pour faire manger de la mouſſe à nos animaux, & ſans avoir trouvé aucunes habitations, nous apperçûmes trois chaſſeurs qui alloient devant nous, & nous les atteignîmes proche d'une coline. Il y en avoit un vêtu d'une grande robe à la Moſcovite, qui lui pendoit juſqu'aux talons, & ceint d'une ceinture large de quatre doigts, & toute de peaux d'ours, le poil en dehors, qui étoit blanc comme neige, & l'extremité de la pointe étoit noire comme du jaillet. Il avoit un bonnet tout rond à la matelote, d'une peau de Renard noir, un haut de chauſſe & des bas de peau de Renne; & des ſouliers de peau de poiſſon, ſemblables à ceux des Varanguiens. Les vêtemens des deux autres étoient faits de même, de peaux d'ours blancs, le poil en dehors, avec des ſouliers de peau de poiſſon. Ils étoient chargez chacun d'une douzaine de peaux d'Ours, de Loups & de Renards blancs, de quelques Hermines & zoublines très-belles;

belles ; & par-deſſus ces peaux ils avoient chacun un derriére d'ours, qui tenoit encore à la peau. Pour celui qui étoit vêtu de peaux de Loups & de Rennes, il ne portoit rien qu'une douzaine de corbeaux blancs, & ſept zoublines, penduës à ſa ceinture.

Dès que nous fûmes proche de lui, un de nos guides s'arreſta pour lui parler ; puis il deſcendit du traîneau. Le Borandin ſe mit dans ſa place avec un de nos Sous-Commis ; dequoi je fus ſurpris, & le Commis avec qui j'étois le fut auſſi. Il courut avec nous bien une heure encore, ſans appercevoir aucune habitation : après quoi nous vîmes de deſſus une haute montagne où nous étions, une Mer à gauche ; & au bas de la montagne pluſieurs habitations, bâties les unes proche des autres, faiſant comme un petit bourg, où nos Rennes nous menérent. Nous y deſcendîmes pour nous repoſer dans la cabane de celui qui avoit pris la place de noſtre guide, que nous reconnûmes être une perſonne d'autorité, par le ſervice que nous rendirent tous les Habitans de ce lieu, appellé Vitzora, qui accoururent, pour nous détacher des traîneaux.

Il troqua pour de l'eau de vie & du tabac,

bac, toutes les peaux qu'il avoit, à la reſerve des peaux d'Ours dont nous ne voulûmes point & des zoublines qu'il ſe conſerva, n'étant pas permis de les vendre, parce-que le Grand Duc de Moſcovie, qu'ils nomment leur *Czaar*, ſe les conſerve toutes, & nul n'en oſe vendre dans tous les païs de ſon obéïſſance que par ſon ordre, ou par celui des Commis qu'il a dans les places où ſont les magazins, ſur peine de punition corporelle. Et auſſi quand ils en vendent quelqu'une par hazard, ce n'eſt qu'en cachette; & ceux qui les acheptent les doivent bien cacher; car ſi les Commis ou Gouverneurs des places où les marchandiſes ſe viſitent, y trouvoient des zoublines qui euſſent été venduës par d'autres que par les Commis du Grand Duc, ou par ceux à qui l'on donne le droit d'en vendre, cela feroit confiſquer toutes les marchandiſes.

Comme après nous avoir troqué toutes ſes peaux, ce Borandin ſeut que nous en deſirions davantage, il envoya deux de ſes ſerviteurs dans toutes les autres cabanes, dire aux habitans que s'ils vouloient nous apporter les peaux qu'ils avoient, nous leur donnerions du tabac & de l'eau de vie, & que leur Maître nous avoit vendu toutes,

tes celles qu'il avoit. A cette nouvelle ils furent tous bien-aiſes, & ils nous apportérent tout ce qu'ils en avoient, que nous achetâmes & païâmes en tabac & en eau de vie.

Pourvus de plus de mille cinq cens peaux, de différentes ſortes, nous demandâmes à noſtre hoſte, s'il ne nous pourroit pas faire avoir une barque pour renvoyer à nos navires, un de nos Matelots avec la marchandiſe que nous avions? Il nous dit que ouy; & auſſi-tôt il en fit preparer une qui luy appartenoit, faite en forme de gondole, large au milieu, & pointuë par les deux bouts, toute de bois, ſans aucun clou ny ferrement, avec un maſt de bois de ſapin au milieu, où étoit attachée une grande voile quarrée, de toile tiſſuë de fil, faite de pelure d'arbre auſſi-bien que les cordages, avec deux ancres de bois fort peſantes, attachées à des cables, auſſi faits de la même matiere que les cordages & les voiles.

Après nous avoir donné deux hommes pour conduire la barque avec noſtre Matelot, & les voyant preſts à partir, il nous montra en cachette trente paires de zoublines, que nous achetâmes en argent, à aſſez bon compte, & nous ne fûmes pas fâchez

d'attraper cette petite partie qu'il ne nous auroit pas venduë, ſi nous n'avions pris une barque de lui, qui partit promptement pour aller à nos vaiſſeaux, où il ſavoit qu'il n'y avoit point de Viſiteur, parce-que s'il eût été découvert, non-ſeulement il auroit été puni de peine afflictive, mais lui & toute ſa genealogie auroient été envoyez en Siberie pour y être eſclaves.

Noſtre Matelot étant parti avec la marchandiſe, & les deux Borandins, noſtre Commis, & nos deux Sous-Commis firent la débauche avec lui & avec nos guides. Pendant ce tems là j'allai viſiter le bourg en compagnie de nos deux Matelots. J'admirai ſa conſtruction & ſa ſituation entre deux montagnes, d'environ une lieuë de hauteur, dont toutes les habitations ſont faites & couvertes très-facilement d'os de poiſſons, étoupées de mouſſe par-deſſus, & accommodées tout autour de gazons de terre; de telle ſorte qu'il n'y peut entrer aucun vent, ſi ce n'eſt par les portes, qui ſont faites comme des gueules de four, & par le haut du toit, il y a une feneſtre où lucarne par où le jour entre. J'y vis quantité de femmes & d'enfans travailler, les uns à des rets pour pê-

pêcher, qui n'étoient que de pelures d'arbre; d'autres à des voiles qui reſſembloient à de la natte fine; d'autres à des haches d'armes, à des couteaux, à des pointes de dards, à des flêches d'os de poiſſon; & d'autres qui faiſoient des habits de peaux d'Ours, couſus de fil de pelures d'arbres, avec des aiguilles faites d'arreſtes de poiſſon, tous étant fort laids, petits, camus, & baſanez.

CHAPITRE XXVIII.

Départ de l'Auteur de Vitzora pour aller à Potzora, & le négoce que firent ceux avec qui il étoit.

COmme nous fûmes de retour dans l'habitation de noſtre hoſte, noſtre Commis & nos Sous-Commis prirent la reſolution de renvoyer un de nos guides avec les Rennes, & de prendre une barque, à cauſe de la commodité de l'eau, pour aller à Potzora; ce qui fut exécuté, noſtre hoſte & deux de ſes gens ſe mettant avec nous. A la faveur d'un vent d'Oüeſt nous cinglâmes du côté de Potzora, où nous ar-

arrivâmes quinze heures après. C'eſt une petite Ville ſituée ſur le bord d'une petite Mer, qui porte ſon nom. Nous allâmes au Château voir le Gouverneur, qui proprement n'eſt qu'un Commis du Grand Kenez, tous les Gouverneurs des places que poſſede le Grand Duc de Moſcovie, n'étant point d'autres gens, puis-qu'il n'y a point de Nobles parmi les Moſcovites : ce qui fait, ſelon mon ſentiment, qu'ils ſont tous ruſtiques incivils & jaloux, choſe qui ne convient point à la Nobleſſe, & qu'elle ne peut ſouffrir.

Ce Gouverneur étoit Moſcovite, vêtu à la mode de ſon païs d'un drap de couleur, tirant ſur le violet & le rouge. Nous fîmes la débauche avec lui d'un hydromel fort excellent, doux & piquant comme le vin d'Eſpagne, & d'eau de vie, avec du pain d'épice. Comme il avoit l'intendance du magazin des zoublines pour le Grand Czaar, nous lui demandâmes s'il nous en vouloit vendre? Il nous dit qu'ouy, & nous ayant demandé combien nous en voulions, nous lui repondîmes, que nous acheterions tout ce qu'il en avoit, moyennant qu'il nous les voulût donner à un prix raiſonnable. Sur cela il nous mena au magazin, où il n'y en avoit que cinq zimmer, qui

qui ſont cinquante paires, entre leſquelles il y en avoit deux zimmer des plus belles qui ſe puiſſent voir, naturellement noires comme du jaillet, & qui nous coutérent cinq cents ducats, qui ſont trois mille livres de France; & les trois autres zimmer quatre cents ducats, qui ſont huit cents écus, monnoye de France.

Quand nous lui eûmes payé toutes les peaux qu'il avoit, marquées du cachet du Grand Czaar, il voulut nous régaler, & pour cet effet il envoya promptement deux chaloupes pêcher pour avoir du poiſſon frais: il fit tuer une Renne qui étoit toute jeune, & avec des oiſeaux que ſes gens lui avoient apportez de la chaſſe, il nous fit un feſtin magnifique de chair, de poiſſon, & de bon biſcuit de Moſcovie. Après avoir tenu table huit heures, les fumées de l'hydromel, & de l'eau de vie que nous avions beuë, nous montant à la teſte, il nous obligea tous d'aller nous coucher ſur des peaux d'Ours, n'y ayant point d'autres lits.

Le repos que nous prîmes ayant duré ſix ou ſept heures, nous nous levâmes & beûmes tous chacun une taſſée d'eau de vie; puis nous allâmes par la Ville avec un Commis que le Gouverneur nous donna

na, qui nous fit trouver en pluſieurs maiſons deux mille petits gris, quatre douzaines d'Hermines, cinq cents Renards, la pluſpart blancs comme neige, & d'autres d'un gris noir, ſix-vingts peaux de Loups blancs, deux cents martres de couleur de gris cendré, le tout nous coutant quatre cents ducats, que nous payâmes en monnoye de cuivre, qui nous embarraſſoit. Enſuite nous retournâmes au château, où nous fîmes porter noſtre marchandiſe, que nous emballâmes dans des nattes faites de pelures d'arbres.

Noſtre marchandiſe étant ainſi accommodée, il fut réſolu, qu'un de nos Sous-Commis s'en retourneroit à nos vaiſſeaux pour la conduire. Dans ce deſſein nous priâmes noſtre hoſte, qui étoit le Gouverneur, de nous faire avoir une barque pour le mener, ce qu'il fit. Deux heures après le Sous-Commis partit avec trois Borandins qui le menérent, le Gouverneur nous ayant répondu, qu'ils ne manqueroient pas de le rendre ſain & ſauf, avec la marchandiſe, à nos bâtimens, moyennant la ſomme de dix ducats que nous lui mîmes entre les mains & quelque petit préſent de tabac que nous leur fîmes, & à leur retour le Gouverneur promit de les payer.

Noſtre

Noſtre Sous-Commis s'étant embarqué & étant parti à la faveur d'un vent d'Eſt-Sud-Eſt, nous recommençâmes à faire la débauche avec le Gouverneur noſtre hoſte, & celui de Vitzora, qui beuvoit de telle ſorte, que je ne ſçay où il mettoit l'eau de vie & l'hydromel qu'il avaloit. Cette débauche dura encore plus de quatre heures, & après cela nous allâmes nous repoſer quelques heures.

CHAPITRE XXIX.

Départ de l'Auteur de Potzora pour aller en Sibérie. La rencontre qu'il fit de cinq Exilez du Grand Kenez, & de leurs miſeres.

COmme nous fûmes tous réveillez, noſtre Commis pria le Gouverneur de Potzora de nous faire trouver des Rennes pour aller en Sibérie. Il nous en fournit ſept, ſavoir une pour noſtre Commis, une pour noſtre Sous-Commis, une pour moi, deux pour nos deux Matelots, une pour noſtre guide, & l'autre pour mettre noſtre tabac, noſtre eau de vie, & des proviſions

ſions qu'il nous donna pour aller juſqu'à Papinogorod; mais noſtre Commis prit l'argent avec lui.

Quand il eut fait atteler des Rennes à autant de traîneaux, il en fit encore atteler une autre pour un autre guide de ſes domeſtiques, qui devoit aller avec nous juſqu'à un certain lieu, où nous devions changer de Rennes, pour ramener les ſiennes; & pour tout cela nous lui donnâmes quatre ducats. Avant que de partir nous beûmes chacun cinq ou ſix taſſées d'eau de vie, pour nous ſéparer, & ayant remercié noſtre hoſte de Poïzora, comme auſſi celui de Vitzora, du bon accüeil qu'ils nous avoient fait, nous montâmes en traîneau. Après avoir pris congé d'eux, nous partîmes, ſuivans le cours de la riviére par des lieux très-fâcheux, ſans tenir aucun chemin frayé. Nous fîmes bien quatre heures ſans trouver ame vivante que quatre Ours blancs, d'une exceſſive groſſeur, qui nous coupérent chemin dès-qu'ils nous eurent aperçus; car ils étoient au bord de la riviére, & ils s'enfuirent dans un bois. Deux heures après nous rencontrâmes ſept ou huit habitations, où il n'y avoit perſonne; les Habitans étant allez à la chaſſe.

Nous

Nous deſcendîmes des traîneaux pour y prendre noſtre réfection, & pendant ce tems-là cinq ou ſix Hommes avec leurs Femmes & leurs enfans revinrent de la chaſſe, qui avoit été très-bonne ; car ils apportérent ſix peaux d'ours, quatre de loups, ſept de renards blancs, un couple d'hermines, & huit zoublines. Ces gens furent ſurpris de nous voir ; & ils s'en ſeroient fuis, n'eût été que le guide, que nous avoit donné le Gouverneur de Potzora, s'avança vers eux, & les aſſura que nous étions de leurs amis, Marchands, qui allions à Papinogorod, & que nous acheterions leurs peaux. Ils vinrent alors vers nous, nous conſidérant par admiration, tant à cauſe de nos habits qui étoient diſſemblables aux leurs, que de noſtre taille, & de noſtre langage, qu'ils n'entendoient en aucune façon, non plus que nous le leur. Nous ne laiſſâmes pas de négocier enſemble, par le moyen de noſtre interpréte, & ils nous fournirent de Rennes pour aller juſqu'à l'embouchure de la riviére de Papinogorod.

Il y avoit environ deux ou trois heures que nous avions quitté la riviére de Potzora, & ſuivi celle de Papinogorod, par des chemins aſſez fâcheux, lors-que nous vî-

vîmes ſortir d'un bois cinq Hommes vêtus de peaux d'ours à la Moſcovite. Ils avoient chacun ſur leurs épaules un fuzil, & une gibeciére à leur côté ; un coûteau en une gaine, à la façon de nos chaſſeurs, & ils venoient vers nous ; ce qui nous obligea de faire arreſter nos animaux par noſtre guide, pour ſavoir quelles gens c'étoient. Un d'eux nous reconnoiſſant être étrangers, nous donna le bon jour en Allemand, ſouhaitant d'avoir pareille liberté que nous, noſtre Commis qui étoit bas Saxon, entendant parler ſa même langue, lui demanda, de quel païs il étoit ? Cet Homme lui ayant répondu, & s'étant trouvé être de ſa connoiſſance, il deſcendit du traîneau, l'embraſſa, & lui demanda pourquoi il étoit-là ; à quoi il lui répondit, qu'il étoit un des exilez du Grand Kenez, pour chaſſer aux zoublines, qui eſt un châtiment du païs, comme en France d'envoyer aux Galleres, les uns y étant pour dix ans, les autres pour ſix, & les autres pour trois, plus ou moins ; après quoi ayant fait le tems à quoi ils ſont condamnez, ils ſont francs.

Cette connoiſſance, m'obligea, auſſi-bien que les autres, de deſcendre du traîneau. Je n'eus pas plutoſt mis pied à terre,

terre, qu'un de ces cinq me reconnoiſſant vint m'embraſſer en ſoupirant ; & me demander en langue Françoiſe d'où je venois, & où j'allois ; ce qui m'étonna fort, ne le reconnoiſſant pas, tant à cauſe de ſon habit, de ſa grande barbe, de ſa tête pelée, que de la décharnure de ſon corps, n'ayant que la peau & les os. Il me dit qu'il étoit ce Gentilhomme Lorrain, Colonel d'un Regiment de Cavallerie de Moſcovites, qui m'avoit traitté tant de fois à Stokholm, & qui m'avoit voulu mener avec lui à Moskou. Le ſouvenir du bel équipage dans lequel je l'avois veu, le reſpect qu'on lui portoit alors, tant à cauſe du bien que de la charge qu'il poſſédoit, & du Commandement qu'il avoit, qu'à cauſe de ſa bravoure ; & l'état pitoyable où je le voyois, me firent ſoûpirer. Je l'embraſſai derechef, & je lui demandai le ſujet de ſa diſgrace, qu'il me dit provenir du ſoupçon qu'avoit eu le Grand Kenez de ſa fidélité, qui pour ce ſujet l'avoit exilé en Sibérie pour trois ans. Qu'il devoit ſouffrir des maux qui ne peuvent s'exprimer, par les dangers où tous ces exilez ſont expoſez, allant à la chaſſe, par la faim & les violentes rigueurs du tems qu'ils endurent, par la ren-

rencontre de quantité de bettes ſauvages qu'ils trouvent, leſquelles faute de paſturages, en quelques endroits, les viennent attaquer, ce qui les contraint de ſe defendre. Et entre tous ces maux, s'ils ne prennent pas le nombre de zoublines, qu'il leur eſt ordonné de prendre, ils ſont rigoureuſement châtiez de coups de ſangles, d'un cuir fort épais & rude, ſur la peau nuë, par tout le corps. L'ami de noſtre Commis lui dit la même choſe; & les autres qui parloient bon François & Allemand, dont l'un étoit un des grands Commis du Grand Kenez, l'autre un Lieutenant Général, & les autres des gens conſiderables, déploroient leurs miſéres, nous aſſeurant que quand ils auroient fait leur tems, & qu'ils auroient recouvert leur liberté, ils ſe retireroient en des endroits où jamais le Grand Kenez n'auroit de pouvoir ſur eux. Pour conſoler ces malheureux, nous prîmes de nos proviſions, & nous nous aſſîmes tous ſur de la mouſſe, où nous les régalâmes, & nous leur témoignâmes le deſir que nous avions de les délivrer. Ils nous en remercié-rent, nous remontrant qu'il leur étoit impoſſible de ſe ſauver, parce-qu'ils étoient connus de tous les Gouverneurs des

des Forts, par où il nous falloit paſſer de néceſſité ; ce qui nous feroit perdre la vie, & à eux auſſi, par d'horribles tourmens que l'on nous feroit ſouffrir. Cet avis augmenta la douleur que nous avions dans le cœur, de ne les pouvoir ſoulager en la miſére où ils étoient. Après avoir cauſé & mangé quelque tems, je le priai, comme il étoit une perſonne de bon gouſt, & qui avoit demeuré longtems en Moſcovie, d'avoir le bonté de m'en faire une fidelle rélation ; ce qu'il fit en me diſant que pour cet effet il ne feroit pas ſeulement un récit de qu'il avoit veu, mais auſſi de ce qu'il avoit leu, & il commença en ces termes.

CHAPITRE XXX.

Naturel des Ruſſiens. Leur défiance & inconſtance..

IL y a ſi peu de gens qui ne connoiſſent la ſituation de la Ruſſie, que je ne croi pas neceſſaire d'en faire ici la deſcription. Mon deſſein eſt de parler de la Réligion & des Coûtumes de ſes Habitans, &

d'en faire une Relation, qui à mon ſens, ne ſera ni deſagréable, ni inutile, & dont la fidélité me fera peut-être pardonner le peu de politeſſe & d'ornemens qu'on y renconnoîtra.

Pas une perſonne intelligente n'a pû avoir juſqu'à preſent les mêmes commoditez que j'ai eües de s'inſtruire des particularitez de ce grand Empire. Les uns en ont été empêchez par des difficultez preſque inſurmontables, qui ſe ſont oppoſées à la curioſité qu'ils avoient d'en faire le voyage; & les autres par la jalouſie des Peuples qui le compoſent, qui n'ayant aucune éducation, & vivant dans une profonde ignorance des affaires Civiles & Eccleſiaſtiques, tiennent pour ſuſpectes juſques aux moindres choſes qu'on leur demande touchant l'Etat de leur Gouvernement & de leur Réligion.

Cette défiance leur eſt naturelle & vient du jugement qu'ils font des ſentimens des autres par les leurs propres. Il n'y a point de véritable amitié entre eux, & ils en ont encore bien moins pour les Etrangers. Ce qu'ils peuvent s'en témoigner n'eſt qu'une pure grimace, dont ils ſe tiennent quittes, dès qu'il n'y a plus d'intereſt, d'eſpérance, ou de crainte, qui les engage

gage à diſſimuler. Au contraire ils ſont toujours pleins d'envie, toujours preſts à entrer en querelle, toujours attentifs à ſe ſupplanter.

Il n'y a point de ſincerité dans leurs paroles. Jamais ils ne reprennent leurs enfans de mentir. Ils ſoutiennent leurs menſonges par de nouveaux menſonges, avec tant de hardieſſe, que quelque certitude qu'on ait de la fauſſeté de ce qu'ils diſent on ne peut s'empêcher de douter s'ils ne diſent point la verité.

S'ils ſont convaincus de ne l'avoir pas dite, au lieu d'en rougir, ils ne font que ſourire. Les plus grands Seigneurs, les Miniſtres d'Etat, font ce même métier comme les gens du commun : ils le font même en traitant avec les Miniſtres étrangers.

Comme ils jugent toujours des ſentimens d'autrui par les leurs propres, ils ne peuvent ſe perſuader que perſonne puiſſe faire du bien ſans intereſt, & quand ils font quelque negociation, ils ſe tourmentent par de continuels ſoupçons. Par de vaines ſubtilités ils tournent en mal les diſcours les plus ſincéres, & de la plus grande naïveté. Mais ils ſont tout à fait à la torture, quand ils ſavent qu'ils traitent avec

des perſonnes ſavantes, alliant toujours le ſavoir avec la ſubtilité & la ruſe.

Ils ne ſavent ſe ménager ni dans la proſperité, ni dans l'adverſité. Dans la bonne fortune, ils s'abandonnent à leurs tranſports, & s'élévent au-deſſus des nuës, & dans le malheur ils demeurent conſternez, il perdent courage, & ne ſavent où ils en ſont. C'eſt de là que vient l'inconſtance qu'ils font paroiſtre dans les négociations, & dans les autres afaires.

CHAPITRE XXXI.

De la maniére de vivre des Ruſſiens. Leur nourriture ordinaire. Ce qu'ils ſervent dans leurs Feſtins, & ce qui s'y paſſe.

LA maniére de vivre des Ruſſiens, même des plus illuſtres ne paſſe jamais les bornes de la frugalité. Sur une table longue & étroite, couverte d'une nappe de toile de lin aſſez groſſe, on met une phiole de vinaigre, une boëte de poivre & une ſaliére. On donne à chacun de ceux qui y ſont aſſis, du pain & une cuilliére, mais non pas toujours. Les aſſiettes,

tes, les ſerviettes, les couteaux & les fourchettes ne ſont que pour les gens de la premiére qualité.

Enſuite on aporte les ſervices, les uns après les autres, & l'on multiplie les plats de chaque eſpéce, ſelon le nombre des gens qui ſont à table. Chez les Seigneurs & les plus riches Bourgeois, les plats ſont d'étaim, mais aparemment ils ne ſont jamais fourbis.

On commence le repas par l'eau de vié. Le premier ſervice eſt une piéce de bœuf, boüillie & froide, aſſaiſonnée avec du vinaigre & des oignons cruds; puis on ſert les autres mets, ſoit de boüilli, ou de roſt, toujours avec des ſauces à l'ail ou aux oignons; ragoût ſi eſtimé parmi eux qu'ils le mettent à tout.

Les Ruſſiens ſemblent plutoſt devorer que manger. Quand ils ont mangé la viande, & rongé les os, ils les rejettent dans le plat avec ce qui y reſte de viande, ce qui n'eſt pas fort appétiſſant pour les étrangers.

Le vin & la biére ſont rares chez eux; mais ils ont une infinité de breuvages compoſez, & à la fin du repas l'eau de vie ſe prend comme au commencement.

Il y a différens vaiſſeaux pour les diffé-

rentes ſortes de breuvages, & pour la plupart, ils ſont d'étaim. Il y en a pourtant quelques-uns qui ſont d'argent, chez les plus gros Seigneurs, mais il y en a peu; & ils ſont auſſi peu luiſans que la vaiſſelle. On dit que rien ne ſe fourbit, parce qu'on craint de trop uſer.

Ils entremêlent des plats ou des ſervices de poiſſon avec les viandes; mais le poiſſon eſt aſſez ſouvent corrompu, dequoi ils ne ſe mettent pas en peine, la coutume qu'ils ont priſe d'en manger, le leur faiſant trouver auſſi bon & meilleur que le poiſſon frais. Ils ſervent peu de deſſert & rarement, parce qu'ils ont tellement donné ſur les premiers ſervices, que ſur la fin leur eſtomach ne peut plus recevoir rien que de liquide.

Quand ils ſont en feſtin, ils ne ſortent jamais de table ſans eſtre ivres, & il faut toujours les emporter hors de la ſale où ils ont mangé. Pendant le repas ils ne ſe génent pas à retenir les vents de la bouche ou du derriére, & comme ils en font ſouvent, qui exhalent une corruption d'oignon & d'ail, on n'eſt pas fort agréablement à leurs coſtez.

Ils ſe mouchent avec les doigts, & eſſuyent leur nez a la nappe, quand il y en a.

Preſ-

Preſque tous leurs propos de table ſont des diſcours groſſiers, & touchant les voluptez, dont ils parlent ſans aucune envelope; ou bien ils déchirent les abſens, ou font les fanfarons d'une maniere outrée, & ſi peu raiſonnable, qu'on ne peut s'empêcher d'en eſtre ſurpris, quand on n'y eſt pas accoutumé.

Souvent la femme de celui qui régale, ayant pris ſes plus beaux habits & ornemens, entre dans la ſale, avec quelques-unes de ſes ſuivantes ou ſervantes, ou même d'un grand nombre, & met dans la main du plus conſidérable des aſſiſtans, un verre d'eau de vie, après y avoir moüillé le bout de ſes lévres. Pendant qu'il boit, elle ſe retire promptement; & ayant repris un autre habit, elle rentre dans la ſale, où elle rend la même civilité au ſecond, & ainſi de ſuite à tous ceux qui ſont à table; puis ſe retirant vers la muraille, elle s'y tient debout les yeux baiſſez, & les bras pendans ſur les coſtez, pour y recevoir patiemment un baiſer de chacun des conviez: ce qui pourtant ne ſe pratique le plus ordinairement que chez les gens qui ſont figure.

CHAPITRE XXXII.

L'ignorance des Ruſſiens & leur mépris pour les Sciences. De leur Clergé, de leur Liturgie & de leurs Egliſes. Quelles cérémonies ils obſervent dans leurs devotions. Heures de leurs priéres. Leur Baptême, leurs noms, leurs femmes, & les habits de leurs Prêtres. Mort extraordinaire de quelques Apoſtats.

LE mépris que les Ruſſiens ont pour les Sciences, vient premiérement de ce qu'ils ne les connoiſſent pas, & enſuite de ce qu'ils ſont trop groſſiers & trop fainéans pour les cultiver. Car d'ailleurs l'inquietude & les défiances qu'ils ont quand ils traitent avec des gens Savans, de peur d'en éſtre trompez, marquent qu'ils croient que la Science peut donner de l'habileté, & ils ſeroient fort aiſes d'en avoir, pour s'en ſervir à tromper les autres, s'il ne falloit point prendre de peine pour en aquerir.

Il y a très peu de leurs Preſtres qui ſachent quelques mots de Latin. Ils ne veu-

veulent pas que le peuple, ni même les Moines liſent l'Ancien Teſtament, à l'exception du Pſeautier, parce diſent-ils qu'il y a trop de choſes inintelligibles, & qui ne peuvent eſtre bonnes : ils défendent aux Particuliers de l'avoir dans leurs maiſons.

L'An 1560. on leur porta l'Imprimeria, & l'on établit chez eux un Collége pour enſeigner la Langue Latine ; mais il a été entiérement détruit par les Eccleſiaſtiques du Païs, qui ſont ſeulement des hommes laïques, des plus vertueux d'entre eux, qu'on choiſit pour exercer l'Office de Preſtres, & qui n'ont aucun caractere particulier qui les diſtingue des autres hommes.

Les Ruſſiens embraſſérent le Chriſtianiſme, & ſe firent tous baptiſer, après avoir vû le Miracle que fit un Preſtre de *Chioff*, dont les Priéres tirérent un Duc de *Moskow* d'une maladie très-dangereuſe, & le convertirent.

Leur Liturgie eſt empruntée de celle de l'Egliſe Grecque. Elle eſt écrite en Langue Sclavonne, dont la connoiſſance eſt à peu près auſſi commune parmi eux, que l'eſt celle de la Langue Latine, dans l'Egliſe Romaine.

Ils imitent les Grecs dans l'Architecture des Egliſes. Celles des Ruſſiens ſont ornées de Peintures enrichies de Pierreries. Mais les Sculptures en ſont bannies, & ils regardent le culte qu'on leur rend comme une idolatrie.

Ils ne s'agenoüillent pas pendant leurs priéres ; ils ſe proſternent. Les Veilles de certaines Feſtes, ils paſſent les nuits entiéres dans les Egliſes, à ſe proſterner de tems en tems, à faire des Signes de Croix, & à ſe frapper la teſte contre terre.

Il y a des intervalles dans leur ſervice, pendant leſquels il eſt permis de s'entretenir d'affaires. L'Empereur qui y aſſiſte réguliérement, accompagné de toute ſa Cour, prend d'ordinaire ce tems-là pour en expédier pluſieurs, & s'il y manque quelqu'un de ſa ſa ſuite, il s'en enquiert exactement.

A la Pentecoſte on remplit les Egliſes de branches d'Erable, que les Ruſſiens croyent eſtre du Sycomore, ſur leſquelles ils ſe proſternent avec une forte perſuaſion que le Saint Eſprit deſcend ſur ces branches comme la Manne tomboit autrefois ſur les feüilles de chéne dans le déſert.

La

La Muſique des Inſtrumens n'eſt plus en uſage parmi eux, depuis qu'elle a été abolie par le dernier Patriarche.

Ils appellent *Obedny* les Priéres qu'ils font trois heures après Soleil levé, *Vecherney* celles d'après Soleil couché, & *Zaoutrinys*, celles qu'on fait à une heure après-minuit.

Obedny, ou Priére du Matin.

AYez pitié de moi, mon Dieu, ſelon la grandeur de voſtre miſéricorde, & effacez mes crimes ſelon la grandeur & la multitude de vos bontez.

Vecherney, ou Priére du Soir.

SEigneur, preſtez l'oreille à mes Priéres. Ecoutez-moi quand je vous invoque; & laiſſez aller mes cris juſqu'à vous.

Zaoutrinys, où Priére qui ſe fait à une heure après-minuit.

NOus mettons noſtre confiance en Chriſt noſtre Sauveur; & noſtre eſperance eſt en lui.

Ils répétent cent fois de ſuite le *Miſerere*, qu'ils nomment *Hoſpody Pomèle*, & & celui des Preſtres qui le répéte plus de fois ſans reprendre haleine, eſt eſtimé le plus homme de bien.

Ils liſent confuſément cinq ou ſix enſemble, l'un un Chapitre, l'autre un Pſeaume, le troiſiéme une Priére, &c.

On nomme *Pape* le Preſtre d'une Paroiſſe, comme *Pape Pierre*, *Pape Jean*; *Metropolite* un Evêque, & *Protopape* le Premier Preſtre. Les *Papes* ſont d'ordinaire habillez de rouge. Quelques-uns le font de verd, & d'autres le ſont à leur fantaiſie. On les connoît ſeulement à deux petites piéces d'étoffe, qu'ils portent à chaque côté de la Poitrine, & à une calote rouge, qui couvre la couronne raze de leur teſte. Ils ne coupent jamais leurs cheveux, ni ne ſe razent la barbe. Il faut qu'ils ſoient mariez; mais ils ne doivent être Maris que d'une femme, ſuivant ce que dit Saint Paul. Ainſi leur Preſtriſe dépend de leurs femmes, & finit avec elles: c'eſt pourquoi ils ſe marient jeunes afin d'avoir un Bénéfice de bonne heure, & ils traittent mieux leurs Femmes que ne font les autres. Elles ſont diſtinguées comme leurs Maris par deux petites piéces.

ces d'étoffe qu'elles portent auſſi à chaque côté de la poitrine.

Le Baptême des Ruſſiens ne différe de celui de l'Egliſe Romaine qu'en ce qu'ils plongent trois fois les enfans dans l'eau.

Si quelqu'un baptiſé dans une autre Communion, paſſe à celle des Ruſſiens, ils le baptiſent de nouveau, comme ſi ſon premier baptême n'avoit pas été bon. Ils rompent ſon mariage, s'il étoit marié, & le regardent comme un Payen qui iroit parmi eux.

Ils rejettent la Confirmation. On pend au cou du nouveau baptiſé, une croix d'or, ou d'argent ou d'étaim, ſelon le pouvoir des parens, laquelle il doit porter tout le tems de ſa vie ſans la quitter, hormis dans le moment qu'un homme a commerce avec ſa femme, ou qu'il a un autre commerce impur. Si quelqu'un mouroit ſubitement & qu'il fût trouvé ſans ſa croix, on ne voudroit pas lui donner la ſepulture.

La coûtume qu'ils avoient autrefois d'achepter des Etrangers pour leur faire embraſſer leur Religion, n'eſt plus en uſage.

Quelques vieux Habitans de Ruſſie ont obſervé que de deux cents tant Anglois,

qu'Ecoſſois, ou Hollandois, qui ont embraſſé la Religion Ruſſienne, preſque aucun n'eſt mort de mort naturelle.

CHAPITRE XXXIII.

Du Mariage des Ruſſiens. Ceremonies obſervées par le Sacriſtain à l'égard de la Mariée. Epithalame chanté par de jeunes Garçons & de jeunes Filles. Avis d'une vieille Femme aux nouveaux Mariez. De la Chambre Nuptiale. Les Bottines du Marié, tirées par la Mariée. Cruautez exercées par les Ruſſiens ſur leurs Femmes. Contract que font les Peres avec ceux qui épouſent leurs Filles. Sortilege en uſage dans les Mariages. Abſtinence de Femmes. Peines que ſouffrent ceux qui ſe marient en ſecondes, ou en troiſiémes Noces. Du CZAROÏDE. *Maniere dont le* CZAR *choiſit une Femme. Ce qui arriva lors qu'il ſe voulut marier. Des Parens de l'Imperatrice. Des Enfans des Ruſſiens. En quel tems on les ſevre. Des Jeunes & des Penitences.*

LA pluſpart des Mariages des Ruſſiens ſe traittent par des perſonnes tierces, &

& ſe font ſans beaucoup de ſolemnité. D'ordinaire cinq ou ſix des Amies de celui qui recherche une Fille, la voyent toute nuë, avant qu'il s'engage, & ſi elle a quelque défaut corporel, elle ne manque pas de le corriger le mieux qu'il lui eſt poſſible. Mais pour lui il ne la voit preſque jamais qu'il ne ſoit avec elle dans la chambre où ſe doit conſommer le mariage.

Les Cérémonies des Noces ne ſont pas grandes. Un petit nombre de gens attendent la Mariée juſqu'à trois heures après midi. Lors qu'elle ſort de l'Egliſe le *Panama* ou Sacriſtain jette du houblon ſur elle, & lui ſouhaite des enfans auſſi épais que ce houblon: & un autre, avec un habit de peau de mouton, dont le poil eſt tourné en dehors, l'accompagne, & fait des vœux qu'elle ait autant d'enfans qu'il y a de poils à ſon habit.

De jeunes gens conduiſent le Marié à ſa maiſon, & de vieilles femmes conduiſent la Mariée, qui eſt tout-à-fait cachée, enſorte qu'on ne la peut voir, & le Preſtre ou Pape de la Paroiſſe, porte la Croix devant elle.

Les nouveaux Mariez ſe mettent à table & y demeurent quelque tems. Ils ont

ont du pain & du ſel devant eux, mais ils ne mangent de rien. Cependant, un chœur de jeunes garçons & de jeunes filles, chantent un Epithalame, & des chanſons nuptiales, ſi laſcives & ſi impudiques, qu'elles ne peuvent l'être davantage.

Au ſortir de table une vieille femme, & un Pape, conduiſent les Mariez dans leur chambre, ou la vieille exhorte la Mariée à avoir de la douceur & de la ſoumiſſion pour ſon mary, & le Marié à aimer ſa femme comme il le doit.

Il a un foüet dans une de ſes bottines, & un joyau, ou quelque argent dans l'autre. Il commande à la Mariée de le déchauſſer, & s'il arrive qu'elle tire premiérement la Bottine où eſt le joyau, il le lui donne, & c'eſt une marque de bonheur pour elle; mais on la croit malheureuſe, ſi d'abord elle rencontre le foüet, & ſon mary lui en donne un coup pour la punir. Ce n'eſt que le commencement de ce qu'elle aura à ſouffrir dans la ſuite. Cette cérémonie étant achevée, on les enferme dans la Chambre pendant deux heures. La vieille attend des marques de la virginité de la Mariée, & auſſi-toſt qu'elle les a euës, elle lui ratache ſes cheveux.

veux qui étoient épars ſur ſes épaules, & va demander *l'Abricias* à ſes parens.

Pour tenir les Chambres chaudes en Ruſſie, on les couvre de terre juſqu'à la hauteur de deux pieds ; mais c'eſt une coûtume exactement obſervée de ne laiſſer point de terre ſur la teſte des nouveaux Mariez, parce que l'image de leur mortalité, ne doit pas alors être l'objet de leurs penſées.

Les enfans, filles ou garçons, n'oſeroient refuſer les maris ou les femmes que leurs péres leur choiſiſſent ; ni ceux qui dépendent de quelqu'un, les perſonnes que leurs Supérieurs leur ont deſtinées. *Boris Juanoïdg Moroſo*, la ſeconde perſonne de l'Empire, ayant réſolu de marier un de ſes Amis avec une riche Veuve originaire de Hollande, & qui avoit embraſſé la Réligion Ruſſienne, elle s'alla jetter aux pieds de la femme de Boris, qui eſt ſœur de l'Imperatrice ; elle la conjura de faire changer de ſentimens à ſon mary, & d'obtenir de lui qu'il ne la contraignît pas de rompre le deſſein qu'elle avoit formé de ne ſe remarier jamais. Toutes ſes priéres & ſes conjurations furent inutiles. Voudrois-tu lui répondit la femme de Boris, *Biſcheſt*, c'eſt-à-dire, deshonorer mon mary

mary au point d'en refuſer un de ſa main, & le faire manquer à la parole qu'il a donnée?

La maniere dont les Ruſſiens traitent leurs femmes eſt encore fort ſévére & fort inhumaine, quoi qu'elle le ſoit beaucoup moins qu'elle ne l'étoit autrefois. Il y a trois ou quatre ans qu'un Marchand, après avoir battu ſa femme le plus cruellement du monde, la força du mettre une chemimiſe trempée dans de l'eau de vie, où il mit le feu, & la fit périr miſerablement dans les flammes.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que perſonne ne pourſuivit cette mort, parce qu'il n'y a point de Loy contre ceux qui tüent leurs femmes, ſous prétexte de corrections. D'autres de ces Barbares pendent les leurs par les cheveux, les dépüillent toutes nuës, & les foüettent.

Il eſt vray qu'ils ne ſe ſervent gueres de ces châtimens, ſi ce n'eſt pour yvrognerie, ou pour adultére. Il ſont même peu en uſage à préſent. J'ai remarqué néanmoins que les péres prennent depuis quelque tems des précautions pour prévenir le mauvais traittement qu'on pourroit faire à leurs filles; & qu'ils ſtipulent dans quelques articles de leurs Contracts de Mariages; Que leurs Ma-

Maris les entretiendront d'une maniere convenable à leur condition : Qu'ils auront de la douceur pour elles : Qu'ils les nourriront de bonnes viandes, & ne leur feront boire que de bons breuvages : Qu'ils ne les foüetteront point : Qu'ils ne les maltraiteront ni à coups de pied, ni à coups de poing, &c. On enterre vive juſqu'au cou une femme qui a tué ſon mary, & on la laiſſe en cet état juſqu'à ce qu'elle ſoit morte.

Il ſe fait rarement des mariages, principalement de Perſonnes de Qualité, ſans qu'on y faſſe quelque ſortilége, de quoi on accuſe entre autres les Religieuſes, qui en font leur principale occupation.

J'ay vû un jeune homme ſortir comme en fureur de la chambre de ſa femme, s'arracher les cheveux, & crier qu'il étoit perdu & enſorcelé. Le reméde dont on ſe ſert contre ces ſortileges, eſt de s'adreſſer à quelques Magiciennes blanches, qui rompent le charme pour de l'argent, & dénoüent l'éguillette, que d'autres avoient noüée ; ce qui étoit la cauſe de l'état où je vis ce jeune homme.

Les Loix Eccléſiaſtiques défendent d'avoir commerce avec des femmes trois jours de

de la ſemaine, le Lundy, le Mecredy, & le Vendredy. Il faut que celui qui contrevient à cette défenſe, ſe baigne avant que d'entrer dans l'Egliſe. L'entrée en eſt interdite à un homme qui ſe marie en ſecondes noces : il peut ſeulement aller juſque ſous le portique ; & celui qui prend une troiſiéme femme eſt excommunié.

Si on croit ſa femme ſterile, on doit faire ce qu'on peut pour lui perſuader de ſe retirer dans un Couvent, & ſi elle n'y conſent pas, on a la liberté de l'y faire entrer à coups de bâton.

On dit que l'Imperatrice ſe ſeroit fait Religieuſe, ſans la naiſſance du *Czaroïdg*, ou Prince, dont elle accoucha le 2. de Juin 1661. après avoir eu quatre filles de ſuite.

Il arriva lorſque l'Empereur ſe voulut marier, qu'entre pluſieurs jeunes & belles filles qu'on lui preſenta, ſelon la Coûtume, il s'en trouva une ſi fort à ſon gré, qu'elle fit appréhender à ceux qui avoient d'autres deſſeins, qu'il ne lui mît la Couronne ſur la tête. *Boris Juanoïdg*, entre autres qui étoit un des plus puiſſans de la Cour, & qui lui vouloit donner une femme de ſa main entreprit de détourner ce coup, qui n'étoit pas favorable à ſes intereſts.

Il

Il propoſa la fille d'*Eliah Daneloïdg*, homme d'une naiſſance obſcure, qui s'étoit élevé par la mort d'un oncle nommé Grammatin Chancelier de l'Office des Ambaſſadeurs. Elle ſe nommoit Marie, & n'étoit que médiocrement belle; mais elle avoit beaucoup de ſageſſe, de modeſtie & de dévotion, & ce que Boris conſideroit davantage, elle avoit une jeune ſœur qu'il prétendoit épouſer. La propoſition qu'il fit ne fut pas d'abord acceptée; ce qui lui donna du chagrin, néanmoins il jugea à propos de diſſimuler, & connoiſſant que l'inclination de l'Empereur étoit trop forte pour la combattre ouvertement, & qu'il ne feroit peut-être que l'irriter, en témoignant l'averſion qu'il avoit pour l'autre mariage, il réſolut de le rompre d'une maniere plus ſecrette, & qui donnât moins de ſoupçon de ſes intentions. Il gagna les Femmes qui devoient faire la cérémonie d'attacher la Couronne ſur la tête de celle que le CZAR avoit choiſie; & elles noüerent ſi ſerré les cheveux de cette pauvre fille, que l'ayant fait évanoüir elles publiérent qu'elle tomboit du haut-mal. Son Pére qui l'avoit préſentée, fut auſſitôt accuſé de trahiſon, & rélégué en Sibérie après avoir été foüetté. Depuis elle

le n'a jamais voulu ſe marier quelques partis qui ſe ſoient préſentez, elle n'a eu aucun accez de haut-mal & elle a toujours gardé avec ſoin la Bague & le Mouchoir que l'Empereur lui avoit donné, pour marque qu'il la préféroit aux autres.

Cela vint à la connoiſſance du Czaar, qui en eut de l'affliction, & lui aſſigna une penſion conſidérable pour la conſoler de la perte qu'elle avoit faite, & du mauvais traitement que ſon Pere avoit ſouffert.

Cependant il épouſa en particulier la fille de *Daneloïdg*, afin qu'on ne fiſt point de ſortilege à ſes nopces. Et Boris épouſa Anne ſœur de la *Czarîſſa*, qu'on lui accorda facilement.

Ce mariage qui étoit avantageux pour ſa fortune, ne le fut pas pour ſon repos. Il étoit vieux & fort jaloux. Sa femme étoit jeune & très-belle. La meſintelligence ſe mit entr'eux. Il la maltraitta, & fit releguer en Syberie *William Barnſley* Anglois de la Province de Worcheſter, parce qu'il le ſoupçonna d'avoir trop de familiarité avec elle. Barnſley à demeuré vingt-ans en cet exil, & s'eſt enfin richement marié, après avoir fait profeſſion de la Réligion Ruſſienne.

Eliah

Eliah beau-pere de l'Empereur n'oſeroit dire que l'Imperatrice eſt ſa fille, ni aucun de ſa famille qu'elle eſt leur parente, non pas même ſon oncle Jean *Paoloïdg Martiſcha.*

Quand le *Czaroïdg* a quinze ans, on le mene dans le Marché, où on le montre en public, porté ſur les épaules de quelques hommes, afin de le faire connoître, & de prévenir les tromperies qui ſe pourroient faire à ſon ſujet, parce qu'il y a beaucoup d'impoſteurs en Ruſſie. Juſqu'à cet âge il n'eſt vû que de celui qui a ſoin de ſon éducation, & de quelques-uns de ſes principaux domeſtiques. Les Ruſſiens même du commun ne laiſſent voir leurs enfans qu'à leurs intimes amis, ou à leurs proches parens; & ils les cachent aux Etrangers avec beaucoup de ſoin, de peur qu'ils ne jettent quelque mauvais aſpect ſur eux.

Ces Enfans des Ruſſiens ſont forts & robuſtes. Ils ne tettent leurs meres qu'un mois ou deux tout au plus; après quoi on leur donne une corne, ou une ſorte de coupe d'argent faite en maniére de corne, avec un pis ſec de vache attaché au bout, dont ils ſe ſervent pour tetter. A peine ont-ils deux ans qu'ils commencent à obſerver

ſerver leurs jeûnes, qui ſont extrémement rudes. Il y en a quatre par an. En Carême on jeûne trois fois la ſemaine, le Mecredy, le Vendredy, & le Samedy. Ces jours-là les Ruſſiens ne mangent pas même du poiſſon: ils ſe nourriſſent de choux, de concombres, & de gros pain de ſeigle, & ne boivent que de la *Puaſſi*, qui eſt un breuvage d'un degré moins fort que la petite biére. Ils ne boivent pas après un homme qui a mangé de la viande, & lors qu'ils ſont malades, ils ne prendroient pas une medecine dans l'ordonnance de laquelle il y auroit ces paroles; *Cor. Cervi. Al.* ou *Pil Lepor.* tant ils ſont ſcrupuleux dans l'obſervation de leurs Jeûnes.

Leurs Pénitences ordinaires ſont de ſe courber, de ſe frapper la teſte devant une Image; quelquefois de ne manger que du pain, du ſel & des concombres, & ne boire que de l'eau.

Ils ne mangent jamais de ce qui eſt *Pogano*, c'eſt-à-dire, impur, comme de la chair de cheval, de liévre, de lapin, d'élan, point de lait d'aſneſſe, ny de cavalle, &c. en quoi ils retiennent quelque choſe de la Loy de Moïſe.

Le feu ayant pris cette année à un des Ma-

Magazins de l'Empereur, il brûla ſix mille côtes de lard. Ce qui fait voïr qu'il y a de la différence entre leur Réligion & celle des Tartares, qui ont de l'horreur pour la chair de pourceau.

Le Veau eſt Pogano, quoi que l'Agneau ne le ſoit pas. La Theriaque l'eſt auſſi, parce qu'il y entre de la chair de Vipére. Ils ne ſe ſervent dans ce qu'ils mangent, ni de Muſc, ni de Civette, ni de Caſtorium.

Le Sucre ordinaire & le Sucre candy ſont *Scarmunas*, c'eſt-à-dire, défendus les jours de jeûnes. Un coûteau dont on s'eſt ſervi pour couper de la chair, l'eſt auſſi pour un *Sootkii*, c'eſt-à-dire, pour vingt-quatre heures.

C'eſt une choſe avantageuſe pour la Ruſſie que la régularité avec laquelle on y obſerve les jeûnes; la viande leur manqueroit ſans cela, parce qu'ils ſont obligez pendant le fort de l'Hyver, qui dure ſouvent cinq mois, de retirer tous leurs Beſtiaux dans leurs maiſons, & que les Païſans, étant de véritables eſclaves, ne ſe ſoucient que de ce qui leur eſt préciſément néceſſaire, leur Maître ou celui qui a ſoin de ſa Maiſon, ayant coûtume de s'emparer de ce qu'ils ont de plus.

CHAPITRE XXXIV.

Du Patriarche, de ſa Mytre, de ſon Palais. Cérémonies du Dimanche des Rameaux, & du Vendredy Saint. Hiſtoire d'un Homme de la Campagne. Maniére de ſe ſalüer le jour de Paſques. Préſens du Patriarche aux Gentilshommes & aux Officiers de la Maiſon du Czar. Réjoüiſſances des Ruſſiens. Complimens que les Femmes ſe font les unes aux autres.

LE Patriarche eſt Chef de toutes les affaires Eccléſiaſtiques. Celui qui exerce à préſent cette Charge, ſe retira de la Cour, il y a près de deux ans ſur quelque mécontentement qu'il eut. On dit qu'il commençoit à faire des innovations,. & & qu'il n'aimoit pas les Images, pour leſquelles les Ruſſiens ont une grande vénération. Le Siége eſt toûjours vacant, pendant ſon abſence, & l'on ne peut mettre perſonne en ſa place, mais le Métropolite le repréſente, le jour du Dimanche des Rameaux, dont la cérémonie ſe fait de cette ſorte.

On

On envoye, d'abord, cent hommes pour nettoyer les ruës par où l'on doit paſſer: l'Empereur eſt à pied, ſuperbement veſtu d'un habit en broderie d'or, conduit par les Princes ou *Knelis*, accompagné de toute la Nobleſſe, & immédiatement précédé par celui qui porte ſon mouchoir, ſur un autre magnifique mouchoir en broderie qu'il a ſur ſon bras. En cet équipage il va vers l'Egliſe appellée Jeruſalem; mais il s'arreſte en chemin à une place baſtie de pierre de taille, en maniére de plate-forme. Il y fait ſes priéres, il ſe courbe du côté d'Orient, & entre enſuite dans l'Egliſe de Jeruſalem, laquelle eſt proche de là.

Après y avoir démeuré une heure, il s'en retourne, tenant ſur ſon bras le bout de la bride d'un fort beau cheval, tout couvert d'une toile blanche fort fine, ſur lequel le Patriarche eſt aſſis de côté, portant une riche Croix, & donnant la bénédiction au peuple. Les rennes de ce cheval, qui ſont longues de trois aunes, ſont ſoutenuës par trois Gentilshommes, qui marchent derriére l'Empereur. Au lieu de Mytre, le Patriarche a un Bonnet à baſſe forme, enrichi de pierreries & de

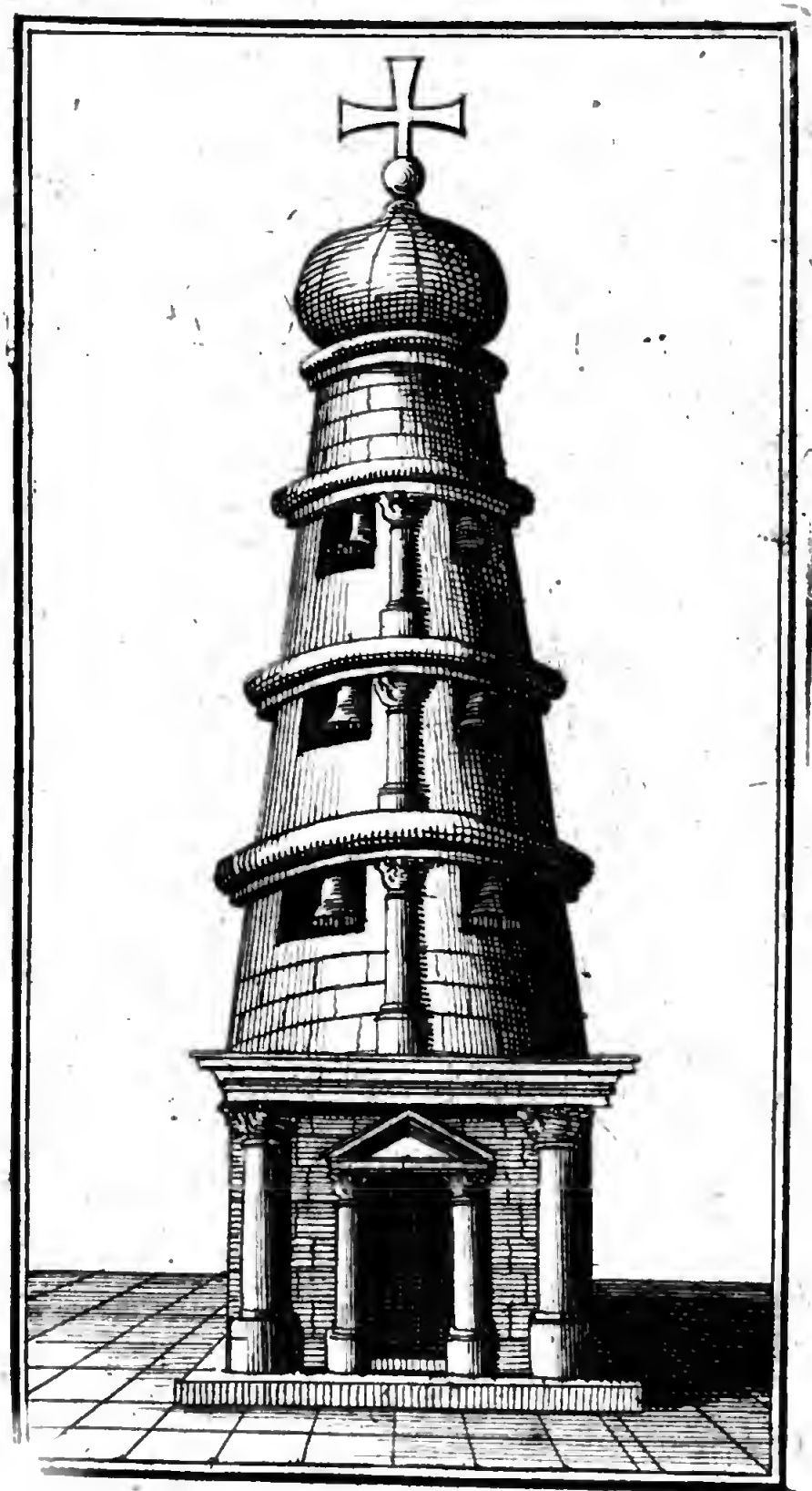
plaques d'or, & dont le bord eſt étroit & doublé d'Hermine.

Une troupe de jeunes gens porte diverſes piéces d'étoffe rouge, verte, jaune, bleuë, ou de quelque autre couleur, longues de trois ou quatre aunes, qu'ils étendent devant lui. Les Metropolites, les Protopapes & les Papès ont tous des Chaſubles; les Gentilshommes & les Chanceliers tiennent dans leurs mains, au lieu de Palmes, des branches de Saules, qui ont déja pouſſé. Les Soldats de la Garde du Czar, dont le nombre eſt fort grand, ſont proſternez, le viſage contre terre, & l'on porte, ſur une eſpéce d'Arc de triomphe un Arbre, où il y a des pommes, que de jeunes garçons, qui ſont ſur la même Machine, font ſemblant de vouloir attrapper.

A la fin de la Cérémonie, le Patriarche envoye à l'Empereur une Bourſe de cent Rubles.

Les Cloches de l'Egliſe de Jéruſalem ſont les plus groſſes qui ſoient dans le monde. Il y en a une qu'on dit qui pêze, ſeule, trente tonneaux, & lorſqu'elles ſonnent, elles ſont capables de rendre ſourds ceux qui en ſont proches. L'Empereur prend un fort grand plaiſir à les entendre.

Il



Cette Figure eſt la modelle de la Tour où ſont les Cloches.

Il y a une niche, dans l'Egliſe, où le Patriarche ſe met pour donner la bénédiction au Peuple. Voici ce qu'il leur ordonne. *Allez-vous-en, & ne mangez rien de trois jours.* Pour lui, il ſe tient proſterné, toute la nuit, & prie juſqu'au jour de Paſques.

Je dirai, ſur ce ſujet, ce qui arriva au Valet d'un Gentilhomme Anglois.

Il étoit Ruſſien, mais de la campagne, & n'ayant jamais veu ces cérémonies, il eut la curioſité d'aller à l'Egliſe. Il en revint ſi mélancolique, que ſon Maître s'en apperçut, & lui en demanda la raiſon. Ce Valet lui dit le commandement qui avoit été fait d'être trois jours entiers ſans manger, & lui avoüa que n'ayant rien pris de ce jour-là, il apprehendoit de mourir de faim. Cependant, il ne laiſſa pas de jeûner juſqu'au Lundy, quoi qu'il en enrageaſt, & que, pendant tout ce tems là, il n'y eût point de moment auquel il ne ſe repentiſt de ſa curioſité.

Le jour de Paſques les hommes & les femmes ſe ſalüent l'un l'autre, en ſe baiſant, & ſe donnant un œuf rouge, & en diſant ces paroles *Chriſtos vos ereesh.*

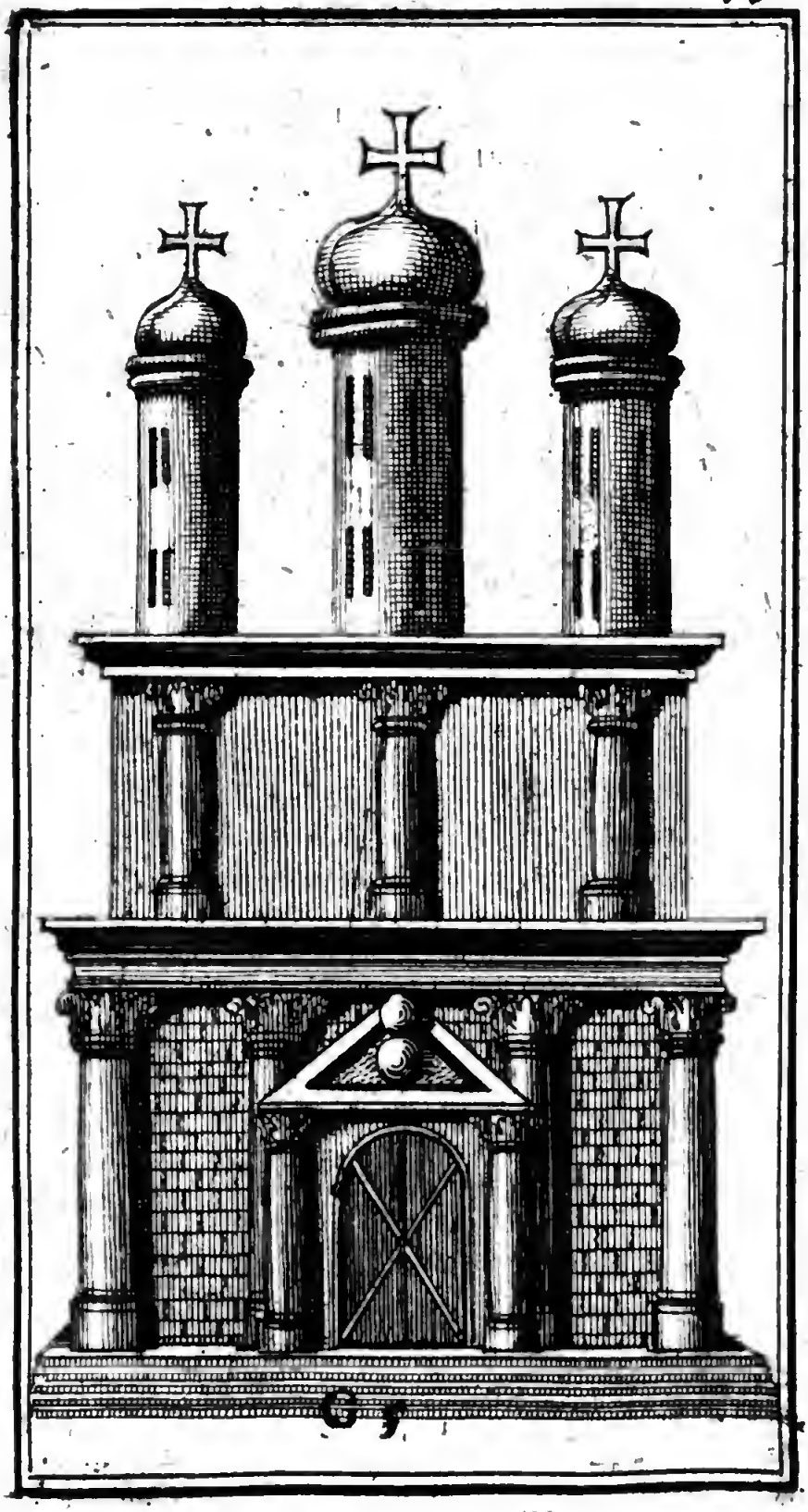
La Semaine de Paſque, tous les Gentilshommes & les Domeſtiques de l'Empereur baiſent la main du Patriarche, qui leur donne des œufs rouges, ou dorez. Ceux du plus haut rang en ont trois; ceux du médiocre, deux; & ceux du moindre rang, un.

Le Palais du Patriarche eſt joignant celui de l'Empereur. Il eſt bâti de pierre, & aſſez magnifique pour ſa grandeur.

La Figure ici à côté, eſt le Modelle de l'entrée du Palais du Patriarche de Ruſſie.

Les plus grandes marques de joye des Ruſſiens, pendant les jours de Feſte, ſont de bien boire, & les jours les plus ſolemnels ſont ceux où ſe font les plus grandes débauches. Ce n'eſt pas une grande honte pour les Hommes, les Femmes, les Papes, & les Chanceliers, d'être veûs yvres au milieu des ruës. Lorſque des Femmes de qualité ont fait un repas enſemble, celle qui l'a donné, envoye, le lendemain, le principal de ſes Domeſtiques, ſavoir des nouvelles de celles qui y étoient, ſi elles ont pû trouver leur maiſon, & comment elles ont paſſé la nuit. La réponſe ordinaire qu'elles font à ce compliment, eſt qu'elles la remercient de ſa bonne chére, qui les avoit renduës ſi gayes, le jour précédent, qu'elles ne ſavent pas comment

el-



elles ont pu trouver leur logis.

Les Méres donnent ſouvent à leurs Enfans des noms de tendreſſe, comme *Almaüs*, mon Diamant &c.

Le *Diack de Poloſchy Crécous*, s'appelle à preſent *Boris Jüanoïdg*, quoi que ſon véritable nom ſoit *Eliah Juanoïdg*.

CHAPITRE XXXV.

Des Enterremens. De la maniére & de l'obligation des Femmes d'y pleurer leurs Marys. Ce qu'on obſerve auſſi-tôt que quelqu'un a rendu l'eſprit. Du Service des Morts. Que ceux qui ont été tuez, ou qui ſont morts de froid, ne ſont enterrez qu'à la Saint Jean. Des débauches exceſſives qui ſe font pendant le Carnaval. De quelle conſéquence elles ſont.

LEs Enterremens ſe font en Ruſſie d'une maniére aſſez particuliére. Auſſi-tôt que quelqu'un a rendu l'eſprit, on ouvre toutes les feneſtres de la chambre où il eſt mort. On y porte un baſſin plein d'Eaubenite, pour y faire baigner ſon ame. On a ſoin de lui mettre un morceau de pain de froment au deſſus de la teſte, de peur

qu'il ne meure de faim, dans le grand voyage qu'il va faire, une paire de ſouliers noirs aux pieds, quelques *Copeakes* ou piéces de monnoye dans la bouche, & dans la main un Certificat du Metropolite du lieu, pour inſtruite Saint Nicolas de la vie & des mœurs du deffunt.

Dès que cela eſt fait, on porte ſon corps à l'Egliſe, où il demeure très-peu de tems avant que d'eſtre enterré.

La femme du mort eſt obligée de faire paroître une très-grande affliction, & de loüer d'autres femmes pour pleurer avec elle. Les plus magnifiques Enterremens ſont ceux où il y a le plus de ces femmes qui pleurent, & qui crient d'un ton de voix plaintive: *Timmiuy dooſninca. Helas, mon cher, pourquoi m'as tu abandonnée? Ne faiſois-je pas tous ce que tu voulois? N'avois-je pas ſoin de ta maiſon? Ne t'ai-je pas donné de beaux enfans? N'avois-tu pas toutes choſes en abondance?* Ou bien elles diſent: *Pourquoi es-tu mort? N'avois-tu pas une belle femme, de jolis enfans, & autant d'eau de vie qu'il t'en falloit?*

Quand on meurt ſans s'eſtre confeſſé, ou ſans avoir reçû l'Extrême-Onction, on n'eſt pas enterré chreſtiennement. On porte ceux qui ont été tuez ou qui ſont morts

morts de froid, à un certain lieu, appellé *Zemsky Precaus*, pour y eſtre expoſez, trois ou quatre jours. Ceux qui les reclament, pendant ce tems-là, ont la liberté de les enterrer, & l'on envoye ceux que perſonne ne reconnoît, au *Borky* où *Boghzi Dome*, c'eſt-à-dire, A la Maiſon de Dieu, où l'on en voit ſouvent, dans une Cave voûtée, juſqu'à deux ou trois cents, que les Papes enterrent à la Saint Jean. Un mois après l'Enterrement, ils liſent chaque jour quelque choſe du Pſautier, ſur leur foſſe, qu'ils font couvrir d'une couverture de natte, pour ſe garentir de la pluye.

Pendant le Carnaval, les Ruſſiens s'abandonnent à toutes ſortes de débauches, & ils boivent ſi exceſſivement la derniére ſemaine avant le Carême, qu'on croiroit qu'ils ne doivent boire de leur vie. Il y en a qui prennent de l'Eau-de-vie ſi forte & ſi ſubtile, qu'elle s'allume dans leur bouche, d'où on voit même ſortir des flammes, & il eſt ſeur qu'ils mourroient ſur l'heure, s'ils n'avoient du lait tout preſt, pour les éteindre. Quelques-uns, eſtant de retour chez eux, après leurs débauches, ſe couchent ſur la neige, & y geleroient, ſi d'autres, plus ſa-

ges qu'eux, ne les en tiroient. C'eſt un ſpectacle aſſez deſagreable, que de voir, pendant ce tems-là, emporter ſur un traîneau dix ou douze hommes, morts de froid, dont l'un a une épaule mangée par les Chiens, un autre le viſage, & dont quelques-uns n'ont preſque plus que les os. Il ne ſe paſſe point de Carnaval qu'il n'en périſſe deux ou trois cents, de cette ſorte.

Si un Ruſſien trouve quelque perſonne de ſa connoiſſance qui ſoit en danger de mourir, il ne l'aſſiſte pas pour cela; parce que s'il mouroit entre ſes mains, il lui faudroit ſubir l'examen de ceux du *Zemsky Précaus*, qui ne laiſſent point aller ceux, qui ont affaire à eux, ſans ſe faire payer chérement de leurs peines.

CHA-

CHAPITRE XXXVI.

Des Images. De la maniére de les changer au Marché de Dieu. De l'eſtime & de la vénération que les Ruſſiens ont pour elles. Préſens qu'ils font à leurs Nicolas ou Images. Punition d'une femme qui avoit repris de la ſienne dans l'Egliſe quelque choſe de ce dont elle l'avoit parée. Chaſtiment des Hérétiques. Liberté des Moines & des Religieuſes.

LEs Images des Ruſſiens ſont faites à la maniére de celles des Grecs; mais fort groſſieres, & extrémement laides: Lorſque je leur demandai pourquoi ils repreſentoient leurs Dieux ſous des figures ſi difformes, ils me répondirent que leurs Dieux n'avoient point d'orgueil. Quand la peinture d'une Image eſt effacée, on la porte à un lieu nommé le *Marché de Dieu*; on en choiſit une autre, & on laiſſe la ſienne avec quelque argent pour le change. Si celui qui a fait ces Images n'eſt pas content de ce qu'on laiſſe, il pouſſe par-derriere celui qui veut changer la ſienne,

ſienne, lequel ajoûte toûjours à la ſomme qu'il avoit laiſſée, juſqu'à ce que l'autre ſoit content. Et cela ſe pratique ainſi, parce qu'il faut bien ſe garder de dire qu'on à acheté une Image; il faut dire qu'on l'a changée.

On jette dans la riviere, avec quelque piece d'argent, celles qui ſont effacées, en faiſant des ſignes de Croix, & en leur diſant *Proſti*, c'eſt-dire, Adieu, mon frere; ou bien *Proſti grandi*, Dieu ſoit avec vous, mon frere.

Lorſqu'il arrive quelque embrazement, leur principal ſoin eſt de ſauver leurs Images, & ſi elles brûlent, ils ne diſent pas qu'elles ſont brûlées, mais qu'elles s'en ſont allées en haut; & lorſqu'une Egliſe a été brûlée, au lieu de dire qu'elle eſt brûlée, ils diſent, qu'elle eſt montée.

Ils donnent à leurs Nicolas, c'eſt-à-dire à leurs Images, ce qu'ils ont de plus précieux. Cette année une femme qui avoit orné le ſien de perles & de quelques pierreries, étant tombée en néceſſité, alla à l'Egliſe, le prier de lui en preſter quelques-unes, & lui repréſenter le beſoin qu'elle en avoit. Le Nicolas ne lui répondant rien, elle prit ſon ſilence pour un con-

conſentement, & ſe hazarda de lui oſter un Rubis ou deux. Un Pape qui l'eſpioit, & qui s'en apperçut, alla auſſi-tôt en faire ſes plaintes à la Juſtice, & cette pauvre femme fut condamnée à avoir les deux mains coupées, ce qui fut executé, trois mois après.

Pour les Images qui ſont dans leurs maiſons, les Ruſſiens leur font des préſens, ou les leur oſtent, ſelon l'état de leurs affaires; & lorſqu'ils ſont en néceſſité, ils les dépoüillent ſouvent juſqu'à la chemiſe.

Lorſque quelqu'un eſt convaincu d'héreſie, on le fait monter ſur le haut d'une petite maiſon, d'où après l'avoir fait ſauter en bas, on l'accable de *Luchines*, avec de la paille, qui ſont des morceaux de bois enflammez, dans leſquels on le fait brûler.

Les Regles des Moines & des Religieuſes de Ruſſie ne ſont pas fort ſévéres; les Moines ſont grands Marchands d'Orge, de Houblon, de Bled, de Chevaux, & de tout ce qui leur peut apporter du profit. Les Réligieuſes ont une grande liberté. Elles ſortent quand elles veulent, elles viſitent leurs amies, & d'ordinaire elles ne vivent pas avec une fort grande régularité.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

De la Muſique. Hiſtoire d'un Ambaſſadeur. Que les Gueux en Ruſſie demandent l'aumône en chantant. Des Tambours. Des Trompettes, & des Cors de Chaſſe. De la Dance.

LA Muſique des Ruſſiens eſt fort mauvaiſe, quoi qu'ils ayent des Ecoles où ils la font apprendre à leurs enfans avec beaucoup de ſoin & de ſéverité. Leurs Notes ſont empruntées de celles des Grecs ou des Sclavons? Leur Gamme n'eſt point variée; au lieu de Fa, Sol, La, ils chantent Ga, Ga, Ge. Leurs Cadences ſont les plus extraordinaires du monde; & pour imiter le Recitatif des Italiens, ils montent une montagne en courant.

La défenſe que le dernier Patriarche a faite de la Muſique des Inſtrumens, & la penſée qu'on a euë qu'il étoit du bien de l'Etat qu'elle ne fuſt pas en uſage parmi le Peuple, de peur qu'elle ne le rendît effeminé, eſt ce qui fait qu'ils s'en ſervent tres-peu. Cependant, ils ont encore des Mu-

Muſettes, & de petits Violons, dont le ventre eſt fait comme celui d'un Lut: ils ne joüent deſſus que quatre ou cinq Notes.

Les Hollandois voulant régaler le mieux qu'il leur ſeroit poſſible Eliah, qui leur avoit été envoyé en Ambaſſade de la part du grand Czar, ils lui firent entendre leur meilleure Muſique d'Inſtrumens & de voix, & lui demandérent ce qu'il lui en ſembloit? Il leur dit, qu'il la trouvoit bonne, & qu'en ſon païs les Gueux demandoient l'aumône de cette maniére. Il eſt vrai qu'ils chantent en gueuſant.

La Muſique guerriére de Ruſſie eſt compoſée de Tymbales, dont le ſon ſourd & mélancolique s'accorde fort bien au genie de la Nation; & de Trompettes, dont ils ſonnent fort mal. Ils ont des Cors de cuivre pour la Chaſſe.

J'ai eu quelques Airs des Priéres Eccléſiaſtiques, notez par un des Patriarches du Chœur de leur Muſique.

Les Ruſſiens ne ſavent pas dancer: ils croyent que la dance ne s'accorde pas avec leur gravité. Il leur arrive quelquefois au milieu d'une débauche de faire dancer leurs Eſclaves Tartares & Polaques.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Des Circaſſiens. Leur Réligion. Leur Yvrognerie. Leurs Dances. Leur Gouvernement. Que la Magie eſt commune entre eux. Des Coſaques.

LEs Circaſſiens habitent une partie de la Tartarie. Ils ſont rudes, groſſiers, & preſque tout bazannez. Leurs Femmes ſont laides, groſſes, & extrémement adonnées à l'yvrognerie. Il leur arrive ſouvent lorſqu'elles ſont à un feſtin, de s'enyvrer avant le repas, de ſe deſenyvrer en mangeant; de s'enyvrer une ſeconde fois, au ſortir de table, & de faire encore paſſer leur yvreſſe en dançant. Elles ont une ſi forte paſſion pour la dance qu'elles ne font aucun cas d'un homme qui n'a point de Violons chez lui.

La Gouvernement des Circaſſiens eſt tout-à-fait Anarchique. Dans un ſoulevement qui ſe fit en leur païs, ils exterminérent entiérement la grande & la petite Nobleſſe, & préſentement ils ſont gouvernez par des Chefs ou Colonels qu'ils choiſiſſent eux-mêmes, & avec qui les moindres

dres gens ont toute ſorte de familiarité.

Quoi que leur Religion ſoit la même que celle des Ruſſiens, ils ne laiſſent pas d'accorder aux Etrangers la liberté d'entrer dans leurs Egliſes, que l'on n'a pas en Ruſſie, & de les recevoir même avec plus de bonté, & d'hoſpitalité.

Leurs Soldats s'appellent *Coſaques* en leur langue, ce qui a donné lieu à quelques-uns de s'imaginer que les Coſaques étoient une Nation particuliere.

La terre de Ruſſie eſt moins fertile & moins chaude que celle de Circaſſie. La Magie y eſt fort commune, & s'y pratique par des Femmes du premier rang.

CHAPITRE XXXIX.

Loix & Gouvernement des Ruſſiens. Leur maniére d'écrire, & d'où elle eſt imitée. Noms de leurs Clercs & Secretaires. De la perſonne de l'Empereur à preſent regnant. Son caractére. Comparaiſon de lui & de ſes Anceſtres. Que ſon Empire eſt fort appauvri & dépeuplé par les Invaſions des Tartares.

LE Gouvernement de Ruſſie eſt tout à fait Monarchique. Il y a des Cours de Juſti-

Juſtice appellées *Prêcauſes*. Les Jugemens y ſont arbitraires, parce que les Ruſſiens ont tres-peu de Loix écrites, & les Juges ſe réglent communément par les exemples paſſez, quand ils ne ſont point corrompus par l'argent qui a plus de pouvoir ſur eux que tous les exemples du monde. Ils écrivent toûjours ſur les genoux, quoi qu'ils ayent des Tables devant eux, & laiſſent beaucoup d'eſpace entre les lignes de leur écriture, ce qui eſt cauſe qu'ils diſſipent une quantité inconcevable de papier.

Podiack eſt le nom des Clercs ou Secretaires, & celui ſous qui ils ſont s'appelle *Diack*.

Toutes leurs affaires ſe traitent par Requeſtes. Ils les roulent en rond. Celui qui en veut preſenter une, la leve en haut devant le *Boyar*, qui avance la main pour la recevoir, s'il eſt en humeur de le faire, & qui la répond ſur le champ, ou la donne à ſon *Diack*, à qui il fait faire un preſent pour l'obliger à faire ſouvenir le Boyar qu'elle n'eſt pas répondüe.

Leurs Caracteres qui ſont au nombre de quarante-deux, ſont la pluſpart empruntez des Grecs.

Le grand Czar qui regne à preſent, eſt né en 1630. Il deſcend, du côté de ſa mere,

re, de *Juan Vaſilowidg*, & avoit un frere aîné qui eſt mort jeune, qui étoit un Prince de grande eſperance, quoi qu'il témoignât avoir du penchant à la cruauté.

Il prenoit plaiſir tantôt à crever les yeux à des Pigeons, en les appellant traîtres, & quelquefois à les leur arracher de la tête, en leur reprochant qu'ils étoient des rebelles, & qu'ils avoient trahi ſon Pere & lui.

Le Czar à ſix pieds de haut. Il a l'air grand, & le port majeſtueux. Il eſt gros, & de temperament ſanguin. Ses cheveux ſont d'un brun clair, & il ne ſe fait jamais razer la barbe. Il eſt fort ſevere quand on l'a fâché; mais hors de là il eſt naturellement doux. Eſtant un jour preſſé de condamner à mort un Deſerteur, il répondit, que cela lui paroiſſoit difficile, & que Dieu n'avoit pas également donné du courage à tous les hommes. Il aime ſa Femme, & n'eſt point débauché. Ses Sœurs & ſes Enfans reçoivent de lui toutes ſortes de marques de bonté & d'amitié. Il à la memoire excellente. Il eſt rigide dans ſa devotion. Il ne manque jamais d'aſſiſter au Service divin. Quand il ſe porte bien, il y va lui-même; & lorſqu'il eſt incommodé, il le fait faire dans

dans ſa chambre. Les jours de jeûne, il ſe trouve aux Prieres de minuit, ſe tient debout quatre ou cinq heures ; ſe proſterne ſouvent, mille fois de ſuite en terre, & juſqu'à quinze cents fois aux Fêtes ſolemnelles. Dans le tems du grand jeûne, il ne fait que trois repas la Semaine, le Samedy, le Dimanche, & le Jeudy. Les autres jours il mange un morceau de pain bis, un peu de Sel, quelques. Concombres, & quelques Champignons confits dans le Sel, & ne boit qu'un coup de petite Biére. Il ne mange que deux fois du poiſſon pendant tout le grand Carême, qu'il obſerve exactement quoi qu'il dure ſept Semaines, outre les *Maſtineis* ou Semaines de Purification, dans leſquelles il ne prend que des œufs & du lait.

Outre ces grands jeûnes, & deux autres petits, dont je n'ay pas parlé, qu'il garde très-regulierement, il ne mange rien qui ait le moindre rapport avec la viande, tous les Lundys, les Mecredys, & les Vendredys de l'année, de ſorte que de douze mois, on compte qu'il en jeûne huit.

Il aſſiſte nud teſte, & à pied aux Proceſſions, lors qu'il ne pleut pas. Quoi qu'il favo-

favoriſe ſa Religion le plus qu'il lui eſt poſſible, il ne laiſſe pas néanmoins d'empêcher que ceux qui meurent, ne faſſent de trop grands dons aux Egliſes. Il prend même quelquefois, en temps de guerre, par forme de preſt, l'argent qu'elles ont dans leur treſor, & ne l'y remet jamais. Sans cela, ſes revenus ne ſeroient pas fort conſiderables, l'Egliſe poſſedant les deux tiers des biens de l'Empire.

Il a dans ſon Palais un Hôpital de Vieillards, dont quelques-uns ſont âgez de ſix-vingts ans; il ſe fait ſouvent un plaiſir de s'entretenir avec eux de ce qui s'eſt paſſé ſous ſes Anceſtres.

La nuit du Vendredy-Saint, il viſite toutes les priſons, prend connoiſſance des Priſonniers, paye les dettes de quelques-uns, pardonne les crimes à quelques autres, ſelon qu'il le juge à propos, & fait des liberalitez à des perſonnes qu'il ſçait eſtre en grande néceſſité.

C'eſt lui qui diſpoſe de toutes les Charges Eccleſiaſtiques; mais depuis peu, c'eſt le ſort qui decide de l'Election du Patriarche, parce que le dernier qu'il fit, luy donna ſujet de ſe repentir de s'être ſervi du privilege qu'il avoit de nommer à cette Charge.

Enfin, on peut dire qué l'Empereur a beaucoup de grandes qualitez, & que ſans une infinité de gens qui l'obſédent, & qui détournent le cours de ſes bonnes intentions, on pourroit le mettre, avec juſtice, au rang des plus grands, & des plus ſages Princes du monde.

Les inclinations de ſon Pere étoient portées à la Paix ; mais les ſiennes ſont toutes Guerriéres. Il a eu pluſieurs affaires à démêler avec le Crim des Tartares, & avec les Suedois, & les Polonois. A la verité, ſes Etats ont été ſi appauvris, ſi dépeuplez, & tant de fois ravagez, en dix ans de Guerre, que de plus de quarante années, ils ne ſeront auſſi floriſſans qu'ils étoient auparavant.

Sept ans de peſte y ont emporté plus de ſept ou huit cents mille perſonnes. Il y a cinq ou ſix ans que le Grand *Crim* en emmena en eſclavage quatre cents mille, qui n'en reviendront jamais ; & il a été tué en diverſes rencontres, pendant les guerres, plus de trois cents mille hommes.

Les meilleures terres de Ruſſie ne rapportent preſque plus, parce qu'on ne les a pas laiſſé repoſer, & le deffaut d'hommes eſt cauſe que les autres ne ſont point labou-

labourées. Ceux qui voyagent en remontant le long du Fleuve Volga, trouvent dix femmes pour un homme, cinq cents *Verſts* durant. Le prix de toutes choſes eſt ſix fois plus haut qu'il n'étoit avant tous ces malheurs, & la monnoye de cuivre n'eſt preſque plus d'aucune valeur en Ruſſie.

CHAPITRE XL.

Origine & progrés de l'Empire de Ruſſie. Anceſtres du Czar Michailovich. Humeur de Juan Vaſilowidg. Requeſte qu'il preſenta à un de ſes Diacks. Ses Conqueſtes. Les ſentimens du peuple pour lui. Pourquoi il mit la ville de Vologda à l'amende. Traitement qu'il fit à des femmes qui s'eſtoient moquées de lui. Mépriſe d'un Vayod. Punition d'un autre pour avoir reçu un preſent. Juan étoit admirateur de la Reine Eliſabeth. Traitement qu'il fit à un Ambaſſadeur. Ce qui arriva au Chevalier Jeroſme Boſe. Un Cordonnier preſente un navet à Vaſilowidg. Ce qu'il en fit. Ce Prince s'aſſocie avec des voleurs.

L'EMPEREUR a un Conſeil général, & un particulier, avec leſquels il

délibére des affaires de l'Empire. Ses Anceſtres n'étoient, au commencement, que Ducs de Volodimir ; mais ils étendirent fort les frontieres de leurs Etats, & ſe mirent en poſſeſſion de la ville de *Moſcow*, ou de *Moſcüa*, comme l'écrivent les Ruſſiens.

Juan Vaſilowidg, ſurnommé le Tyran, étoit un Prince fort brave ; mais d'une humeur fort bizarre. Etant un jour allé trouver ſon *Diack*, il lui preſenta une Requeſte, par laquelle il le prioit de lui fournir, dans un certain temps qu'il deſignoit, une Armée de deux cents mille hommes preſts à ſe mettre en Campagne ; & il l'aſſuroit qu'il lui en ſeroit fort obligé, & qu'il prieroit Dieu pour ſa ſanté. Ce fut avec cette Armée qu'il conquit Caſan, & Aſtracan ; & qu'il ſe rendit Maiſtre de la Sybérie, qui eſt une des plus conſiderables parties de l'Empire.

Le Peuple l'aimoit beaucoup, parce que ce Prince le gouvernoit avec douceur, & châtioit ſeverement les Boyars. Il avoit un bâton ferré par le bout, avec un fer ſemblable à celui d'une pique, & fort aigu. Souvent, lors qu'il s'entretenoit avec eux, il le leur fichoit dans le pied, & s'ils ſupportoient conſtamment la douleur qu'ils ſen-

ſentoient, il avoit beaucoup d'eſtime & de conſidération pour eux.

Quelques plaintes lui ayant été faites de ce qu'un Vayod avoit reçû un préſent d'une Oye pleine de Ducats, il diſſimula d'en avoir connoiſſance, juſqu'à ce que le Vayod paſſant avec lui, par la place de *Poshia* où ſe font les exécutions, l'Empereur commanda au Bourreau de lui couper les bras & les jambes, & de lui demander, à chaque coup qu'il lui donneroit, comment il trouvoit la chair d'Oye.

Il envoya une fois à Vologda chercher une meſure de puces, & il mit les Habitans à l'amende, parce qu'elle ne ſe trouva pas de la grandeur qu'elle devoit eſtre.

Des Etrangéres Angloiſes & Ecoſſoiſes, s'étant moquées de certains tours qu'elles lui avoient vû faire dans un feſtin, il les envoya querir dès qu'il l'eut appris, les fit dépoüiller toutes nuës, & en cet état, il les obligea de ramaſſer un à un, cinq ou ſix boiſſeaux de pois qu'il avoit fait jetter dans ſa chambre, & les renvoya enſuite après les avoir fait boire, les avertiſſant de ne ſe moquer pas de lui une autre fois.

Il donna ordre, un jour, qu'on lui fiſt

venir un Gentilhomme de Caſan, dont le nom qui étoit *Plehasheve*, ſignifie un homme chauve. Le Diack, ou Secretaire ſe méprit; il manda au Vayod de la Province d'envoyer à l'Empereur cent cinquante hommes chauves, le Vayod n'en pût trouver que quatre-vingts, ou quatre-vingts-dix, & lui en écrivit une Lettre d'excuſe.

Cette nouvelle ſurprit l'Empereur. Il ne ſavoit, d'abord, ce que lui vouloient tous ces Chauves, qui le vinrent trouver; mais enfin, on reconnut la béveuë du Secretaire; & bien loin de s'en fâcher, il la trouva ſi plaiſante, qu'il fit enyvrer tous les Chauves trois jours durant, avant que de les congédier.

Il avoit une eſtime, & une amitié ſi particuliere, pour la Reine Eliſabeth, qu'il ne perdoit aucune occaſion de la lui témoigner. On croit même qu'il eût bien voulu l'épouſer, & que lors qu'il fit fortifier *Vologda*, & qu'il y retira ſes Treſors, ſon deſſein étoit de ſe réfugier en Angleterre, s'il ſe voyoit reduit à la derniere extremité.

Ce fut lui qui fit clouër un chapeau ſur la teſte de l'Ambaſſadeur d'un Prince étranger; & neanmoins, le Chevalier Jeroſme Boſe

Boſe lui étant envoyé, un peu après, en la même qualité, il mit le ſien devant lui, & le releva fiérement. L'Empereur lui demanda s'il ignoroit le traitement qu'avoit reçû un autre Ambaſſadeur pour une ſemblable hardieſſe? *Je le ſay*, répondit-il; *mais je ſuis Ambaſſadeur de la Reine Eliſabeth, qui n'oſte ſon bonnet, ny ne découvre ſa teſte, devant aucun Prince du monde; & ſi l'on fait affront à quelqu'un de ſes Miniſtres, elle en ſaura tirer la vengeance qui lui ſera duë. Voilà un brave homme, dit l'Empereur, en ſe tournant vers les Boyards, d'oſer parler & agir de cette ſorte, pour l'honneur & pour les intereſts de ſa Maiſtreſſe. Qui eſt-ce de vous autres marauts, qui feroit la même choſe pour moy?*

Cette action attira beaucoup d'envie ſur cet Ambaſſadeur. Les Boyards, pour ſe vanger de lui, perſuadérent au Czar de lui donner un Cheval ſauvage à dreſſer, & l'Ambaſſadeur le fit avec tant d'adreſſe, le ménagea ſi bien, & le fatigua tellement, qu'il le fit crever ſous lui. Depuis cela, l'Empereur honora toujours fort le Chevalier Boſe, & lui donna toutes les marques imaginables d'une eſtime particuliére.

Jüan faiſant un voyage dans ſes Etats,

pluſieurs perſonnes de la Nobleſſe & du Peuple lui offrirent des préſens. Un Cordonnier qui vouloit faire comme les autres, conſulta avec ſa femme ſur ce qu'il luy donneroit. Une paire de *Lopkies* ou de Souliers, lui ſembloit ſeule trop peu conſidérable, & il s'aviſa de l'accompagner d'un fort gros navet qu'il avoit dans ſon jardin. L'Empereur reçut ſon préſent avec tant de bonté, qu'il obligea toute ſa ſuite à acheter de ſes ſouliers, & à les lui payer le double de ce qu'ils valoient, & lui-même en voulut porter une paire. Cela mit les affaires du Cordonnier en ſi bon état, que peu après, il quitta ſa boutique, & laiſſa beaucoup de bien à ſes enfans, qui ſont aujourd'hui Gentilshommes, ſous le nom de *Lopotskys*. Il y a encore maintenant proche du lieu où étoit autrefois ſa maiſon, un arbre, par-deſſus lequel, ceux qui en paſſent proche, jettent leurs vieux ſouliers, en memoire du Cordonnier.

Un Gentilhomme qui apprit cette action, ſe perſuada que s'il faiſoit un préſent conſidérable à l'Empereur, ce Prince l'en recompenſeroit à proportion. Il lui preſenta un fort beau Cheval, & le Czar lui donna le Navet dont le Cordonnier lui avoit fait préſent.

Jüan

Juan ſe déguiſa un jour, & alla vers le ſoir chercher à loger dans un village proche de Moſcow. Tout le monde refuſa de le recevoir, à la réſerve d'un pauvre homme, dont la femme, qui étoit alors en travail d'enfant, accoucha en préſence de l'Empereur. Il s'en alla fort matin le lendemain, & promit à ſon Hoſte de lui amener des Parains. Il lui tint parole dès le jour ſuivant, il l'alla voir accompagné de toute ſa Cour, lui fit des préſens conſidérables, fit mettre le feu à toutes les maiſons du Village, horſmis à la ſienne, & exhortant les Habitans à avoir de la charité, il leur dit, *Que pour les obliger à ne refuſer pas une autrefois de recevoir les Etrangers, il étoit bon qu'ils éprouvaſſent eux-mêmes, s'il y avoit du plaiſir à eſtre en néceſſité, & à coucher à l'air, en Hyver.*

Il prenoit ſouvent plaiſir à s'aſſocier avec des Voleurs. Il leur donna lui-même une fois l'avis de voler le Treſor du Prince, & les aſſura qu'il en ſavoit les moyens. *Comment, Coquin*, lui dit l'un des Voleurs, en lui donnant un ſoufflet. *Voudrois-tu dérober noſtre Empereur qui nous eſt un ſi doux, & ſi bon Prince? Ne vaut-il pas mieux s'adreſſer à quelqu'un de ces riches Boyars qui le trompent, & qui le pillent tous les jours?*

L'Empereur fut ſi ſatisfait de cette réponſe, qu'il changea ſon Bonnet contre celui qui la lui avoit faite, & lui donna rendez-vous pour le lendemain au *Duaretz*, qui étoit une Place par où Juan paſſoit ſouvent, afin qu'ils y pûſſent boire enſemble de l'eau de Vie & de l'Hydromel. Le Voleur s'y trouva, & le Czar l'ayant apperçû, le fit appeller, l'exhorta à changer de vie, lui donna de l'employ à ſa Cour, & ſe ſervit de lui pour découvrir & pour faire châtier les autres Voleurs.

CHAPITRE XLI.

Origine du mot Czar. Armes & Titres de l'Empereur. Il ne prend point de femme hors de ſes Etats. Sa nourriture, ſes divertiſſemens, & ſes viſites. Du Czaroïdg.

LE mot de *Czar* approche ſi fort de celui de *Céſar*, qu'on pourroit s'en ſervir pour ſignifier *Empereur*. Les Ruſſiens veulent qu'il exprime un Titre plus haut que celui de Roi. Ils apellent *David*, Czar, & nos Rois *Kyrlos* apparemment de *Carolus*

lus Quintus, ou *Charles-Quint*, dont ils ont l'Hiſtoire.

Le nom de l'Empereur qui regne à preſent en Ruſſie, eſt *Alexis Michaïlovich Romanove*; c'eſt-à-dire, *Alexis fils de Michel le Romain.* Il a pluſieurs Titres dans ſon grand Sçeau: Les voici. Nous *Alexis Michaïlovich*, par la grace de Dieu, Grand Seigneur *Czar*, & Grand Duc de la grande, petite & blanche *Ruſſie*, Souverain de *Moſcow*, *Kyove*, *Vladinier* & *Nougorod*, *Czar* de *Caſan*, *Czar* d'*Aſtracan*, *Czar* de *Siberie.* Seigneur de *Pleſco*, & Grand Duc de *Smolensko*, *Twersko*, *Ugorsko*, *Permsko*, *Veatsko*, *Bolgarsko.* Seigneur & grand Duc *Norgorod* dans les Provinces baſſes de *Chernigore*, de *Rezan*, *Ruſtove*, *Yeroſlave*, *Belouzer*, *Odouria*, *Obdoria*, *Condinea.* Chef de tous les Païs qui ſont vers le Nort; Seigneur de la Terre d'*Yverie*, des Duchez de *Cartalinian*, de *Grouzinian*, & de pluſieurs autres Païs & Souverainetez Orientales, Occidentales, & Septentrionales, qu'il a heritées des Seigneurs & Monarques ſes Predeceſſeurs, ſon Pere, & ſon Grand-Pere.

Il a les mêmes Armes que l'Empereur d'Allemagne, comme ſe pretendant deſcendu des Empereurs Romains, excepté

qu'il porte un Saint George à cheval ſur la poitrine de l'Aigle, & une Mytre couronnée entre ſes deux teſtes. Il y en a qui veulent que le Saint George vienne de la Reine Eliſabeth, qui envoya l'Ordre de la Jaretiere à Jüan Vaſilowidg.

Le *Czar* ne prend point de Femme hors de ſes Etats. Il y choiſit celle qui lui plaît, le plus ſouvent parmi la Nobleſſe, quelquefois entre le Peuple. Il n'y a que vingt ans qu'*Eliah*, beau-Pere de l'Empereur, n'étoit que Cabaretier, & que ſa fille, qui eſt Femme du *Czar*, alloit vendre des Champignons au Marché.

Dès que l'Imperatrice eſt morte, on ne tient plus aucun compte de ſa Famille, & toutes les eſperances de ſes parens ſont mortes avec elle.

L'Empereur ne ſe laiſſe voir au Peuple qu'à de certains jours de Feſte, ou de réjoüiſſance : Alors il eſt ſuperbement vétu, tout brillant d'or & de pierreries, & accompagné d'une fort belle ſuite & fort nombreuſe.

Ce n'eſt auſſi qu'à quelques-uns de ces jours-là qu'il dîne en public ; & alors ſa Nobleſſe dîne en ſa preſence. Les Gardes ſont diſpoſées autour de ſon Palais, comme des ſtatuës, ſans oſer ny remuër, ny par-

parler, de peur de faire du bruit. Et il faut avouër qu'il y a un ſilence auſſi grand que ſi c'étoit un Deſert. Perſonne n'entre dans la derniere Cour que ſes Domeſtiques, & quelques Seigneurs qui ſont dans l'exercice de leurs Charges.

Il eſt extrémement ſobre, il boit très-peu de vin, & quelques-fois il meſle de l'huile ou de l'eau de canelle dans ſa petite Biére, pour la rendre plus agréable: car la canelle eſt fort en uſage en Ruſſie parmi les gens de qualité, de même que l'eau Roſe: On y fait peu de cas de la ſenteur du Muſc & de l'Ambre gris. Il ſe ſert auſſi d'un breuvage qu'on nomme *Bragne*, qui eſt fait avec de l'Avoine. Il ne mange que du pain de ſeigle, que les Ruſſiens penſent être plus nourriſſant que celui de froment.

Quand il veut regaler ſes Gentilshommes, il s'aſſied dans une chaiſe, & leur donne de ſa main une petite caiſſe de liqueur ſi ſubtile, & tant de fois diſtilée, qu'elle feroit beaucoup de mal à ceux qui n'y ſeroient pas accoûtumez. Il y met quelquefois du Mercure, & prend plaiſir à les enyvrer. A chaque repas, il envoye quelque plat de ſa Table à ſes Favoris.

Le jour de Paſques tous les Courtiſans, & la grande & petite Nobleſſe lui vont baiſer la main, & il leur donne des œufs.

On ne lui à guere vû rendre de viſites à aucun de ſes Sujets, ſi ce n'eſt à ſon Gouverneur, lors qu'il étoit malade à l'extremité.

Toutes les fois qu'il va hors de la Ville, on ferme la porte Orientale de la premiere muraille, juſqu'à ce qu'il ſoit de retour. Il ſort de ce côté-là d'ordinaire, à moins que quelque choſe ne l'en empêche, comme il arriva l'année paſſée qu'il prit un autre chemin, parce que la muraille de ce côté-là étoit tombée.

Il couche avec ſa chemiſe & ſon calçon, ſous une riche couverture de Martre; & il n'a qu'un drap ſous lui.

La Chaſſe des beſtes Fauves, qu'il ne ſe ſoucie pas de tuër, pourvû qu'il ait le plaiſir de les fatiguer, & celle de l'Oiſeau, ſont un de ſes plus grands divertiſſemens. Il a trois cents Fauconniers, & les meilleurs Gerſaux du monde, qu'il fait venir de Sybérie, avec leſquels il chaſſe aux Canars ſauvages.

On appelle *Czaroïdg*, c'eſt-à-dire, fils, ou Enfant du Czar, tous les Enfans de l'Empereur. Le Peuple à leur naiſſance,

pour

pour témoigner ſa joye, fait des préſens au Czar, qui les rend ordinairement : mais s'il y en a quelqu'un qui lui plaiſe, il le retient, & le fait payer beaucoup plus qu'il ne vaut.

CHAPITRE XLII.

Revenus du Czar, ſes Privileges, ſon trafic, ſes proviſions. Deſpence de ſa maiſon. De ſon Palais. De la Cour. Des Boyards. Couvents de Moines & de Religieuſes. Officiers d'Etat.

COmme les Etats du Czar ſont fort grands, ſes revenus le ſont auſſi.

Premierement, il eſt Maiſtre en quelque ſorte, de tous les biens de ſes Sujets, les enfans ne pouvant entrer en poſſeſſion du bien de leurs Peres, ſans le conſentement de l'Empereur, à qui il faut preſenter une Requeſte pour cela, & il eſt héritier de tous ceux qui meurent ſans avoir fait de Teſtament, ou ſans laiſſer d'héritiers, ou qui ſont chargez de quelque crime.

Secondement, ce qu'il retire des Doüanes

nes eſt extrémement conſidérable.

III. *Les Cabacks*, ou places où l'on vend l'eau de vie, & la biére forte, ſont partie de ſon Domaine; & il en afferme quelques-unes dix mille Rubbles par an, & d'autres juſqu'à vingt mille.

IV. Ses bains & étuves lui rapportent un fort grand profit, parce que les Ruſſiens, hommes, femmes, & enfans, ſont obligez de ſe baigner, par principe de Religion. Je dirai, en paſſant, qu'ils ont coûtume de faire jetter de l'eau froide ſur eux, quand l'eau du bain eſt trop chaude, & qu'il y en a qui ſe roulent tout nuds dans la neige, avant que d'entrer dans les étuves.

V. L'Empereur eſt le premier Marchand de ſon Empire.

VI. Le trafic des Martres de Sybérie, lui vaut des ſommes immenſes. Ceux qu'on envoye pour y travailler, ſont des Eſclaves, ou des Criminels.

Enfin, il a de fort gros impoſts ſur le Caviare d'Aſtracan, duquel je parleray plus bas; ſur l'Ichthyocolle, & ſur l'Agaric.

Ceux dont les terres relevent de l'Empereur, lui fourniſſent ſes proviſions.

Il achette en gros toutes les Marchandiſes

diſes qu'apportent les Grecs & les Perſans.

Il envoye à Arcangel une grande quantité de Pelleterie, de Cire, de Savon, de Chanvre & de Filace, qu'il change pour des Soyes, des Martres, du Velours, de la Toile d'or, du Satin, des Draps larges, & du Damas, dont il a beſoin, parce que la pluſpart des préſens qu'il fait, ſont de ces ſortes de Marchandiſes.

Il fait diſtribuër à ceux de ſa Maiſon, une portion de Farine, de Miel, d'Huile de Noix, de Poiſſon, d'Avoine, de Biére, & d'Hydromel.

Les *Strelſics*, ou *Lanlarics*, n'ont que du bled & du poiſſon ſec, dont le Czar a de très-beaux Magazins. On leur donne très-peu d'argent; parce-qu'ils peuvent trafiquer, & qu'ils ont de grands priviléges.

Le Palais de l'Empereur eſt d'une fort vaſte étenduë. Il eſt tout bâti de pierre & de brique, à la réſerve de quelques chambres ou l'Empereur mange & couche en Hyver, qui ne ſont bâties que de bois, parce qu'on les croit plus ſaines dans cette ſaiſon, à cauſe de l'humidité que renvoient les voûtes des appartemens de pierre, lorſque les étuves ſont chaudes. Il eſt enfermé d'une haute muraille de brique, qui con-

contient dans ſon enceinte vingt-quatre Egliſes ou Chapelles, dont la pluſpart ont des Coupolles & de grandes Croix dorées. Il y a quelque Palais de pierre, où logent les principaux des Boyards, comme *Knez Jacob*, Prince Circaſſien, *Boris Juannoïdg Morolos*, qui a été Gouverneur de l'Empereur pendant ſa Minorité, *Knez Alexis*, Maiſtre de l'Office des Fourrures, le Général *Mehectowidg Trebotsky*. *Eliah Danelowidg Meluſtafsky*, beau-pere de l'Empereur, & *Knez Juan Vaſiloïdg Adofsky*. Il y a cinq Monaſteres, deux ou trois Couvents de femmes, la plus grande partie des *Precauſes* ou Cours de Juſtice, & la Gallerie des munitions de Guerre & de bouche.

La Tour nommée *Juan Velichy*, eſt à part, & ne touche à aucun autre bâtiment. Elle eſt de brique & de pierre de taille, & fut bâtie par *Juan Vaſilowidg*. Elle a une Coupolle dorée, & ſert à mettre les cloches. Elle eſt de la hauteur de la Tour de ſaint Marc, qui eſt à Veniſe, comme vous avez peu voir par la figure cidevant.

Le Czar, de même que les autres Princes, a ſes Miniſtres d'Etat ; mais ils ne ſont pas fort conſidérez. Les Gentilshom-

hommes de la Chambre n'entrent point dans ſa Chambre; ils ſe tiennent dans une qui eſt proche, & lors qu'il eſt à table, ils ſont à deux ou trois chambres de lui. J'oubliois à dire, que l'Empereur loge au troiſiéme êtage.

CHAPITRE XLIII.

De la Ville de Moſcow. Des Joyaux du Czar. Ses habits; ceux de l'Impératrice, & de ſes Dames d'honneur. De quelle maniere elle voyage. Modes & langage des Ruſſiens. En quoi ils different des autres Nations. De leurs Horloges.

LA Ville de Moſcow, ou Moſcüa, occupe un grand eſpace de terre. Elle eſt environnée de trois murailles, outre celle du Palais Imperial. La premiére, & plus proche du cœur de la Ville, eſt de brique rouge; celle d'après eſt blanche: & la troiſiéme eſt de terre, ſoutenuë des deux coſtez par des planches & des poutres de bois de ſapin. Elle a près de quinze ou ſeize milles de tour, & elle fut faite en quatre ou cinq jours, ſur le bruit de

de l'approche du Crim des Tartares.

Depuis les voyages que le *Czar* a faits en Pologne, où il a vû les maniéres, & les maiſons des Princes & des Grands Seigneurs Polonois, ſa Cour en eſt plus ſuperbe, ſes bâtimens plus magnifiques, & ſes appartemens plus enrichis de belles Tapiſſeries. Il a même, à préſent, quelques maiſons de Campagne.

Je ne croi pas qu'il y ait de Prince au monde qui ait plus de joyaux que lui. A la verité, la pluſpart de ſes pierreries ont des taches; mais les Ruſſiens ne s'en ſoucient pas, pourvû qu'elles ſoient fort groſſes.

La ſeule difference des habits du *Czar*, & de ceux de la Nobleſſe, eſt que les ſiens ſont un peu plus riches. Il en eſt de même de ceux de l'Imperatrice. Sa coëffure eſt ſeulement un peu plus haute que celle des autres femmes, & les manches de ſa chemiſe plus longues. Elles ſont de ſept ou huit aunes, & celles de ſa robbe de deſſus, & des robbes de ſes Dames d'honneur, ſont faites comme celles des gens de Juſtice.

L'Impératrice fait, d'ordinaire, ſes voyages en Chariot & la nuit, accompagnée de la pluſpart de ſes Dames d'honneur,

neur, de ſes femmes de Chambre, de ſes Brodeuſes, & des autres perſonnes qui lui ſont neceſſaires. Depuis peu, elles vont à cheval, dans la même poſture que les hommes, un chapeau blanc ſur la teſte, & des écheveaux de ſoye autour du col.

En Ruſſie, les hommes & les femmes, les pauvres & les riches, ſont habillez de la même façon. Dans tout l'Empire, ils n'ont tous qu'un même langage, & une Religion.

Ils ſont differens des autres peuples, juſques dans leurs moindres actions.

Ils portent leurs chemiſes par deſſus leurs calçons, & ceintes au deſſus du nombril. Ils croïent qu'une ceinture augmente la force, & qu'ils ne ſeroient pas bénis, s'ils n'en portoient point. Quand ils crachent ſur quelque choſe, il ſemble qu'ils éternuënt. Leur langage & leur accent n'ont aucun rapport avec ceux des autres Nations. Ils ſifflent avec les dens & non pas avec les lévres. Ils branlent la teſte lors qu'ils témoignent de l'admiration. C'eſt un grand pêché parmi eux, de ne ſe laver pas, après avoir piſſé. Au lieu du papier, que nous avons d'ordinaire dans nos lieux de commodité, ils ſe ſervent de pe-

petites ſpatules de bois de ſapin bien polies.

L'éguille tourne autour des heures dans nos Cadrans, & dans les leurs, les heures tournent autour de l'éguille. Ils croyent que c'eſt un grand crime à un Ruſſien de coucher avec une Angloiſe, ou une Hollandoiſe; mais qu'une Ruſſienne n'eſt pas fort coupable de s'abandonner à un Etranger, parce que les enfans qui en peuvent venir, ſont elevez dans la Réligion Ruſſienne.

Ils aiment mieux le Seigle que le Froment, pour la raiſon que j'ai déja dite; & le poiſſon vieux que le frais. Ils content leurs milles par quatre vingts-dix, & non pas par cent. Leur premier jour de l'an eſt le premier de Septembre. Ils content ſept mille ſoixante & quelques années, depuis la création du Monde. Les choſes incroyables trouvent beaucoup de créance parmi eux; & ils ajoûtent foy difficilement à celles qui ſont probables & raiſonnables. Pour ſalüer une femme, ils la baiſent ſur la jouë droite. Les terres acquiſes depuis vingt ans, ſont affectées aux Cadets. Pour coudre, ils pouſſent leur éguille avec le doigt d'après le pouce. Ils mangent les carottes & les pois, ſans les écoſ-

écoſſer. Ils ne les cüeillent pas même comme nous ; ils les arrachent avec la racine, & les vendent ainſi au marché.

Pour dire qu'un homme a une femme qui ne lui eſt pas fidelle, ils diſent *Qu'il conche ſous le banc.*

La ſimple parole d'un homme qui a de la barbe, leur eſt plus conſidérable que le ſerment d'un autre qui n'en a point.

Leurs plus belles peintures ne ſont pas meilleures que celles qu'on fait ſur nos cheminées, avec de l'ocre rouge, & du blanc d'Eſpagne.

Ils ont autant de ſoin de ſe tenir les dents noires, que nous en avons de nous les rendre blanches. Ils ont le ſecret de les peindre en noir, & la prunelle des yeux auſſi. Les yeux longs leur ſemblent les plus beaux ; de même que les petits fronts. Les Ruſſiennes cachent une partie du leur ſous leur coëffure. Les petits pieds & les tailles deliées leur paroiſſent une difformité. Il n'y a rien qu'elles ne mettent en uſage pour s'engraiſſer. Elles font pour cela des débauches exceſſives ; elles ſe tiennent au lit des journées entiéres, & les paſſent à dormir, & à boire de l'eau de vie.

CHA-

CHAPITRE XLIIII.

Procédures judiciaires. Quand, & comment on punit un meurtrier. Que la queſtion eſt fort cruelle en Ruſſie. De quelle maniére on la donne. Chaſtimens des faux monnoyeurs. Punition d'un homme qui voulut tuer une Choüette dans le Palais de l'Empereur. Conſpirateurs bannis.

IL y a tant de confuſion dans les procédures judiciaires des Ruſſiens, qu'il eſt extrémement difficile d'en parler à fond. Chaque Province à ſa *Précauſe*, ou Cour de Juſtice, dans laquelle il y a un *Boyar*, ou Seigneur, qui répréſente la perſonne de l'Empereur, & un Diack, ou Chancelier, qui a pluſieurs Clercs, ou Secretaires ſous lui. S'il y a quelque procez devant les Juges, & qu'on ne les ait pas corrompus, le demandeur eſt preſque ſeur de le gagner, parce qu'on préſume que le bon droit eſt ordinairement de ſon côté.

On condamne rarement à la mort les criminels; on ſe contente de les foüetter, mais en Ruſſie c'eſt un châtiment pire que la mort même. On

On rachette un meurtre pour de l'argent. Si quelqu'un eſt tué, & que perſonne ne pourſuive ſa mort, la Juſtice n'en prend point de connoiſſance.

On ne peut condamner un homme qui eſt accuſé de quelque crime, s'il ne le confeſſe, y euſt-il mille teſmoins qui dépoſaſſent contre lui. Il eſt vrai que pour le lui faire avouër, on l'expoſe aux plus cruelles tortures qu'on ſe puiſſe imaginer. D'abord, on lui donne l'eſtrapade. S'il ne confeſſe rien, on le fouëtte, & le Bourreau ſe ſert ſi bien de ſon fouët, qu'en ſix ou ſept coups, il peut faire mourir celui qu'il fouëtte. On perce quelquefois avec un fer chaud les coſtes de l'accuſé, ou bien on lui fend le dos, qu'on ſalle & qu'on met griller ſur le feu, pendant quelque temps, après l'avoir entr'ouvert avec un baſton, s'il perſiſte à ſe taire, on lui remet le dos & les épaules; & après l'avoir laiſſé repoſer vingt jours, on recommence à le tourmenter comme auparavant. Souvent on lui arrache des coſtes entiéres, & s'il peut endurer tous ces tourmens avec conſtance, ce qui arrive quelquefois, la derniére tentative eſt de lui faire ſur la teſte une couronne extrémement raſe, & d'y verſer de l'eau goutte à goutte; & c'eſt, à

ce qu'on dit, le plus ſenſible de tous les ſupplices; parce qu'on ne verſe pas une goutte d'eau qu'elle n'aille juſqu'au cœur, & qu'elle ne le perce comme un dard.

Le châtiment dont on punit les faux Monnoyeurs, eſt de faire fondre de la matiére qu'ils ont employée dans leur Monnoye, & de la leur faire avaler.

Un jeune homme qui voulut tuër une Chouëtte dans la cour du Palais Impérial, eut la jambe gauche & la main droite coupées, parce que la balle de ſon fuſil gliſſa dans la chambre de l'Empereur.

Si l'on découvre quelque conſpiration, on en tourmente ſecrettement les auteurs; on les envoye, enſuite, vers la Sybérie, & en chemin on les fait mourir ſous la glace, ou bien on ne fait que les releguer en cette Province, à trois mille Verſts de Moſcow, après leur avoit arraché les yeux, ou coupé les oreilles.

Ce n'eſt que depuis quelques années qu'on a pris en Ruſſie la coûtume de pendre les criminels; & les Ruſſiens ont fort longtemps fait difficulté de la recevoir, dans la penſée que l'Ame d'un homme qu'on étrangle, eſt forcée de ſortir par en bas, ce qui le rend *Pogano*. Celui qu'on pend

pend met, lui-même, le cou dans la corde, & ſe jette quand on lui dit qu'il le faſſe. L'Office de Bourreau eſt héréditaire, & il a ſoin d'inſtruire ſes enfans à ſon métier, & de leur faire faire leur apprentiſſage ſur un ſac de cuir.

CHAPITRE XLV.

De la Sybérie & de ſes Habitans. Que Tambul en eſt la Capitale. Du Chay & du Bour-Dian, leurs qualitez. Des Martres, comment on les prend. Froid exceſſif qu'il fait en Sybérie. De quoi on y nourrit les Vaches. Du Fleuve Ob. Du Caviare. De la Samogede, ou Tſamoeide. Nourriture des Cannibales. Leurs Traîneaux. Leurs Chaſſes. Leurs Habits. Leurs maniéres. Obſervations touchant les Peuples du Nort.

LA *Sybérie* eſt une grande Province dont une partie eſt inconnuë, qui s'étend juſqu'aux murailles de *Cataya*. Je me ſuis entretenu avec deux hommes qui en avoient fait le voyage, dont l'un trafiquoit avec les Chinois: & l'autre m'a aſſuré qu'il avoit veu une Mer à l'extrémité de la Sybérie,

des Vaiſſeaux, & des hommes qui ne portent de la barbe que ſur la lévre de deſſus, vétus de riches habits, couverts d'or & de pierreries, & faits d'une maniére particuliére. Enfin, par la deſcription qu'il en faiſoit, il y a de l'apparence que c'étoient des Chinois.

Il avoit apporté de Sybérie du *Chay*, & du *Bour-Dian*. Le *Chay* eſt ce que nous appellons du *Thé*, & le *Bour-Dian* eſt, *l'Aniſum Indicum ſtellatum*. Les Marchands du païs le prennent avec du ſucre; de même que nous, & s'en ſervent comme d'un remede excellent pour guerir les maladies des poulmons, les flatus hypocondriaques, & les mauvaiſes diſpoſitions de l'eſtomac. On l'apporte dans des papiers écrits en Caractéres Chinois, & il y en a une livre dans chaque papier.

Ceux qui vont en Sybérie, ſont ſix ans dans leur voyage, parce qu'ils ſont obligez de ſéjourner l'Hyver en quelques Places, & l'Eſté en d'autres. Tambul eſt la Capitale de la Province, & le lieu de la réſidence du premier Vayod. Les fourrûres, & particuliérement les Martres, qu'on ne trouve en aucun lieu du monde que là, ſont le principal commerce des Habitans. Ils mangent, au lieu de pain, dont

ils

ils n'ont point, du poiſſon, qu'ils font ſécher, & dont ils ont une tres-grande abondance dans leurs Lacs, & dans leurs Riviéres. C'eſt la nourriture de leurs Chiens, & même celle de leurs Vaches, pendant le froid, qui eſt exceſſif en Sybérie, & c'eſt pourquoi leur lait ſent toujours le poiſſon.

Ils ont auſſi des arbres qui portent une tres-grande quantité de Noiſettes, je ne ſay de quelle eſpece elles ſont; on m'a promis de m'en faire voir.

Il vont en troupes à la chaſſe, ſix ou ſept ſemaines durant, couverts de trois ou quatre fourrures, & traînez dans un Traîneau, par trente ou quarante chiens. Ils couchent toute la nuit à l'air, dans les temps les plus froids; mais ils font du feu pour accommoder leur poiſſon. Leurs chiens ſont extrémement adroits à trouver les Martres, & à les prendre lors qu'elles ſont bleſſées au nez; ce que les Sybériens ſavent fort bien faire, avec une arbaleſte. Si on les bleſſe ailleurs, cet animal étant fort & robuſte, ſe peut ſauver, quand il auroit même une fléche au travers du corps; & s'il ne ſe ſauve pas, ſa fourrure ſe ſalit.

L'Ob eſt un grand Fleuve, dont l'em-

bouchure n'eſt pas encore bien connuë. On y trouve une grande quantité d'*Eſturgeons* & de *Belluga*. Ce dernier poiſſon a douze ou quinze pieds de long; il eſt large, & reſſemble à l'Eſturgeon, dont la chair eſt pourtant moins délicate. Celle du Beluga, qui l'eſt extrémement, eſt plus blanche que celle du Veau, & plus délicieuſe à manger que de la mouëlle. Il ſe tient au fond du Volga; & lors que les neiges fondues ont groſſi les eaux, & les ont renduës plus rapides, il avale de gros cailloux, afin d'avoir plus de poids pour réſiſter au courant de ce Fleuve. Il les rejette lors que les eaux ſont abbaiſſées. C'eſt des laitances de ce poiſſon, & de celles de l'Eſturgeon, mêlées enſemble, que ceux d'Aſtracan font le Caviare. On met d'abord ces laitances dans de grands monceaux de ſel, & lors qu'elles ſont un peu fermentées, on les preſſe, & on les ſerre dans des barils. Il y en a qu'on ne preſſe point, & il en eſt bien plus délicat; mais il ne ſe garde pas ſi longtemps. Les Turcs en font avec des œufs d'Eſturgeon, qui eſt noir, par petits grains, & gluant, comme du Potargo. Les Ruſſiens le nomment *Fekra*. Il y en a d'autre qui n'eſt que de laitance de Belluga.

Les

Les Armeniens, qui ont, je croy, fait les premiers du Caviare, le font encore d'une autre maniére. Ils commencent par nettoyer les laitances, & en tirer tout ce qui eſt inutile ; ils les ſalent, & les couchent ſur des planches courbées, pour en faire ſortir ce qu'il y a de plus gras & de plus huileux ; après quoi il les ſerrent dans des barrils, où ils les preſſent juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient durcies. Le Belluga a dans le corps cent cinquante laitances, & deux cents peſant d'œufs, que les Armeniens appellent *Arminka Fekra*.

La partie Septentrionale de la Sybérie, ſe nomme *Samogeda*, ou *Tſamoeida*, qui veut dire *Cannibales*, ou *mangeurs d'hommes*, parce que ceux qui l'habitent, mangent les priſonniers qu'ils font à la guerre. Ils demeurent ſous des tentes rondes, couvertes de nattes, & de peaux de Cerfs, dont ils portent le poil en dehors, parce qu'elles leur ſemblent plus chaudes de cette maniere. Les hommes n'ont point de barbe ; les femmes ſont extrémement laides ; & tout cela fait qu'on a de la peine à diſtinguer les deux ſexes, & qu'on prend ſouvent l'un pour l'autre. Quelques difformes que ces femmes ſoient, les Cannibales les trouvent plus à leur gré,

que celles qui nous ſemblent belles.

Les Cerfs ſont une des grandes richeſſes de la Tſamoeïde. Il y en a de ſi privez qu'on les rencontre par troupes. D'autres s'approchent de ceux qui les appellent, & ſe laiſſent mettre des harnois, & atteler deux à deux à des Traîneaux, avec leſquels ils font quatre-vingts milles par jour, d'une vîteſſe incroyable. Avant que d'aller à la queſte des Cerfs, on conſulte le Preſtre, qui déſigne le lieu où il faut aller, & la pluſpart du temps il rencontre juſte.

Les filles ſont d'un revenu conſidérable à leurs Peres. On ne les laiſſe point voir qu'elles ne ſoient accordées, & le plus ſouvent, elles le ſont à ſix ou ſept ans; car, à cet âge, quelqu'un les achette pour un nombre de Cerfs, afin d'eſtre ſeur qu'elles ſont Vierges; & leurs maris ſont ſi jaloux d'elles, qu'ils les enferment plus étroitement qu'on ne fait en Italie. Et lors qu'ils vont à la chaſſe, ils ont des machines pour empeſcher qu'elles ne leur ſoient infidelles.

L'Empereur n'a pas jugé que ces Peuples meritaſſent d'eſtre ſous ſon Gouvernement. Ils ne ſont ſujets à aucun impoſt, & c'eſt volontairement qu'ils luy don-

donnent quelques Cerfs, de temps en temps.

Perſonne n'entend leur langage, ni n'a connoiſſance de leurs Loix, qu'ils executent avec beaucoup de ſecret. Quand ils vendent un Cerf à un étranger, ils ſe réſervent toujours les entrailles, dont ils mangent juſqu'aux plus ſales, après les avoir ſeulement preſſées pour en faire ſortir les excrémens.

Les plus eſtimez entre eux, ſont ceux qui ſavent le plus de Magie; ils y excellent, particulierement devant les Etrangers; mais ils n'oſent faire aucuns tours devant des Ruſſiens, de peur d'eſtre accuſez.

Un Marchand Anglois donnant à dîner à quelques Cannibales, il y en eut un qui s'enyvra juſqu'à n'en pouvoir plus, & dont l'yvreſſe ne ſe paſſa point, juſqu'à ce qu'une vieille femme lui eût touché le front, & lui eût dit quelques paroles à l'oreille; ce qui le fit paroiſtre auſſi raiſonnable que s'il n'eût beu de tout le jour.

CHAPITRE XLVI.

De la partie Meridionale de la Sybérie. Du deſert appellé Step. Pays des Ecureüils. D'un Oiſeau qui reſſemble à une Beccaſſe. D'un autre fait comme un Faucon. Et d'un troiſiéme qui eſt grand comme un Cygne. Hiſtoire de la plante appellée Agneau, refutée.

ON trouve au Midi de la Sybérie, un Déſert appellé *Step*, long de ſix ou ſept cents *Verſts*, où il y a peu de Riviéres, & duquel la terre eſt extrémement fertile. On y fait des journées entiéres de cheval, dans de vaſtes campagnes, pleines de Cerifiers, qui n'ont pas plus de deux ou trois pieds de haut; ce n'eſt pas qu'ils ne puiſſent croître davantage; mais ce qui les en empeſche; eſt la négligence des Voyageurs, qui après avoir fait du feu au milieu des champs, s'en vont ſans ſonger à l'éteindre, & l'herbe de ce deſert étant fort longue & fort ſeiche, s'enflamme & conſume tout ce qu'elle rencontre. Il n'eſt pas rare d'y voir le feu brûler trente ou qua-

quarante mille Verſts de païs, & pourſuivre les voyageurs avec tant de promptitude & de violence, que ſouvent ils n'ont pas le temps de ſe ſauver.

Ces Ceriſiers portent des Ceriſes rouges, belles & fort aigres, le fruit de quelques-uns qui ont été tranſplantez, s'eſt trouvé bon.

J'ai parlé à pluſieurs perſonnes, qui ont veu dans ce deſert, une grande quantité de Tulippes, de Roſes rouges, de Roſes ſemblables à celles de Damas, d'Aſperges bien plus larges & bien plus groſſes que les noſtres, d'Oignons, de Marjolaine, de Thim, de Chicorée, de Sauge, d'Endive ou Chicorée blanche, de Sariette, & de pluſieurs autres fleurs, herbes & racines, que nous entretenons avec ſoin dans nos jardins. La Regliſſe y eſt auſſi tres-commune. On y mange des Panets & des Carottes, & les Marchands en font venir beaucoup de Nitre & de Salgemmar.

Les Elans y ſont plus grands qu'en aucun autre lieu. On y voit de petits animaux très-jolis, dont les uns s'appellent *Zouricks*, & les autres *Perivoshics*. Les *Zouricks*, ſont de la taille d'un Blaireau, mais d'une forme différente; ils ont la

peau d'une couleur agreable, obſcure, polie & tannelée; ils ont la teſte petite, & les jambes courtes, le dos à peu près de la largeur d'un pied, & ils habitent ſous terre, comme les Lapins. Les Ruſſiens rapportent pluſieurs fables, touchant la guerre que ces petits animaux ont les uns contre les autres, touchant leur adreſſe à faire priſonniers & eſclaves quelques-uns de leurs ennemis, pour ſe ſervir d'eux à leur apporter du foin, des racines, & les autres proviſions qui leur ſont néceſſaires pendant l'Hyver. On dit que leurs gîtes ſont fort nets, fort propres, & faits avec beaucoup d'adreſſe, & que ſi quelqu'un d'entre-eux y meurt, ils l'emportent & le vont enterrer ailleurs. Le Régiment du Colonel *Crafardi*, ayant ſes quartiers dans l'endroit où on les trouve, ils s'aſſemblérent un jour en fort grand nombre, & firent un bruit ſi ſurprenant, que les Soldats du Régiment en furent effrayez, & que la pluſpart de leurs chevaux qui paiſſoient proche de là, s'enfuirent juſqu'à dix Verſts, avant qu'on les pût r'attraper.

Les *Perivoshicks*, ont la peau d'une couleur brune, tirant ſur le jaune, meſlée de blanc & de noir. On en fait des juſ-

te-

te-au-corps fort agréables à la veuë, & qui, néanmoins, ne ſont pas eſtimez, parce que leurs fourrures ne ſont ny grandes ny chaudes. J'ay oüi dire qu'ils prennent beaucoup de plaiſir à paſſer ſur leur dos, des Ecureüils & des Hermines, d'un bord à l'autre d'une Riviere. C'eſt même de là qu'il ont tiré leur nom, puis-que le mot *Perivoshicks* ſignifie celui qui porte ou qui tranſporte quelque choſe.

Pluſieurs perſonnes m'ont aſſuré, pour l'avoir veu, que les Ecureüils ne trouvant plus de quoi manger d'un côté d'une Riviére, ſe hazardent de paſſer à l'autre bord, ſur un petit morceau de bois, & ſe ſervent de leurs queuës comme d'une voile. Ils paſſent quelquefois, ſi le vent les pouſſe droit; mais s'il les fait tourner, ils ne peuvent s'exempter d'eſtre noyez.

Il y a aux environs de *Cazan*, & *d'Aſtracan* des Oiſeaux de la groſſeur d'une Beccaſſe, dont les jambes & le bec ſont ſemblables aux jambes & au bec d'une Beccaſſine, & les plumes & le cou ſemblables aux plumes & au cou d'un Coq. Ils ſe battent comme les Coqs d'Angleterre, & ſont en guerre continuelle.

Ils ſont en garde, en mettant le bec contre terre; & lorsqu'ils trouvent leur avantage, ils s'élancent avec vigueur, & attaquent leurs ennemis. Ils ſont meilleurs à manger que les Cailles. On en rencontre quelques-uns proche d'Archangel, où l'on voit auſſi un oiſeau grand comme un Merle, & fait comme un Faucon, qui chaſſe aux petits oiſeaux; & après les avoir pris, il les plume, les nettoye proprement, & les mange. Il y en a auſſi un autre qu'on a apporté d'*Aſtracan*, qui eſt de la hauteur d'un Cygne, qui a le corps & les pieds comme lui, & le cou plus court, plus épais, & ſi large qu'il avale des poiſſons gros de neuf pouces. Quelques Hiſtoires rapportent d'une plante appellée Agneau, qui croît en ce païs-là, qu'elle devore toutes les herbes qui croiſſent autour d'elle, & meurt enſuite, mais ce qu'on en dit, eſt une Fable.

CHA-

CHAPITRE XLVII.

Courte Rélation de la Tartarie. Sa Capitale. Tribut que payent les Tartares. Que les Moſcovites ont été Tributaires du grand Crim. Marches que les Tartares font en un jour. Ils mangent de la chair de cheval, & ne ſe ſervent ny de pain ny de ſel. Ils ont la veuë admirable, & ſont excellens hommes de Cheval. Ils ſe moquent de la Religion des Ruſſiens. Des Tartares Colmaks.

JE ne croy pas qu'il ſoit hors de propos de rapporter ici ce que j'ai appris de la Tartarie. J'ai peu de choſes à en dire, mais ce que je dirai, n'eſt pas indigne d'eſtre ſçeu. La ville de *Crim*, qui a donné ſon nom au *Grand Crim*, eſt la Capitale ; elle eſt ſituée ſur la Mer de Tartarie, bâtie de pierre & de brique, & fermée de fortes murailles. Les Tartares ſont tributaires du Turc, & il n'y a pas encore long-temps, qu'outre l'hommage que rendoit le Duc de Moſcovie, lequel étoit obligé par un ſerment ſolemnel de don-

donner du foin à manger dans ſon bonnet au Cheval du Grand Crim, la ville de Moſcoüa payoit aux Tartares un tribut de mille juſtau-corps de peaux de Cerf, qu'elle leur a refuſé depuis dix ans, ſous pretexte qu'ils ont contrevenu à un Traité de Paix, par leurs invaſions ſur les frontieres de Ruſſie. Et il faut avouër que ce ſont des voiſins fort incommodes. Si on les met en déroute, ils diſparoiſſent en un moment, & ſe diſperſent un à un; ce qui n'empeſche pas que dès la nuit ſuivante ils ne ſe retrouvent à un rendez-vous où ils ſe raſſemblent, & d'où ils recommencent leurs courſes & leurs invaſions. Ils font des marches de cent milles par jour, dans leſquelles ils changent trois ou quatre fois de chevaux; car le moins qu'ils en ayent, eſt chacun trois ou quatre. S'il en meurt quelqu'un, de fatigue, ou de maladie, ils le diſtribuënt par morceaux à leurs compagnons, & en mangent la chair avec plaiſir, dès qu'elle a été un peu échauffée entre le dos & la ſelle des Chevaux qu'ils montent. Ceux qu'on leur mène en main, ſont fort difficiles à prendre, parce qu'il eſt preſque impoſſible de leur faire quitter leur compagnie.

Si quelque Tartare tombe malade, on-

lui

lui donne du lait de Jument, & du ſang tout frais tiré de quelque Cheval qu'on ſaigne exprès.

La raiſon pour laquelle ils ne mangent point de pain, & ne ſe ſervent jamais de ſel, c'eſt qu'ils croyent que le pain eſt une nourriture groſſiére, qui rend peſans ceux qui en mangent, & que le ſel eſt contraire à la veuë.

Il eſt certain qu'ils ont les yeux meilleurs que gens du monde. Ils découvrent juſqu'à quarante ou cinquante milles à la ronde, dans les lieux où la veuë n'eſt pas bornée; & ils diſcernent un homme ſeul d'une diſtance d'où les Ruſſiens n'appercevroient pas une troupe de Tartares.

Il ſont excellemment bons hommes de Cheval. En fuyant à bride abbatuë, ils ne laiſſent pas de ſe lever ſur leurs étriers, & de tirer des fléches derriére eux, ſur les ennemis qui les pourſuivent.

Les Tartares *Colmacks*, entre leſquels nâquit Tamerlan, habitent un grand païs. Ils logent ſous des tentes, & vivent de paſturages. Ils ſont plus grands & plus bazanez que les Crim-Tartares, & ils ont d'autres traits de viſage. Quelques-uns d'entre-eux reconnoiſſent l'Empereur de Ruſſie pour Souverain.

Leurs

Leurs femmes ſont propres à la guerre, & cette année, elles ont défait une armée de Crim-Tartares, qui emmenoient en eſclavage quelques-uns de leurs enfans.

Les Crim-Tartares ont le viſage plat, les yeux petits, & enfoncez, le front étroit, & les épaules baſſes & larges. Ils ſont d'une taille médiocre, & formez de telle ſorte, qu'il leur eſt fort difficile de ne ſe faire pas connoiſtre.

Ils écraſent le nez de leurs enfans nouveaux-nés, & croyent que c'eſt une folie de porter un nez devant les yeux. Ils ſont tous Mahométans. Ils ſe moquent de la devotion que les Ruſſiens ont pour les Images ou Nicolas, & leur ſoutiennent qu'il vaudroit mieux adorer le Soleil, qui eſt un corps glorieux, qui fait beaucoup de bien au monde, que des images de bois. *Voyez, leur diſent-ils, la deſtinée de vos Dieux. Quand ils ſont devenus avengles*, (c'eſt-à-dire quand leur peinture eſt effacée) *vous les jettez dans la Riviere, avec un Coptakes ou deux, ou un morceau d'Olibanum. Et ils coulent le long du Volga dans la Mer Caſpienne, où nous les prenons pour nous en ſervir à faire roſtir de la chair de Cheval. Ne ſant-*

ſont-ce pas là de beaux Dieux, qui nous ſervent de grils, & qui ne peuvent reſiſter à ceux qui les veulent détruire?

CHAPITRE. XLVIII.

Ignorance & idolatrie du Peuple de Ruſſie, Ce qu'il penſe de Saint Nicolas. Leur naturel. Des Polonois. De leurs Loix, & de leurs Rois.

IL eſt vrai que le commun peuple de Ruſſie eſt extraordinairement groſſier & idolâtre. Ceux qui demeurent vers le Nort, à Archangel, à Cola, &c. ne connoiſſent point d'autre Dieu que Saint Nicolas, qu'ils croyent gouverner tout le monde. Ils aſſeurent qu'il vint nageant ſur une meule de moulin, depuis l'Italie juſqu'à un Port qui porte ſon nom, qui eſt proche d'Archangel: Et ſi un Ruſſien témoigne douter de cette Hiſtoire, il ne hazarde pas moins que ſa vie.

Ils célébrent avec plus de reſpect & de dévotion les Feſtes de leurs propres Saints, que celles des Apoſtres. Saint Nicolas, diſent-ils, eſt *Naska Bradt*, c'eſt à dire, l'un

l'un de nos freres, qui a plus de bonté pour nous, qui ſommes de même païs que lui, que n'en ont Saint Pierre ou Saint Paul, qui ne nous ont jamais connus.

Ceux qui ont fait des concuſſions ſur le peuple, & pillé les Etrangers, croyent expier toutes leurs méchantes actions, en faiſant bâtir une Egliſe, en lui donnant un grand nombre de cloches, & la rempliſſant de Nicolas ornez & enrichis de pierreries.

La pluſpart des Ruſſiens ſont rudes, groſſiers, & malhonneſtes-gens, à la reſerve de quelques-uns qui ſe ſont civiliſez dans le commerce qu'ils ont eu avec les Etrangers, & qui ont voyagé à la Cour de Pologne.

Les Polonois ſont moins barbares qu'eux. Il y en a qui ſe cultivent l'eſprit par l'Etude & par les Sciences, qui ſont tout à fait bannies de Ruſſie, & ils ont la liberté de voyager que les Ruſſiens n'ont pas.

Cependant, malgré ces avantages, les Polonois ne laiſſent pas d'eſtre orgueilleux, inſolens, remplis de bonne opinion d'eux-mêmes, & de leur païs, qu'ils élévent au deſſus de tous les autres. Ils ſont bizarres dans leurs habits, vains & prodigues

digues par oſtentation. Ils ſont magnifiques en chevaux & en harnois, parce que ce ſont des choſes qui paroiſſent. Ils ſont civils aux Etrangers, & les reçoivent fort bien deux ou trois jours durant, juſqu'à ce qu'ils leur ayent fait voir leur magnificence, & qu'ils les ayent enyvrez deux ou trois fois.

Ils ſont plus grands beuveurs que les Ruſſiens, & ſi querelleux dans leurs débauches, qu'il y en a peu d'entre-eux qui n'y ayent reçeu quelque blèſſure conſiderable.

Leurs Loix ſont barbares au dernier point. Elles ne puniſſent le meurtre que d'une amende pécuniaire. On paye un écu pour avoir tué un Paiſan, & la ſomme augmente à proportion de la qualité des perſonnes.

Leurs Rois ne ſont proprement que des Rois en peinture. Henri III. le fut avant que d'eſtre Roi de France; & il eut raiſon de ſe laſſer de l'être, quelques prieres qu'ils lui fiſſent de ne point quitter la Couronne.

Une déliberation qui paſſeroit tout d'une voix dans leurs Diètes ou aſſemblées, eſt ſouvent arrêtée par un ſeul d'entre-eux, qui proteſte contre, ſans en allegueſ

guer de raiſon, en mettant la main ſur la garde de ſon cimeterre; & il arrive ſouvent que le lendemain il eſt de l'avis qu'il a combattu le jour precedent.

CHAPITRE XLIX.

De la Verolle. De la Plica ou Teigne de Pologne. L'eſtime que les Polonois en font. Origine de la couſtume de ſe poudrer les cheveux. Les Polonois ſont plus exacts que les Ruſſiens à obſerver les Traitez qu'ils ont faits. Maniere dont ils ſalüent. Celle des Tartares & des Circaſſiens. Comparaiſon de la Langue Ruſſienne & de la Polonoiſe.

LA Verolle eſt extraordinairement commune & dangereuſe en Pologne. Les Ruſſiens l'y gaignérent dans le temps de la Conqueſte de *Kilna*, & de quelques autres places & Provinces frontieres de ce Royaume. Avant cela ils ne la connoiſſoient point.

La Teigne, ou Plica, eſt encore moins rare entre les Polonois, à cauſe que la pluſpart de leurs eaux ſont empoiſonnées par des mines d'Arſenic, & il eſt preſque im-

impoſſible de paſſer en leur païs, ſans la gaigner. Quand elle eſt une fois dans une maiſon, elle ſe communique à tous ceux qui y demeurent. Preſque perſonne n'en échappe. C'eſt une des plus ſales & des plus dégoûtantes choſes du monde, que de voir juſqu'à quel excez les Polonois en ſont affligez. Outre les ſymptômes de cette maladie qui ſont terribles, elle ſent ſi mauvais, qu'il n'y a point de vieux ulcére dont l'odeur ſoit ſi inſupportable. J'ay veu des Moines qui en avoient la teſte toute couverte, & tous leurs cheveux treſſez & noüez; ce qui fait un des plus vilains ſpectacles qu'on ſe puiſſe imaginer. Cependant, elle paſſe en eux pour une marque d'une ſainteté extraordinaire, & dans les autres perſonnes pour un ſigne de Nobleſſe. Les chevaux qui l'ont, dans le crin du cou, & dans celui qui leur pend ſur le haut de la tête, ſont eſtimez courageux & de bon ſervice. Et ſi on leur coupe tant ſoit peu de cette teigne, le cheval meurt ou devient enragé, aveugle ou boiteux.

On dit que les Polonois ont été les premiers qui ſe ſont ſervis de poudre ſur leurs cheveux, pour cacher cette incommodité.

Ils ſont plus exacts que les Ruſſiens à ob-

obſerver la Foy des Traitez, ceux-ci ne faiſant aucun ſcrupule d'y contrevenir, lors qu'ils en peuvent tirer de l'avantage. Neanmoins, dans leurs affaires particuliéres, ils ont du reſpect pour les ſermens qu'ils ont faits, parce qu'ils en font rarement.

Le langage de ces deux Peuples ne différe pas plus l'un de l'autre, que l'Anglois & l'Ecoſſois. Celui des Polonois paſſe pour être plus riche & plus poly; mais à mon avis, la prononciation en eſt fort rude, auſſi-bien que l'orthographe. Ils ont ſouvent juſqu'à ſix conſones pour une voyelle, & ils ne peuvent parler ſans cracher au viſage de ceux à qui ils parlent.

Ils ſalüent ſuperbement, & ne s'inclinent pas tant que les Ruſſiens. Les Tartares ſalüent leurs Superieurs en leur embraſſant les genoux, & les perſonnes ordinaires en mettant ſur la bouche le doigt d'aprés le poulce, & en branlant un peu la teſte. La maniere des *Circaſſiens* eſt la plus rude & la plus groſſiere. Ils ſe demandent tous les jours. *Tes ſerviteurs, tes Vaches, tes Brebis, tes Chevaux, tes Chévres, tes Boucs, tes Pourceaux, tes Coqs, tes Poules, & tes Dindons, ſont-ils en bonne ſanté?*

CHA-

CHAPITRE L.

De la Cour de Ruſſie. Du Pere du Czar à preſent regnant. Grave Wolmer *recherche en mariage la fille du Czar Michaël. Mort de cet Empereur. Hiſtoire du Pere de Boris Iuanoidg. Fortune de Boris. Sa chute & ſon rétabliſſement. Le mariage eſt fort recommandé en Ruſſie. Nashockin grand Réformateur. Ses ſentimens touchant les actions de quelques Princes Chreſtiens.*

JE ne pretends pas parler ici à fonds de l'élevation de la Famille des *Romanoves*, ny rapporter comment ils prirent le nom de Czar, ny dequelle maniere Baſile ayant commencé à réduire ſous ſon obeiſſance les petits Ducs de Moſcovie, Jean Vaſilowidg ſon fils, pourſuivit ſes heureux ſuccez, & ſubjugua les Rois de Caſan, d'Aſtracan, & de Syberie.

Il faudroit faire une Hiſtoire entiere pour écrire tous ces évenemens, & entre-autres ce qui s'eſt paſſé ſous le regne de Vaſilowidg, qui a été l'un des plus grands

Tyrans & des plus heureux Princes du monde.

Le Czar Michaël, Pere du Czar à preſent regnant, étoit un Prince clement, religieux, magnifique, doux & benin aux Etrangers, & qui ſe faiſoit un ſenſible plaiſir d'entretenir paix & amitié avec les Rois Chreſtiens. *Grave Wolmer*, fils naturel du dernier Roi de Dannemark, auroit épouſé ſa fille, ſans le Clergé de Ruſſie, qui s'oppoſa à ſon mariage, ſous pretexte que Wolmer étoit Hérétique. Sur cette oppoſition, ce Prince offrit de faire deffendre ſa croyance contre eux, par ſes Chapelains, ce que les Prêtres Ruſſiens luy ayant refuſé, le Czar en fut fort irrité, & leur demanda en colere, quelle ſorte de Religion ils profeſſoient, puis qu'ils n'oſoient accepter le défi qu'on leur faiſoit? Quelques jours aprés que cela fut arrivé, il fut ſurpris, en s'allant coucher, d'un vomiſſement qui lui fit perdre la vie le lendemain matin. La Czaritſa ne lui ſurvécut pas long-temps, & Grave Wolmer ne ſongea plus à ſon mariage.

Cet Empereur recommanda ſouvent à ſon Fils, de ſuivre en toutes ſes affaires, le conſeil de Boris Jüanoidg ſon Gouverneur,

neur, du Pere duquel on fait cette Hiſtoire : Qu'eſtant veuf & Favory de Vaſilowidg, il lui demanda pour femme une de ſes plus belles Concubines, qui lui fut d'abord accordée ; mais qu'enſuite, l'Empereur ayant fait épier le temps qu'ils s'étoient retirez enſemble dans une étuve, pour y prendre en liberté des plaiſirs qu'ils ſe croyoient permis, il y fit lâcher un Ours qui les devora tous-deux.

Boris & *Chleab* ſon frere avoient été élevez avec l'Empereur, & le pouvoir que Boris avoit pris ſur l'eſprit de ce Prince, étoit ſi grand, qu'il diſpoſoit preſque abſolument de toutes choſes. Il diminua le nombre des ſerviteurs du Czar, retrancha aux autres la moitié de leurs gages, & aux Ambaſſadeurs une partie de leurs appointemens, Il établit de nouvelles Doüanes, envoya les anciens Ducs dans des Gouvernemens éloignez, *Ripnine à Belgorod* & *Corakin à Cazan.* Et enfin, il fit tant, qu'il s'attira l'envie & la haine de l'ancienne Nobleſſe, qu'il rabbaiſſoit tous les jours pour établir ſes Creatures.

Le Peuple même murmura des nouveaux impoſts dont on l'avoit chargé. Il accuſa Boris d'en être l'auteur, il en voulut tirer raiſon, & preſſa l'Empereur de

le leur remettre entre les mains, pour en faire une juſtice exemplaire. Cette demande ſurprit le Czar qui ne s'y attendoit pas. Il tâcha d'abord d'adoucir les plus emportez, & pour gagner temps, & ſauver la vie à ſon Favory, il jura qu'il le banniroit de ſa Cour pour toujours. Cette ſatisfaction les appaiſa, & fut fort agreable à la Nobleſſe, pendant quelque-temps ; mais elle ne dura guére. Boris qui eſtoit habile-homme, fit ménager ſecrettement le peuple avec tant d'adreſſe, & le ſçeut flatter ſi à propos, que ceux qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui, furent les premiers à demander au Czar ſon rétabliſſement: ils n'eurent point de peine à l'obtenir, & Boris ne fut pas ingrat de cette faveur. Depuis ce jour-là, il favoriſa le Peuple en tout ce qu'il lui fut poſſible, il ſe rendit le Protecteur des Etrangers, & ſe fit également aimer des uns & des autres. Il n'eſt mort que depuis ſix ans, aſſez avancé en âge, chery de ſon Prince, en réputation d'être heureux, & habile dans l'execution de ſes deſſeins, & regreté de tout le monde, excepté des anciens Nobles, dont il traverſa toujours les entrepriſes.

Ce fut lui qui fit donner la Charge de Ge-

Generaliſſime à Eliah Daneloïdg, qui avant l'apoplexie, dont il a été attaqué, étoit homme de grand merite & de grande capacité, honneſte, hardy, entreprenant, fort, & vigoureux. Il avoit la memoire ſi bonne, qu'il ſçavoit diſtinctement juſqu'aux moindres emplois de chacun, & tous les quartiers d'une armée de quatre-vingts mille hommes, dont il connoiſſoit tous les Officiers, & pouvoit dire, de quoi ils étoient capables, mais cet accident a beaucoup diminué les forces de ſon corps, & tellement affoibly celles de ſon eſprit qu'il ne reconnoît plus perſonne de ceux-là même qui avoient été ſes plus familiers amis.

Il étoit Treſorier, & avoit cinq ou ſix autres grandes Charges, qu'il exerçoit toutes avec beaucoup d'adreſſe & d'autorité. Il eſt vrai que ce n'étoit pas ſans piller beaucoup, ce que l'Empereur, qui le craignoit plus qu'il ne l'aimoit, diſſimuloit d'autant plus aiſément, que tout ce qu'Eliah amaſſoit lui devoit revenir. Neanmoins, voyant qu'aprés la mort de ſa femme il faiſoit un peu trop de careſſes à quelques Tartares & Polonoiſes, il le preſſa de ſe marier, ou de ſe retirer de la Cour. Je dirai, ſur ce ſujet, que les ma-

riages ſont fort eſtimez & fort recommandez en Ruſſie, ſoit qu'on les regarde comme un moyen, ou de peupler le païs, ou d'empêcher que les Ruſſiens ne s'abandonnent à la débauche des garçons & des bêtes, à laquelle ils ont beaucoup de penchant, & qu'on n'y punit pas de mort. Depuis ſept ou huit ans qu'un jeune garçon, qui fut ſurpris avec une Vache dans cet infame commerce, cria à celui qui l'apperçeut *Ne Misheay*, c'eſt à dire, ne m'interromps pas, on ne deſigne plus ce crime dans toute la Moſcovie, que par les mots de *Ne Misheay*.

On ſe fuſt beaucoup plus apperceu de la perte d'Eliah que l'on n'a fait, ſi elle n'euſt été reparée par *Nashockin*, l'un des plus ſages Miniſtres de l'Europe, l'un des plus moderez, des plus incorruptibles, & des plus infatigables dans les affaires, & qui eſt grand Partiſan du Gouvernement Monarchique. Il eſt Chancelier de l'Office des Ambaſſadeurs, Treſorier, Gouverneur de la Ruſſie Mineure, & il exerce pluſieurs autres Charges que poſſedoit ſon Predeceſſeur.

C'eſt *Nashockin* qui a conclu la Paix avec la Pologne, ſous des conditions honorables à ſon Maiſtre, qui a fini la ligue avec

la

la Suede, & qui a établi dans toute la Ruſſie le commerce des ſoyes, lequel apparemment y attirera tout celui des Indes. Il eſt preſentement occupé à reformer la maiſon de l'Empereur, & les Loix de l'Empire. Les procez n'y traiſneront plus en longueur; chaque Gouverneur de Province aſſiſté du Conſul, aura pouvoir de vie & de mort. Avant cela, on conduiſoit tous les criminels à Moſcow, pour y être jugez; ce qui étoit fort penible & fort incommode pour le Czar.

L'Eſté dernier, un Juif qui s'étoit fait Mahométan, & ſervoit d'Interprete aux Marchands de Perſe, accuſa *Nashockin*, de leur part, devant l'Empereur, pour une affaire qui dépendoit de la Précauſe, ou Cour des Ambaſſadeurs. L'Empereur leur fit dire que Nashockin avoit la direction de toutes les affaires des Marchands, qu'ils le laiſſaſſent juger leur different, & que s'il ſe trouvoit qu'on l'euſt accuſé injuſtement, il le vangeroit aux dépens de l'Interprete. Le Czar leur tint parole, l'accuſation ſe trouva faite ſans raiſon, & le Juif renegat eut trente coups de foüet, qui le mirent dans un état pitoyable. J'ai oüi dire à Nashockin que le Czar avoit plus d'intereſt d'entretenir une bonne cor-

reſpondance avec le Roy d'Angleterre, qu'avec aucun Prince de la Chreſtienté.

Quelques particuliers le ſollicitant de recevoir des Marchandiſes qui venoient d'Angleterre, il leur dit, aprés leur avoir montré un billet de mortalité de Londres, par lequel on voyoit que la peſte y avoit emporté pluſieurs perſonnes; Que leurs Marchandiſes pouvoient ſortir de quelques maiſons infectées & qu'ils n'ignoroient pas qu'une étincelle pouvoit être cauſe d'un grand embraſement. Que la coûtume de publier ainſi leurs infirmitez, lui paroiſſoit fort étrange. Que ſi les pauvres & les miſerables expoſoient en veuë leur pauvreté & leur miſere, c'étoit pour exciter de la compaſſion, & en tirer quelque utilité, mais que les Anglois, en donnant à connoiſtre, comme ils faiſoient, que la peſte ravageoit leur païs, ils avertiſſoient qu'on ſe gardât d'avoir aucun commerce avec eux, de même que les fanaux qu'on met la nuit ſur les côtes, avertiſſent les Pilotes de n'y pas aller faire naufrage.

Il diſoit un jour qu'il s'étonnoit qu'il y eût des Rois qui envoyaſſent des Lettres de recommandation en Ruſſie, en faveur de leurs Sujets, qui demandent juſtice de quel-

quelque choſe; comme ſi le Czar ne ſçavoit pas auſſi bien la rendre aux Etrangers qu'à ſes Sujets. Qu'il falloit que ces Lettres-là fuſſent à bon marché en Dannemark, parce qu'on en recevoit bien plus ſouvent de ce païs-là, que des autres. Qu'on ne ſçavoit pas ce qu'elles coûtoient chez les Anglois, mais qu'elles leur étoient toutes inutiles. Qu'on ſe paſſoit fort bien des coûtumes des Etrangers, & que ſi les habits des Ruſſiens leur étoient propres, les Ruſſiens ne s'accommodoient pas des leurs.

S'entretenant une autre fois du ſecours que les Rois de France & de Dannemark donnoient aux Hollandois contre le Roi d'Angleterre, il temoigna qu'il avoit de la peine à penetrer les raiſons que pouvoient avoir d'agir de cette maniere deux Rois ſi ſages & ſi prudens: Qu'à ſon avis, le meilleur parti qu'ils peuſſent prendre, étoit de ſe joindre au Roi d'Angleterre, & aux autres Princes de l'Europe, pour travailler de concert à la ruine des Républiques, qui ne ſont toutes que des retraites & des nourriciéres de Rebelles & d'Hérétiques.

CHAPITRE LI.

Comment les Juifs ſe ſont introduits à la Cour du Czar. Bogdan Matfeidg *Favory de l'Empereur. Ses amours. Jalouſie & mort de ſa Femme. Manufactures etablies par le Czar. Il va tous les ans à une maiſon de Campagne. Le Peuple n'eſt jamais témoin de ſes divertiſſemens. Ce qui arriva à un Capitaine Ruſſien, pour avoir eu deſſein de lui preſenter une Requeſte, lors qu'il étoit à la Campagne.* Pierre Solticove *eſt dépouillé de ſes Charges & banni de la Cour. Sujet de ſa diſgrace. Nashockin eſt mis a ſa place. Le Czar viſite les Pupitres de ſes Chanceliers. Il a par tout des Eſpions. On punit de mort ceux qui rapportent ce qu'on dit à la Cour. Des Enfans du Czar, & par qui ils ſont ſervis.*

UN grand nombre de Juifs s'eſt depuis peu introduit à la Cour de Ruſſie, par le moyen d'un Chirurgien Juif, qu'on croyoit s'être fait Lutherien; & qui ayant été nourri en Pologne, fourniſſoit des filles Polonoiſes à *Bogdan Matfeidg*, qui les aime

aime paſſionnément. *Matfeidg* eſt grand Maiſtre de la Maiſon du Czar. Il a été nourri avec lui dès ſon enfance, & s'étoit inſinué ſi avant dans ſes bonnes graces, que pendant quelque temps il a reglé toutes les affaires de la maiſon de l'Empereur, & a été ſon premier Favory. Sa femme s'étant apperçuë de ſes amours, & qu'il entretenoit de belles Eſclaves dans ſes jardins & dans ſes maiſons, en conçut une jalouſie qui la rendit ſi inſupportable à ſon mary qu'il l'empoiſonna. Depuis cette mort, dont le peuple murmura beaucoup, le Czar commanda à Matfeidg de ſe défaire de ſes Charges, ou de ſe marier, & de quitter ſes Concubines. J'ai oüi dire, qu'il avoit deſſein d'épouſer une d'elles. Il n'eſt pas en bonne intelligence avec Nashockin, & n'aime pas les Anglois, parce que les Hollandois l'ont gagné par des preſens.

Le Czar a fait bâtir, depuis peu, à ſept Verſts de Moſcow, une maiſon où on travaille au chanvre & à la filace. Cette maiſon eſt belle, grande, & ſi bien ordonnée, qu'on y employe tous les pauvres de l'Empire, pour l'entretien deſquels le Czar a aſſigné pluſieurs milles de terre d'une grande Province.

La Czaritſa à la direction du travail des femmes, & l'employe à ſon profit. Ainſi l'Empereur établit, de jour en jour, de nouvelles manufactures, & nourrit & entretient tous ſes gens preſque pour rien, pendant qu'il épargne l'argent qui lui revient des Cabacs, des Bains & Etuves, du Goudron, de la Poix, du Chanvre, de la Filace, du Miel, de la Cire, du Caviare, des Eſturgeons, des Bellugas, & de quantité d'autres poiſſons ſecs & ſallez, qu'il fait venir d'Aſtracan, de Caſan, du lac de Belſire, & de pluſieurs autres lacs & rivieres, dont ſes Etats, & particulierement la Syberie, ont un fort grand nombre.

Le Czar va tous les ans, vers la fin de May, à une maiſon de plaiſir à trois mille de Moſcow, appellée *Obraſauk-ky*, c'eſt à dire *la Transfiguration*, à laquelle elle eſt dediée. Pour imiter ce qui eſt dit dans l'Evangile, *Maiſtre, il eſt bon que nous ſoyons ici, faiſons-y trois Tabernacles*, l'Empereur y fait dreſſer quantité de tentes magnifiques. La ſienne eſt de toile d'or, doublée de Martres, celle de la Czaritſa de toile d'argent doublée d'Hermines; & celles des Princes ſont d'autres étoffes proportionnées au rang qu'ils tiennent.

Les

Les tentes du Czar & de la Czaritſa, celles de leurs onze Enfans, & de leurs cinq Sœurs, ſont en rond, & dans le milieu eſt la tente qui ſert d'Egliſe ; ce qui fait un des plus agreables objets qu'on puiſſe voir. Il y a des Gardes poſez tout autour, à une portée de mouſquet, & des balluſtres, que perſonne n'oſe paſſer, ſans en avoir permiſſion, parce que le Czar ne ſouffre pas que le peuple ſoit témoin de ſes divertiſſemens.

Quand l'Empereur va à la campagne pour ſon plaiſir, il eſt deffendu de lui preſenter aucune Requeſte. Un Capitaine de la Ruſſie Blanche, à qui *Pierre Solticove*, qui en étoit Gouverneur, refuſoit depuis trois ans de donner ſa paye, ne ſçachant à qui en demander juſtice, crut qu'il ne pouvoit pas mieux s'adreſſer qu'à l'Empereur. Il alla au devant de lui, à la campagne, & l'ayant rencontré, il s'approcha de ſon caroſſe, pour lui preſenter une Requeſte. Le Czar ne ſe doutant point du deſſein qu'il avoit, & craignant que ce ne fût un aſſaſſin, lui donna dans le cœur un coup d'un bâton ferré, qui le fit tomber mort. On chercha quelles armes il avoit, & on ne lui trouva qu'une cuilliére de bois & ſa Requeſte.

L'Empereur, aprés l'avoir leué, ſe frappa la poitrine, & témoigna le déplaiſir qu'il avoit d'avoir tué un innocent; mais il ajoûta que ſon ſang rejailliſſoit ſur Solticove, & qu'il étoit cauſe de ſa mort. Il l'envoya querir auſſi-tôt, & non content de lui avoir fait une ſevere reprimende, il le bannit de ſa Cour, & le priva de toutes ſes Charges qu'il donna à *Nashockin*, avec un ordre exprès d'examiner la malverſation de Solticove. Cela arriva au mois de Juin dernier, & ne ſe dit encore qu'en particulier; car c'eſt un crime qu'on punit de mort, que de rapporter ce qui ſe fait ou ce qui ſe dit à la Cour du Czar. Eſtant allé voir la maiſon des Manufactures du Chanvre & de la Filace, avant qu'elle fût achevée de bâtir, je demanday aux ouvriers, à quel uſage on la deſtinoit? Pas un d'eux ne me le voulut dire, quoi qu'ils le ſçeuſſent fort bien; & la ſeule réponſe que j'en pûs tirer fut, que Dieu & l'Empereur le ſavoient.

Le Czar viſite la nuit les Regiſtres de ſes Chanceliers. Il examine quels Decrets ſont paſſez, & quelles Requeſtes n'ont pas été reponduës. De pauvres Gentilshommes, dont la fortune dépend de lui, lui ſervent d'Eſpions. Il en a de tous côtez,

tez, dans les armées, aux nopces, dans les feſtins, avec les Ambaſſadeurs, & dans les Aſſemblées publiques, & particulieres. Ils lui rapportent exactement tout ce qui s'y fait & tout ce qui s'y dit.

Les Enfans du Czar ſont ſervis par d'autres enfans, qu'on éleve avec eux, & qui ſont fort bien inſtruits dans les degrez de civilité qu'on doit obſerver, ſelon la qualité des perſonnes.

CHAPITRE LII.

Du Commerce de Ruſſie. Ce qui arrivera ſi les Perſans y trafiquent. On n'y eſtime pas les draps d'Angleterre. Ce qu'il faudroit que fiſſent les Anglois pour diminuer le credit des Hollandois auprès du Czar, & retablir le leur. De la Paix que les Ruſſiens ont faite avec la Pologne.

LE commerce n'alloit pas bien à Moſcow l'année paſſée, à cauſe de la derniere guerre qui avoit épuiſé les habitans des deux cinquiémes. Outre les nouveaux impoſts qu'on avoit établis, on ne laiſſoit pas de prendre leurs Marchandiſes par

par force, pour de la monnoye de cuivre; ce qui les fit baiſſer de cent à un, juſqu'à ce que l'argent qui avoit été hauſſé, fût réduit à ſon prix ordinaire. Cela mina encore beaucoup de particuliers, & les jetta dans un ſi grand deſeſpoir, que les uns ſe pendirent, & d'autres dépenſérent le reſte de leur bien à boire, & moururent en beuvant.

Les draps d'Angleterre ne ſont pas eſtimez en Ruſſie, parce qu'ils ſont plus chers que ceux de Hollande. Et quoi que ceux-ci ſe retirent de la ſixiéme partie, quand on les moüille, les Ruſſiens ne laiſſent pas de les preferer aux autres, parce, diſent-ils, qu'il n'y a que les draps neufs qui ſe retirent.

Il faut avoüer que nous avons tort de ne nous accommoder pas à leurs fantaiſies, & de nous tenir à ce ſeul commerce, pendant que les Hollandois leur portent quantité de bagatelles, qu'ils débitent encore mieux que des draps qui commencent à n'eſtre plus à la mode en Ruſſie.

Si on y établit tout à fait le commerce des ſoyes de Perſe, & des Indes, j'apprehende fort que les Anglois n'ayent beaucoup de peine à faire rétablir leurs immunitez

nitez & leurs privileges ; car les Ruſſiens ſe ſont rafinez & corrompus avec les Hollandois qui ont fort bien fait leurs affaires avec eux, & qui eſtant en ce païs-là, plus riches, & en plus grand nombre que les Anglois, n'épargnent rien pour achever de les détruire, à quoi ils reüſſiſſent mieux qu'on ne peut ſe l'imaginer. Ils gagnent par des preſens, l'amitié & la protection de la Nobleſſe, & nous rendent mépriſables & ridicules, par des peintures ſcandaleuſes, & par des libelles diffamatoires. On nous croit, en Ruſſie, une Nation entierement abbatuë & ruinée. Les Hollandois nous y repreſentent par un Lion ſans queuë, qui porte trois couronnes renverſées, & par des Maſtins auſquels on a coupé la queuë & les oreilles.

Le ſeul moyen, à mon avis, de rétablir notre reputation & notre commerce en ce païs-là, & de diminuer le credit & le negoce des Hollandois, ce ſeroit de n'y laiſſer trafiquer que des Marchands qui ne priſſent point leurs Marchandiſes à crédit, & à payer dans un certain temps, comme on a fait ces vingt dernieres années; de faire repreſenter au Czar, par des perſonnes intelligentes, l'eſtat floriſſant des Royaumes de Sa Majeſté Britannique, leurs for-

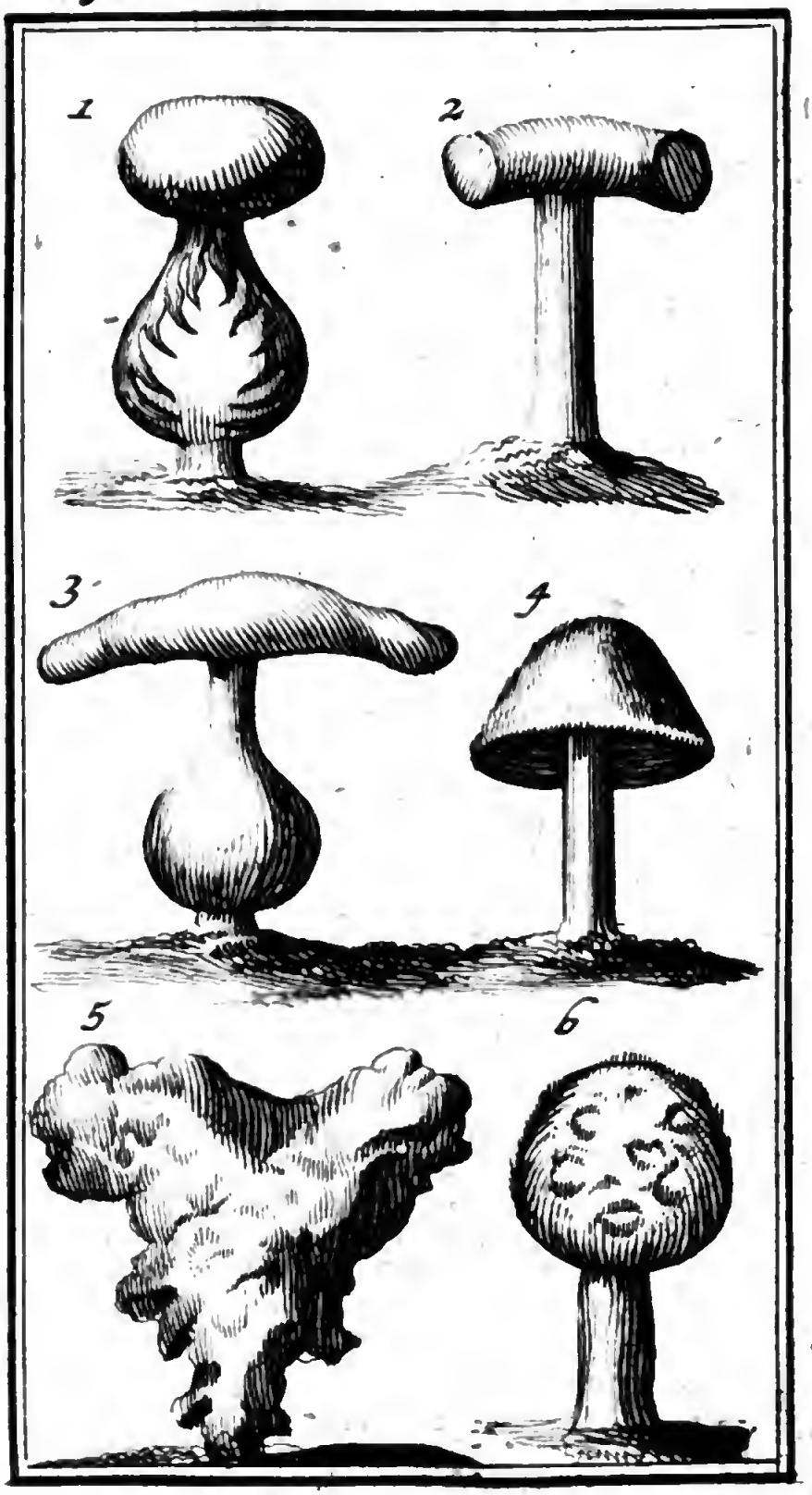
forces, leur grandeur, leurs revenus, les colonies qu'on a dans les Indes Occidentales; & de lui montrer les Cartes Geographiques, & les plans de toutes les Places que Sa Majesté possede. Il ne faudroit pas, non plus negliger de desabuser *Afanasy Nashockin*, des preventions qu'on lui a données à notre desavantage, & de faire present de quelques curiositez à *Bogdan Matfeidg*, qui les aime. Le premier peut servir à maintenir la raison d'Etat en notre faveur; & l'autre à nous procurer l'affection de l'Empereur, dont il est toujours le Favory secret.

La Paix que les Russiens ont faite avec la Pologne, n'a servi qu'à augmenter leur orgueil, & l'opinion qu'ils avoient déja d'être la premiere Nation du monde.

CHAPITRE LIII.

Des diverses sortes de Champignons qui croissent en Russie, leurs formes, & leurs qualitez.

IL croist de plusieurs sortes de Champignons en Russie; mais entre-autres il y en


1
2
3
4
5
6

y en a de ſept ſortes qui ſont remarquables par leurs formes, & par leurs qualitez.

Les *Rizhices* ſont petits, noirs & rouges, & viennent en l'eſpace d'une nuit dans les marais. N°. 1.

Les *Smortskyes*, ou Champignons mielleux, que Gerard nomme, *Fungi Farinoſi*, & qu'il met au rang des venimeux, ſont excellens & fort chers en Ruſſie: c'eſt un des mets les plus delicats des tables des Grands Seigneurs: on en met dans les potages & dans les pâtez: ils paroiſſent avant les autres, aux mois d'Avril & de May. N°. 2.

Les *Gribbuys* ſont d'une couleur brune, & d'un jaune obſcur: leur queuë eſt faite comme un pilaſtre, & s'enfle dans le milieu. Ils viennent après les *Smortskyes*. N°. 3.

Les *Volnitzis* ſont bruns & noirs, mêlez de rouge, & vont en pointe vers le haut. N°. 4.

Les *Grouzshdys*, les plus gros de tous les Champignons, ſont creux comme des Coffres, & blancs comme une Tulippe, lors qu'ils ſont meurs. Avant que d'eſtre cuits, ils ſont pleins d'un jus ſi amer & ſi acre, qu'ils enflamment la bouche de ceux qui en mangent.

gent. Je penſay mourir une fois pour en avoir goûté. D'ordinaire on les met dans dans la ſaumure. No. 5.

Les *Maſlinicks* ſont appellez ainſi, du mot *Maſla*, qui ſignifie du beurre, de l'huile, du ſuif, & generalement tout ce qui eſt gras & huileux. *Maſla Carrova*, du beurre de Vache. *Derravanna Maſla*, de l'huile d'Olive, ou plutoſt de l'huile d'arbre. Ces Maſlinicks ſont bruns & larges, & viennent au mois de Juillet. No. 6.

Les *Dozhshovicks* ſont blancs, larges & ſpongieux: on les croit mortels.

Il croiſt en Ruſſie une ſi grande quantité de ces Champignons, & de pluſieurs autres, qu'il en faut par an juſqu'à mille charrettes pour en fournir la ſeule ville de Moſcow. Les pauvres s'en nourriſſent, & les riches en font leurs delices. Ces Champignons ſont preſque tous bons à manger, & l'on en voit tres-peu de ceux que les Botaniſtes appellent venimeux ou mortels.

Voilà ce que j'avois à vous dire ſur le ſujet de la Ruſſie. Et je me flatte que cette Relation vous plaira d'autant plus que la matiere en eſt nouvelle, & que juſqu'à preſent il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui l'ait traitée auſſi exactement que j'ay fait.

CHA-

CHAPITRE LIV.

Notre ſeparation d'avec les Exilez que nous avions rencontrez, & notre arrivée à Papinogorod.

LE Gentilhomme Lorrain n'eut pas plutoſt fini ſa relation que je l'en remerciai. Nous nous entretînmes encore quelque temps du mâlheureux état où nous les voiyons, puis connoiſſant que nous ne leur pouvions eſtre utiles, ni les en délivrer, nous les quittâmes, après leur avoir donné à chacun, près de demi-livre de Tabac, & avoir bien beu avec eux de notre eau de vie, mangé du biſcuit & du pain d'épice, que nous avions apporté de Potzora, & de la chair ſalée. Nous montâmes en traîneau, & après avoir pris congé d'eux, & ſouhaitté que Dieu leur donnaſt la force d'endurer leurs miſeres & de leur ſurvivre, dans l'eſperance de les voir un jour en meilleur état, nous partîmes & courûmes trois heures entiéres avant que de trouver des habitations : puis nous en trouvâmes cinq ou ſix où nous allâmes. Il y avoit en-

environ une douzaine de perſonnes dedans, à qui nous fiſmes demander, s'ils n'avoient rien à trafiquer ? Ils nous montrerent des peaux : nous les achetâmes de notre argent ou d'eau de vie, dont ces peuples-là ſont fort friands.

Nous pourſuivîmes ainſi notre chemin, ſuivant la riviere, trouvant des cabanes par-cy par-là, où dans quelques-unes il n'y avoit perſonne, & dans d'autres il y avoit du monde, de qui nous achetions les peaux que nous leur trouvions, les paiant auſſi en argent, ou en eau de vie, à la reſerve des zoublines qu'ils ne nous vouloient point vendre, de crainte d'eſtre découverts du Gouverneur de Papinogorod où nous allions, qui ne manque jamais de faire viſiter toutes les Marchandiſes, pour voir s'il n'y a point de celles-là. Nous paſſâmes les montagnes qui ſéparent le Boranday de la Sybérie, qui ſont tres-fâcheuſes & tres-difficiles, à cauſe des deſerts qui ne peuvent eſtre habitez, tant pour leur infertilité & pour les néges, qui y ſont, qu'à cauſe de la quantité d'Ours & de Loups blancs, qui s'y trouvent en ſi grand nombre, que nous n'eûmes pas peu de crainte de paſſer ces endroits, attendant toujours l'heure d'eſtre attaquez de ces animaux.

maux-là, quoi qu'ils euſſent autant de peur que nous, ce qui les faiſoit fuir les uns d'un côté, les autres d'un autre, croyant ſans doute à cauſe de la lueur de nos armes, que nous eſtions Chaſſeurs, quoi que Marchands. Après beaucoup de peine qu'eurent nos guides à nous retirer de ces montagnes, que nous fûmes dix ou douze heures à paſſer, nous deſcendîmes dans un Village de Sibérie, dont les Habitans ſont couverts de peaux d'Ours, le poil en dehors, portant du linge & des botines ſerrées; ce qui nous fit connoiſtre qu'ils eſtoient plus polis que ceux que nous venions de quitter. Auſſi nous receurent-ils plus civilement, nous demandant qui nous eſtions, d'où nous venions, & où nous allions. Nous beûmes & mangeâmes avec eux de ce que nous avions : ils nous aportérent auſſi de ce qu'ils avoient, qui étoit de la chair de Loup & d'Ours ſalée, avec du pain d'épice & de l'eau de vie. Nous achetâmes en argent les peaux qu'ils avoient, à la reſerve des zoublines; puis ayant repoſé dans une de leurs habitations faite à la Lapponne, ſur des peaux d'Ours, environ cinq heures, nous beûmes chacun un trait d'eau de vie, & nous montâmes en traîneau, pour pourſuivre notre chemin vers

Papinogorod, où nous arrivâmes environ vingt heures après.

CHAPITRE LV.

Reception que le Gouverneur de Papinogorod fit aux Danois. Leur negoce & autres particularitez.

LE Gouverneur de Papinogorod ayant apris notre arrivée, nous fit venir dans ſon Chaſteau, pour ſavoir qui nous étions, le ſujet qui nous amenoit, & d'où nous venions. A ſon commandement, nous y entrâmes, & le fûmes ſalüer, lui donnant la ſatisfaction qu'il deſiroit, par notre Sous-Commis, qui ſavoit la langue Moſcovite.

Comme il aprit que nous eſtions Danois & Marchands, & que nous cherchions à achepter de la peleterie, il nous reçut fort civilement; & pour témoigner le deſir, qu'il avoit de nous rendre ſervice, & de nous traiter en amis, il fit donner avis à ſa femme qu'elle eût à venir nous ſaluer; ce qu'elle fit, apportant avec ſoy, ſuivant la coûtume de Moſcovie, une bouteille d'eau

d'eau de vie en une main, & en l'autre une taſſe d'argent, avec une tranche de pain d'épice, qu'elle donna à une fille qui la ſuivoit, & nous ayant ſalué à leur mode, qui eſt un baiſſement de teſte, elle deffit le poignet de la manche de ſa chemiſe, du côté droit, qu'elle laiſſa gliſſer à terre, & que notre Commis alla promptement relever & baiſer : notre Sous-Commis le ſuivit, & après lui je fis la même choſe : puis de la main gauche elle repliſſa en remontant la manche qu'elle avoit fait tomber, & reprenant ſa bouteille d'eau de vie & ſa taſſe, nous en donna à chacun une taſſe pleine, avec un morceau de ſon pain d'épice, ſe tenant au bout de la table auprès de ſon mary. Enſuite elle s'en retourna d'où elle eſtoit venuë. Après cela aiant été regalez par le Gouverneur, nous allâmes nous coucher ſur de très-bons lits, ſelon la mode du païs.

Après ſix ou ſept heures de repos que nous prîmes dans le logis du Gouverneur, qui ſe leva ſi-tôt qu'un de ſes ſerviteurs lui eut dit que nous eſtions levez, il nous vint trouver dans la chambre où nous eſtions, avec une bouteille d'eau de vie, qu'un de ſes domeſtiques portoit après lui : il en beut une grande taſſée, & nous en fit boi-

1
2

unes bleuës, les autres rouges, les autres jaunes, ferrées au-deſſous par les deux bouts, à la maniere des Polonois. Leur coëffure eſt un bonnet de drap doublé & bordé ou de peau de renard noir, ou de petits gris, ou d'hermine, ou de zoubline, comme vous voyez en la figure 1. Quant aux Femmes, qui ſont tres belles, blanches & graſſes, avec les cheveux d'un blond châtain, & l'air fort galand pour des Moſcovites, elles ont ainſi que leurs maris, des robes qui leur vont juſques aux talons, d'un drap rouge, violet ou bleu, faites en forme de juſte-au-corps, doublées de peaux de renards blancs ou de zoublines, avec de grandes manches pendantes qui y ſont attachées, n'y en ayant point d'autres où elles puiſſent mettre les bras à cauſe de l'exceſſive longueur de leurs manches de chemiſe, qui ont bien chacune cinq aunes, d'une toile de coton fort fine, qu'elles pliſſent le long des bras. Leur coëffure eſt un bonnet en ovale, & leurs cheveux ſont nattez & entortillez de rubans qu'elles laiſſent pendre derriére leurs épaules. Leurs ſouliers ſont de maroquin de Ruſſie, & elles portent auſſi une ceinture de perles d'une moyenne groſſeur, comme vous voyez en la figure 2.

Quant à ceux qui ſont nez dans la Sibérie, ils ne ſont guéres différens des Samojedes, Borandins, & autres Septentrionaux, tant en mœurs & vêtemens que maniéres de vivre.

Tous les Moſcovites ſont Nicolaïſtes de Religion, graves, robuſtes, promts & adroits à tirer de l'arc, point chicaneurs, leurs loix eſtant fondées ſur la pure équité. Ils puniſſent rigoureuſement les faux témoins, les traiſtres, les larrons, & les homicides. Ils ſont ignorans, interreſſez, yvrognes, ruſtiques, & jaloux de telle ſorte, qu'ils obligent leur Femmes de l'enfermer comme des priſonnieres dans leurs chambres, ſans en oſer ſortir, ſi ce n'eſt par leur commandement, étant ſi eſclaves, qu'elles n'oſeroient faire aucun geſte ni témoignage de l'amitié qu'elles ont pour les étrangers; & elles croyent que leurs Maris n'ont point d'affection pour elles, ſi elles n'en ſont battuës de temps en temps.

CHA.

CHAPITRE LVI.

Départ de l'Auteur de Papinogorod pour retourner aux Vaiſſeaux Danois par la Samojeſſie.. Mœurs, maniéres de vivre des Samojedes, & autres particularitez.

NOtre achapt étant fait, qui fut de quantité de peaux de Loups & de Renards blancs, & de noirs, de Linx, Zoublines, & petits gris, nous en eûmes, avec les autres peaux que nous avions achetées depuis Potzora, la charge d'un traîneau, & encore davantage. Ayant beaucoup de tabac, & quelque cinq mille ducats de reſte, notre Commis & notre Sous-Commis déſirérent faire encore valoir cela, & en avoir des peaux. Pour cet effet ils prirent la réſolution de retourner à nos vaiſſeaux, par la Samojeſſie. Ils achetérent de notre hoſte, le Gouverneur de Papinogorod, de l'eau de vie, & des proviſions ſuffiſamment pour douze jours, & firent marché pour nous fournir des Rennes. Notre marché étant fait, & en ayant payé le prix, il fallut faire avec le Gouverneur

une débauche, qui dura plus de dix heures. Nos beſtes eſtant alors attelées, nos marchandiſes emballées & chargées avec nos proviſions, nous montâmes en traîneau, & ayant remercié notre hoſte nous partîmes, & courûmes environ dix-ſept heures, achetant des peaux des Sybériens juſques aux monts Riphées, que nous paſſâmes en ſix heures, entrant dans la Samojeſſie, qui eſt un païs tout deſert, montueux, plein de genévriers, de pins, ſapins, & abondant en mouſſe, auſſi-bien qu'en nége, & en loups, ours & renards tout blancs, que nous rencontrions à tous momens, ce qui ne nous donnoit pas peu de crainte.

A la deſcente du mont Stolpohen, d'où ſort la ſource de Borſagatz, nous trouvâmes huit ou neuf habitations, vers leſquelles nous allâmes, tant pour y faire repaître nos beſtes, que pour nous y repoſer, avec les habitans duquel lieu nous troquâmes de notre eau de vie pour des peaux de loups & de renards, les unes noires, les autres blanches, & pour d'autres peaux de Caſtor, de Loutres, de Vietfras, & quelques hermines. Ils avoient plus de deux zemer de zoublines, qu'ils ne nous voulurent jamais vendre, nonobſtant toutes

tes les proteſtations que faiſoit pour nous noſtre guide Borandin, qu'ils n'avoient que faire de craindre, puis que nous étions Marchands qui nous en allions à nos vaiſſeaux, ſans crainte d'eſtre viſitez, pour ne vouloir paſſer par aucun lieu de paſſage ny de viſite, à quoi ils ne voulurent entendre, qu'après que nous les eûmes fait enyvrer. Ils nous vendirent alors leurs peaux de zoublines, les vapeurs de l'eau de vie ayant eu plus de pouvoir ſur eux, que tous les diſcours de notre Borandin. Nous repoſâmes dans une de ces cabanes avec le maître, la maîtreſſe & les enfans, peſle-meſle comme des beſtes, ſur des peaux d'Ours, & cinq ou ſix heures après je me reveillai au bruit que fit le maître, appellans ſes gens, qui s'eſtant levez ſortirent tous.

La curioſité m'obligea de regarder où ils alloient. Je les vis ſe mettre derriere la cabanne à genoux, levant les mains vers le Ciel, & adorant le Soleil, qu'ils croioient être Dieu.

Les Samojedes ſont encore plus trapus que les Lappons & les Borandins; ils ont auſſi la teſte plus groſſe, le viſage plus plat, le nez plus large & plus camus: ils n'ont preſque point de poil, & ſont d'un bazané de terre. Le vêtement des Hommes eſt un bonnet rond, frizé, comme ſi c'étoit de peau d'agneau; un haut de chauſ-

le & une robe de peau d'Ours blanc, laquelle ne leur va que juſques aux genoux : ils ſont ceints au-deſſous du ventre d'une ceinture large de quatre doigts : leurs bas & leurs ſouliers ſont de même peau, le poil en dehors, & ſous leurs ſouliers ils ont une eſpece de patins d'écorce d'arbre, longs de deux pieds, faits en gondoles, avec quoi ils marchent fort vîte ſur la nége, qui eſt en grande quantité dans les montagnes. Ils ont en guiſe de manteau, une peau noire, à laquelle les quatre pieds tiennent, qu'ils portent plus ſur l'épaule gauche que ſur la droite, & par-deſſus cette peau eſt attaché leur carquois, comme vous voyez en la figure ſuivante 1.

Les Femmes Samojedes ſont plus laides que les Hommes ; elles endurent bien la fatigue, & prenent grand ſoin d'enſeigner leurs enfans, pour les rendre adroits à la chaſſe, de quoi ils vivent. Elles ſont veſtuës comme les Hommes, la robe un peu plus longue, mais elles n'ont point de peau ſur leurs épaules, & ſont coëffées de même, n'aiant qu'un toupet de cheveux nattez, liez au bas d'un ruban de pelure d'arbre, qui leur pend derriere le dos. Elle vont à la chaſſe comme les Hommes, armées d'un carquois plein de fléches & d'un arc, comme vous voyez en la figure 2.

Les

2
1
L 7

Les Maris ſont fidelles à leurs femmes, & les femmes à leurs maris. Si quelqu'un d'entr'eux eſt ſurpris en adultére, il eſt lapidé.

CHAPITRE LVII.

Départ de l'Auteur du Boranday pour aller en la Zemble. De la venë d'une troupe de Zembliens adorant le Soleil, & de deux Adorateurs d'une Idole de bois, appellée Fetizo.

APrès avoir paſſé la Samojeſſie, & être revenus au Boranday vers nos gens, qui nous attendoient avec impatience, nous entrâmes dans nos vaiſſeaux, & deux heures après tous leverent l'ancre, & ſe mirent au large, prenant la route de la Zemble, où nous arrivâmes le lendemain vers un lieu, où nous vîmes une troupe de gens d'environ trente perſonnes, endoſſez de carquois, à genoux ſur le bord de

de la mer, adorant le Soleil. Nos Patrons & nos Commis tinrent conſeil entre eux, ſavoir comme ils devoient faire pour aller aborder ces gens-là, qu'ils jugeoient eſtre plus ſauvages que les autres, & pour tâcher de negocier avec eux. Ils conclurent de mettre trois chaloupes à la mer, avec dix hommes dans chacune, bien armez pour ſe defendre en cas d'attaque, & je fus commandé pour eſtre de la partie. Nous voguâmes vers terre, où en eſtant à environ demi-quart de lieuë, tous ces Sauvages qui eſtoient à genoux ſe redreſſérent, & ſe mirent à crier en décochant leurs fléches contre nous: puis ils s'enfuïrent comme les cerfs chaſſez par des Veneurs, ſans avoir atteint aucun de nous, pour avoir tiré de trop loin.

Ayant mis pied à terre, nous courûmes vers l'endroit où nous crûmes qu'ils ſe feroient retirez, avec deſſein d'en attrapper quelqu'un, ce que nous ne pûmes faire, les ayant perdus de veuë, ſans pouvoir ſavoir de quel côté ils eſtoient allez. Cela ne nous empeſcha pas d'aller juſques vers des montagnes pleines de neiges. Nous avançâmes encore davantage dans le païs, où nous rencontrâmes ſur des buttes des arbres coupez, & taillez en forme d'homme,

me, de ſculpture en boſſe, fort groſſierement faite, devant une deſquelles ſtatuës, à environ une lieuë, nous apperçûmes deux de ces Sauvages à genoux, leurs armes en bas, l'adorant, qui nous appercevant ſe relevérent & s'enfuïrent, comme ceux que nous avions veus adorant le Soleil ſur le bord de la mer.

Nous courûmes le plus vîte qu'il nous fût poſſible pour les attraper; mais ils gagnérent un bois de ſapin, avec tant de diligence, que nous ne pûmes ſavoir de quel côté ils étoient allez. En nous en retournant à nos vaiſſeaux, nous en aviſâmes de loing deux autres, adorant une pareille Idole, comme vous voyez en la figure ci à côté, que les Zembliens nomment Fetizo, dans laquelle le Diable ſe met, & rend ſes oracles, à ce que nous dît notre Patron.

CHA-

CHAPITRE LVIII.

D'une maladie appellée Scorbut, dont l'Auteur fut atteint, ainſi que la pluſpart des Danois avec qui il eſtoit.

SEpt ou huit heures après que je fus rentré dans notre Vaiſſeau, il me prit un mal de teſte, & un vomiſſement qui me dura trois heures. Après cela j'eus un mal de gorge, qui faiſoit que j'avois de la peine à avaler, mes Amigdalles eſtant fort enflées. Je ſentis une grande ébulition de ſang, & une demangeaiſon par tout le corps: mes gencives s'enflérent & ſeignérent abondamment, avec ébranlement de dents, & il me ſembloit à tout moment qu'elles alloient tomber, ce qui m'empêchoit de manger aucune choſe dure. Tout mon corps devint extraordinairement foible, avec une fievre lente. J'avois l'haleine courte & de mauvaiſe odeur, accompagnée d'une grande ſoif. Pour l'appaiſer je beuvois ſouvent de l'oxicrat. Quinze heures après voyant que ce mal me continuoit, & conſiderant qu'il me venoit en par-

partie du grand froid que j'avois eu, & des viandes ſalées, qui avoient irrité ma glande pituitaire, & l'avoient envenimée de telle ſorte, que la pituite avoit infecté mes autres humeurs, je m'aviſay de boire au lieu d'oxicrat de l'eau de vie, avec de l'eau douce. Je fis auſſi du Syrop de regliſſe, dont j'avallois d'heure en heure une cuillerée, ne mangeant que du poiſſon frais, gargariſant ſouvent ma bouche, tantôt d'eau de vie, & tantôt de vinaigre, pour raffermir mes gencives; & je frotois auſſi mes dents de miel roſat. La pluſpart de ceux qui étoient dans notre baſtiment étant atteints de ce mal, auſſi-bien que moy, je les traittay de même, & je fis ſi bien, qu'en quinze jours je me guéris, & tous les autres que je penſay.

Ceux des autres vaiſſeaux ne furent pas plus exempts que nous de cette maladie; ſi bien que les Chirurgiens furent obligez d'étaler leur ſcience, pour guérir ceux qui en étoient atteints, par purgations & ſaignées, ce qui les faiſoit plutôt empirer qu'amender; tellement que ſur l'un de ces vaiſſeaux deux Matelots en moururent, & trois ſur l'autre, avec un Sous-Commis. Ils furent tous emportez en ſix jours, & il en ſeroit bien mort d'autres, ſi l'on n'eût

ſuivi

ſuivi mon conſeil, qui fut de ſe ſervir des remedes dont je me ſervois, & d'abandonner les ſaignées & les purgations, qui en cette maladie ſont mortelles. C'eſt auſſi ce qu'ont pû remarquer les Medecins de France dans l'Hyver de l'année 1670. que cette maladie, que l'on prenoit pour la Peſte, en attaqua pluſieurs par la rigueur du froid, dont divers en moururent par les ſaignées, qui ne vallent rien aux maladies cacochimiques, & aux plenitudinairès, ſuivant la metode des Botaniſtes. Elles ſont bonnes pour affoiblir la veuë, engourdir les nerfs, diſſiper les eſprits, oſter les forces, conſumer l'humide radical, diminuer la chaleur naturelle, détruire la nature, faire déloger les ames des corps plus viſte qu'elles ne devroient, & rendre les Cimetieres boſſus. Afin que l'on ne m'accuſe pas de vouloir abolir la ſaignée, je dis, qu'elle eſt bonne aux maladies chaudes & Pletoriques; reïterée deux ou trois fois ſeulement.

Eſtant à Alger, il prit à pluſieurs une maladie, appellée auſſi Scorbut, dont ceux qui en étoient atteints, avoient les Amigdalles ſi enflées, qu'il leur ſembloit avoir un morceau de chair dans la gorge, ayant auſſi les mêmes ſymptômes que j'ai dit

dit ci-devant, engendrez d'une pituite acre & mordicante, qui infecte les autres humeurs, & principalement la maſſe du ſang, comme la groſſe verolle, qui en eſt une eſpece; ce qui m'obligea de traiter ceux qui en étoient atteints, comme des verollez; non pas avec le mercure qui par ſa qualité froide, humide & veneneuſe, irrite les humeurs du corps, & infecte les ventricules du cerveau, au lieu de les purifier, donnant le Scorbut ou flux de bouche, par lequel on peut guérir hazardeuſement de la galle & non de la verolle qui eſt cauſée d'humeur veneneuſe, froide & humide, à laquelle le mercure eſt contraire; ce que ne peuvent nier les Mercurialiſeurs, comme on le peut voir en mon *Traité de la Verolle*, dans lequel j'enſeigne la maniere de guérir de cette maladie avec facilité, ſans que perſonne avec qui l'on frequente, s'en apperçoive. En la petite verolle qui eſt cauſée d'une humeur humide & veneneuſe, engendrée par des vapeurs malignes du cerveau, que la glande pituitaire décharge par les canaux ſalivaires & autres, dans les capillaires qui ſont de petites venulles qui rempliſſent les chairs, comme auſſi aux Scorbuts qui affligent les Voyageurs ſur mer, ſoit par les groſ-

groſſes vapeurs qui en ſortent, les mauvaiſes eaux que l'on boit, le mauvais pain & les mauvaiſes viandes que l'on mange, la melancolie que l'on prend, l'air renfermé & puant que l'on reſpire, & la frequentation des Scorbutiques, il ne faut que des remedes cordiaux.

CHAPITRE LIX.

De la peſche du Cheval Marin, & de la perte de deux Matelots, qui furent noyez par le remüement de la queuë d'un de ces poiſſons.

COmme nous eûmes demeuré quinze ou ſeize jours à l'ancre aux coſtes de la Zemble, pour la commodité des malades, tous étant guéris, à la reſerve de quelques-uns qui s'en ſentoient encore, nos Patrons voyant le beau temps ſe reſolurent de lever l'ancre pour aller plus avant vers le Voygatt à la peſche du *Wal-Rus*, qui eſt ce poiſſon que nous appellons *Cheval-Marin*. Nous cinglâmes en pleine mer environ trois lieuës, où nous demeurâmes à croiſer de côté & d'autre, ſans nous éloigner davan-

davantage, ayant mis nos chaloupes à la mer avec les Harponneurs & les Coupeurs de poiſſon, ſavoir huit en chacune, en contant les rameurs.

Au bout de trois fois vingt quatre heures que nous avions été ſans rien prendre, nous viſmes venir deux gros poiſſons, dont l'un avoit une corne d'aſſez belle longueur, que nos pêcheurs ſe mirent en eſtat de prendre, & l'ayant approché juſqu'à la diſtance d'un jet de pierre, nos Harponneurs lui jettérent leurs harpons, les uns d'un côté, & les autres de l'autre, lâchant les cordes à quoi ils étoient attachez, & ſe retirant en diligence, comme vous voyez en la figure ici à côté.

Ils revinrent à nôtre bord comme ils virent que le poiſſon nageoit ſur l'eau, qui eſt la marque de ſa foibleſſe, ils le tirérent petit à petit par les cordes, qui étoient aux harpons, ce qu'il ſouffrit ſans ſe debattre, n'en ayant pas la force, pour avoir perdu tout ſon ſang; & les coupeurs faiſans leur office, lui couperent la teſte, que nous gardâmes, & le reſte fut jetté à la mer, n'eſtant propre ny à manger, ny à faire de l'huile. La peſche de ce poiſſon ne ſe fait que pour avoir ſes dents, qui ſervent à faire toutes ſortes d'ouvrages,

comme l'yvoire, & la livre ſe vend beaucoup plus cher, tant à cauſe de ſa blancheur, qui ſurpaſſe celle de l'yvoire, qu'à cauſe auſſi que les ouvrages, qui en ſont faits ne ſe rouſſiſſent pas ſi-tôt.

La corne de ce poiſſon que nous prîmes, étoit bien de dix pieds de long, fort lourde, tournée en limaçon, groſſe comme le bras en ſa racine, vers la teſte allant en rapetiſſant juſques au haut, qui faiſoit une pointe comme une aiguille.

Une chaloupe ayant approché de trop près de l'autre poiſſon, en lui jettant le harpon, il ſe ſentit bleſſé, & il donna un ſi grand coup de ſa queuë contre la chaloupe en ſe debattant, qu'il la renverſa, & les autres ne peurent ſi bien faire pour les aller ſecourir, qu'il n'y eût deux hommes de noyez; ce qui nous fâcha fort: le poiſſon fut pris, & eut la teſte coupée comme le nôtre, que je fus voir trois ou quatre heures après ſa priſe; il n'avoit point de corne; mais en recompenſe ſes dents étoient beaucoup plus groſſes.

Nous fûmes bien quatre fois vingt quatre heures à croiſer la mer après cette pêche ſans attraper rien; mais comme nous étions dans le deſſein de changer de lieu, nous apperçûmes quatre de ces poiſſons, qui

qui paroiſſoient en apparence plus grands que les deux que nous avions, ce qui nous fit broüiller les voiles, & l'on fit deſcendre dans nos chaloupes nos harponniers, avec les autres gens neceſſaires pour cette pêche. Nous prîmes trois de ces poiſſons, & un ſe ſauva ; celui que nos pêcheurs amenerent à notre bord étoit ſans corne, auſſi-bien que les autres ; douze ou treize heures après ayant encore apperçu cinq de ces poiſſons, nous fîmes promptement deſcendre nos Harponneurs, & les gens neceſſaires pour la peſche, dans nos chaloupes, pour tâcher de les avoir, principalement un qui étoit encore cornu ; mais quelque diligence que nous fiſſions, avec les autres de notre Compagnie, nous n'en pûmes attraper que deux, trois s'eſtant échapez, entre leſquels étoit le cornu. Deux ou trois heures après cette peſche, nous en apperçûmes encore trois, après qui nos pêcheurs furent : ils en attraperent un, qui fût aporté à notre bord, il avoit la tête ſi groſſe, que chacune de ſes grandes dents peſoit vingt-neuf à trente livres.

Deux fois vingt-quatre heures après, appercevant ſept ou huit de ces poiſſons, entre leſquels il y en avoit un cornu, nous mî-

mes toutes nos chaloupes en Mer, & nous fûmes ſi heureux, que nous en prîmes cinq, parmi leſquels étoit le cornu, qui fut auſſi amené à notre bord. Sa corne étoit de même, que celle du premier, mais pas ſi lourde, ni ſi groſſe, n'ayant pas plus de ſept pieds de longueur.

Ayant encore été cinq fois vingt-quatre heures ſans rien appercevoir, un vent de Nord-Nord-Oüeſt ſe levant, nous étendîmes toutes nos voiles pour aller au Voygatt, afin de le paſſer, ſi faire ſe pouvoit; mais y étant entrez environ trente-ſix lieuës, nous n'oſâmes pas aller plus avant, à cauſe des grandes pieces de glaces & des montagnes glacées couvertes de neges, qui ſe nomment les Patenôtres, qui bouchent le paſſage d'entre la Mer glaciale & la grande Mer de Tartarie, en laquelle ſi on y pouvoit entrer par cet endroit, l'on abbregeroit le chemin de notre Ocean pour aller aux grandes Indes de plus des trois quarts, qui pour ce ſujet eſt nommé *Voygàtt*, qui veut dire en notre Langue, *Cul de chemin*, ou *Cul de ſac*, de *Weig*, chemin, & *Gatt*, cul.

CHA-

CHAPITRE LX.

Hardieſſe des Ours des Montagnes du Voygatt, & de la Priſe de certains Oiſeaux, que les Danois nomment Pingoins.

CInq ou ſix heures après que nous fûmes ancrez, un de nos Matelots étant allé à terre pour y faire ſes néceſſitez, un Ours vint à lui par derriére, qui le frappant de ſa patte le renverſa, & l'auroit ſans doute devoré ſi nous ne l'euſſions promptement apperçû. L'ayant tiré d'abord d'un coup de fuzil, il fut ſi bien atteint, qu'il tomba mort ſur la place, & par ce moyen le Matelot réchapa, ayant eu grand peur. Peu après il vint à un de nos vaiſſeaux deux Ours pour entrer dedans, à un deſquels on coupa les pattes de devant à coups de hache, comme il y vouloit monter, & l'autre fut tué d'un coup de fuzil. Eſtant à regarder cette exécution, un de nos Matelots ſe mit à s'écrier, comme s'il eut été preſt d'eſtre devoré, avec raiſon, puis qu'un des trois qui étoient venus à la nage vers nous, étoit déja entré dans notre bord,

ce qui nous fit prendre promptement des rames & des bâtons, avec quoi nous l'aſſommâmes, & nous tuâmes auſſi les autres à coups de fuzils. Nous ne croiyons pas qu'il en viendroit davantage, mais nous fûmes trompez; car quatre ou cinq heures après, nous en vîmes venir huit ou dix de deſſus les glaces, qui ſe mirent à nager vers nos bords; ce qui nous obligea de prendre les armes, & les voyant près de nous, nous les atteignîmes ſi bien, que pas un n'en rechapa.

La quantité de ces animaux qui deſcendoient des montagnes pour venir vers nous, comme pour nous faire la guerre, nous fit peur, & nous fit lever l'ancre pour retourner d'où nous étions venus.

Ayant navigé environ 15. heures pour nous tirer hors du détroit, à la faveur d'un vent d'Eſt, avec bien de la peine, à cauſe des glaces, nous allâmes ancrer auprès d'une Iſle fort belle & verte, couverte de mouſſe, de ſapins & de genevriers, où quelques-uns des nôtres eſtant deſcendus, ils y virent des Oiſeaux, qui pour leur groſſeur à peine pouvoient voler. Ils nous le vinrent dire, ce qui m'obligea, avec une quarantaine de Matelots, tant de notre Vaiſſeau que des autres, d'aller à ter-

terre pour faire la chaſſe à ces Oiſeaux, dont nous en tuâmes environ une ſoixantaine, partie à coups de fuzil, & l'autre à coups de bâton, & nous les portâmes dans nos bords.

Ces Oiſeaux que notre Patron nous dit ſe nommer Pingoins, ne ſont pas plus hauts que des Cignes, mais une fois plus gros, blancs de même, le cou auſſi long que celui d'une Oye, la teſte beaucoup plus groſſe, l'œil rouge & étincellant, grand comme une piece de quinze ſols, le bec allant en pointe, d'un brun jaunaſtre; & les pieds de même, qui ſont fermez comme ceux des Oyes: ils ont une eſpece de ſac de près d'un pied de long, qui commence dès deſſous le bec, continuant le long du cou, juſqu'à l'eſtomac, en s'élargiſſant en bas, de telle ſorte qu'il y tient bien un pot de vin, dans lequel ils reſervent leurs mangeailles quand ils ſont ſous, pour en manger au beſoin, ainſi que vous voyez en la figure ci à côté.

Pour les manger nous fûmes obligez de les écorcher, car ils ont la peau fort dure, & on n'en peut arracher les plûmes qu'avec grande peine. La chair en eſt très-bonne, fort graſſe, & de même gouſt que celle des canards ſauvages, ſi bien que nous en fiſmes bonne chere.

CHAPITRE LXI.

D'un Zemblien qui penſa eſtre pris des Danois avec qui l'Auteur eſtoit, d'un autre Zemblien & une Zemblienne, pris dans leur Canoe, & de la ſtructure de ce batiment.

NOus demeurâmes à l'ancre proche de cette Iſle où nous étions allez à la chaſſe des Pingoins, pendant deux fois vingt-quatre heures: puis un vent d'Eſt-Sud-Eſt, qui nous étoit favorable, s'étant levé, nous remîmes à la voile, & prîmes notre cours au Nord Nord-Oüeſt. Quelques heures après ſortant du détroit, & le vent aiant changé, nous fumes obligez de cingler le long des coſtés à l'Eſt-Nord-Eſt, vers le haut Cap, où au bout de trente heures nous arrivâmes: il étoit proche du lieu où nous avions déja ancré, & veu ces Zembliens qui adoroient le Soleil, comme je l'ai dit cy-devant.

Sa Majeſté Danoiſe ayant donné charge à nos Patrons & Commis, ſi l'on voyoit du monde en la Zemble, de tâcher de lui

lui en amener quelques hommes, pour ſavoir d'eux ce qui ſe fait dans le païs, nous crûmes devoir moüiller l'ancre en cet endroit ; & d'abord on mit les chaloupes en Mer pour aller à la découverte : on commanda pour cet effet quatre chaloupes, & trente perſonnes du nombre deſquels j'eſtois.

Nous n'eûmes pas plûtoſt quitté nos Navires, que nous apperçûmes à environ demi-lieuë de terre, un Zemblien dans un Canoe, qui nous voyant venir à lui rama de telle force, qu'il nous fut impoſſible de l'atteindre. Dès qu'il fut au bord de l'eau, il chargea ſon Canoe ſur une de ſes épaules avec une promptitude & une adreſſe extréme ; & tenant en même temps d'une main ſon dard, il s'enfuit comme vous voyez en la figure ici à côté.

Nous deſcendîmes à terre, & nous courûmes après lui, vers une coline, où nous l'avions veu monter ; mais comme il étoit plus agile que nous, il nous fut impoſſible de l'attraper. Quand nous l'eûmes perdu de veuë, nous retournaſmes à nos chaloupes, fâchez d'avoir manqué cette priſe. Comme nous voguions vers nos vaiſſeaux, nous aviſâmes deux Zembliens en pleine Mer, qui ramoient vers des promontoires & des écueils pour s'y cacher.

Nous

Nous fîmes à notre tour force de rames, & nous les attrapâmes, comme ils fuyoient en ramant auſſi de toutes leurs forces vers un roc, où nous les inveſtîmes. Lorſqu'ils ſe virent pris, ils jetterent des cris épouvantables. Nous les menâmes juſques à notre bord, où l'on hiſſa leur Canoe & eux avec des cordes: ce bâtiment étoit en gondolle, long de quinze à ſeize pieds, & large de deux & demi, tres-adroitement fabriqué de côtes de poiſſons, qui étoient jointes par des peaux de poiſſons, couſuës enſemble, qui faiſoient comme une bource d'un bout du Canoe à l'autre, dans quoi ils étoient enfermez juſques à la ceinture; de telle ſorte que ne pouvant entrer une ſeule goutte d'eau dans ce petit bâtiment, ils ſe pouvoient expoſer à toutes les tempeſtes ſans aucun danger. Nous reconnûmes que l'un étoit homme & l'autre femme. Nous fîmes tous nos efforts par des careſſes & par des ſignes d'amitié pour les engager à nous enſeigner où ils habitoient: mais n'y pouvant rien gagner, nous prîmes des proviſions pour quelques jours, & nous allâmes à terre, au nombre de trente tous bien armez, ſeparez en deux bandes, écartez de cent pas l'un de l'autre, nous cachant dans des ca-

ver-

vernes ſous des roches, mettant des ſentinelles proche des arbres, dans des lieux couverts, propres à découvrir s'il n'y viendroit point de ces Sauvages, pour en attraper quelqu'un, qui nous montraſt où étoient leurs habitations.

CHAPITRE LXII.

Priſe d'un autre Zemblien, & d'une Zemblienne, leurs vêtemens, armes & maniere de vivre.

IL y avoit environ deux fois vingt-quatre heures que nous étions au guet, lors qu'une de nos ſentinelles nous vint donner avis, qu'il en avoit veu deux deſcendans une coline, & venans vers la Mer. Six de nos gens demeurerent dans la caverne, pendant que cinq autres & moy allâmes dans une autre; un peu plus loin: un quart d'heure après, ces deux Sauvages paſſerent entre nos deux cavernes un peu plus bas que nous, ſans nous avoir apperçus; ce qui obligea un des nôtres de tirer un coup de fuzil en l'air, tant pour advertir que pour faire arreſter les Sau-

Sauvages. Lors qu'on les vit proche de l'autre caverne, nous ſortîmes tous & les entourâmes de telle ſorte qu'ils ne purent fuïr, & nous les prîmes.

Leurs veſtemens étoient de peaux de Pingoins, les plûmes en dehors, qui y tenoient toutes. Ils conſiſtoient en un haut de-chauſſe fort eſtroit, qui ne leur alloit que juſques aux genoux, une camiſole de même, dont les manches ne leur alloient que juſques aux coudes, le reſte des bras étant nud: cette camiſole étoit en pointe devant & derriere comme une queuë: ils avoient un bonnet fait en pain de ſucre, & des bottes de peau de Veau-Marin, d'un brun roux, le poil en dehors. Quoi-qu'ils fuſſent habillez l'un comme l'autre, nous reconnûmes que l'un étoit homme, & l'autre femme. L'homme n'étoit âgé que d'environ vingt-quatre ans, ayant comme les autres le viſage fort large, d'un brun bazané, le nez fort camus & large, les yeux petits retirez vers les temples, ſans barbe & ſans cheveux. Il étoit endoſſé d'un carquois plein de fléches, & portoit une hache d'arme d'os de poiſſon, qu'il tenoit d'une main ſur une épaule, & de l'autre il tenoit un arc, com-

2
1

comme vous voyez en la figure 1. qui ſuit.

La femme étoit âgée d'environ 20. ans, ayant les cheveux en des nates, qui lui pendoient ſur les épaules. Elle avoit des rayes bleuës le long du menton & trois ou quatre ſur le front, les oreilles & le deſſous du nez percez, où il y avoit des pierres bleuës pendantes à de petits anneaux d'os de poiſſons, dont celles des oreilles étoient groſſes comme des avellines, & celles du nez comme un pois; & elle tenoit d'une main un dard, comme vous voyez en la figure 2.

Nous fiſmes tout noſtre poſſible pour les obliger de nous montrer où ils habitoient; mais nous n'y gagnâmes rien, non-plus qu'aux autres que nous avions pris dans leur Canoe, & nous fûmes contraints de les mener à notre bord. Lorſqu'ils y furent entrez, nous les mîmes avec les autres, qui les reconnurent, à ce que nous pûmes appercevoir, quoi-qu'ils ne fuſſent pas habillez de plumes, mais tout de peau de Veau-marin, le poil en dehors. Leurs camiſoles étoient faites de deux peaux couſuës enſemble, dont les queuës leur pendoient l'une devant, l'autre derriere, juſques vers les cuiſſes, & leurs haut de-chauſſes étoient fort étroits. Le plus vieux de tous, qui pouvoit avoir cinquante ans,

ayant

ayant une barbe ronde, de couleur châtain, eſtoit ſans cheveux. La femme, qui avoit environ trente ans, avoit auſſi le nez & les oreilles percées, où pendoient des pierres bleuës, elle avoit les cheveux en deux nates, pendans ſur les épaules, & des rayes bleuës au menton & au front. Ils étoient auſſi laids les uns que les autres, plus petits & plus trapus que les Samojedes, les Lappons, les Borandins & les Sibériens. Ils avoient le parler fort greſle, & l'haleine mauvaiſe, ce qui venoit de ce qu'ils ne mangeoient que de la chair ſans ſel, ou du poiſſon trempé dans de l'huile de poiſſon. Ils ne boivent que de l'eau, & jamais on ne put leur faire manger du pain, ny de la viande, ny du poiſſon ſalé, ny boire de la bierre; mais ils burent un peu d'eau de vie. Ils haïſſent fort la ſenteur du tabac.

Toute leur coûture étoit faite d'éguillettes de peau de poiſſon: les aiguilles dont ils couſoient eſtoient d'arreſtes de poiſſon; les bouts de leurs dards & de leurs fléches, d'os de poiſſon, comme auſſi tous leurs inſtrumens.

Le bois de leurs dards & de leurs arcs eſtoit peſant, de couleur d'un rouge brun; & celui de leurs fléches beaucoup plus le-

ger

ger & plus blanc. Ils canetoient tous en marchant.

CHAPITRE LXIII.

Depart des Danois de la Zemble, pour retourner en Dannemarck, leur arrivée en Groenland. De la peſche de la Baleine, & comme l'huile s'en tire.

LA ſaiſon étoit fort avancée, car nous eſtions à la fin d'Aouſt, & les jours commençoient à decliner puis que nous appercevions une demi-heure de nuit. D'ailleurs, le froid augmentoit un peu. Ces circonſtances jointes à l'envie que nous avions de nous en retourner, nous obligerent de lever l'ancre à la faveur d'un vent de Nort-Nort-Eſt, prenant notre route au Sud-Oueſt. Après avoir cinglé quelques heures, le vent ayant changé, tourna au Sud-Sud-Eſt ; ce qui nous obligea de reprendre notre cours au Nord, pour tâcher de gagner les côtes, que nous côtoyâmes à la faveur de ce vent, juſques en Groenland, où un vent contraire, venant d'Oüeſt-Sud-Oüeſt, nous obligea de moüil-

moüiller auprès d'un nombre de navires François & Hollandois, qui étoient proche de terre, à la pêche de la Baleine, qui ſe fait comme celle du Cheval-Marin. On la tire proche de terre, & y eſtant morte, elle eſt coupée par morceaux pour en prendre le lard, dont on tire l'huile en le fondant dans des chaudiéres, proche des cabanes, que les pêcheurs bâtiſſent le long de la Mer. Cela nous vint aſſez à propos pour nos Zembliens, afin de leur faire revenir l'appetit, qu'ils commençoient à perdre, y ayant deux jours que notre huile de poiſſon nous avoit manqué; ce qui nous empeſchoit de leur en donner pour tremper le poiſſon que nous leur faiſions manger.

Je vis accommoder une Baleine, dont on tira plus de trois cents cinquante livres peſant de barbes. Les Tailleurs d'habits s'en ſervent pour faire des buſques & des corps de juppes.

CHA-

CHAPITRE LXIV.

Les Danois avec qui eſtoit l'Auteur partent de Groenland. De trois Soleils qui leur parurent ſur Mer, & d'une tempeſte qui les obligea de relâcher ſur les coſtes d'Iſlande.

NOus ne reſtâmes que deux jours en Groenland. Le vent qui ſe rangea au Nord-Eſt fit que nous levâmes l'ancre pour continuer notre route, prenant notre cours à l'Oüeſt-Sud-Oüeſt, & courant au large. Le vent nous fut favorable toute cette journée, & juſques au lendemain cinq heures du matin, qu'il nous devint contraire. Nous vîmes paroître vers l'Eſt-Sud-Eſt trois Soleils élevez l'un ſur l'autre, de telle ſorte que nous ne pûmes diſcerner le veritable d'avec les deux autres, & plus avant au Sud, nous vîmes que le temps s'obſcurciſſoit. Notre Patron & notre Pilote, étant perſuadez que nous aurions une grande tempeſte, firent ſerrer, la plus grande partie des voiles, & nous tirâmes un coup de canon pour ſignal à notre Compagnie de faire comme nous,

après quoi nous nous mîmes en priéres, en attendant la volonté de Dieu.

Quelques heures après il ſe leva un vent impetueux du Sud-Sud-Eſt, avec une pluye, accompagnée de tonnerres ſi grands, que nous croiyons eſtre à la fin du monde, & la mer, d'un autre côté, s'agitoit horriblement, de maniere que nous ne pouvions porter d'autres voiles que la Mizaine, encore la vergue eſtoit-elle bien baſſe, & deux Matelots étoient contraints de tenir l'aviron avec des cordes, ayant bien de la peine à gouverner le vaiſſeau.

Nous voguâmes ainſi tout le reſte du jour, & la nuit, ſans que le vent baiſſât. Le Patron commanda à un Matelot de monter ſur la grande Hune pour voir s'il découvriroit les terres, & pour ſavoir où nous pouvions eſtre.

Ce Matelot regardant de côté & d'autre, dit qu'il voyoit à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt un grand feu, que notre Pilote jugea ſortir d'Hecla, montagne d'Iſlande; & quoi que nous n'y euſſions que faire, le vent nous eſtant contraire, & des bouraſques qui nous batoient continuellement, nous empeſchant de tenir la mer, nous prîmes la reſolution d'aller chercher à nous mettre à couvert ſous cette iſle. Nous en prîmes

mes la route, & nous arrivâmes ſur le ſoir proche des côtes, d'où, toute la nuit, nous entendîmes des bruits étranges, comme des décharges d'artillerie, & nous vîmes des feux & des flammes ſortir en abondance du mont Hecla.

La quantité des écueils que nous rencontrâmes ſur cette côte, & l'agitation de la Mer, nous faiſoient craindre d'en approcher: mais par l'adreſſe & par la vigilance de notre Pilote, nous allâmes heureuſement ancrer ſous le Cap Hori. Un des vaiſſeaux de notre Compagnie, qui n'avoit pas un Conducteur ſi adroit ny ſi expert que le nôtre, rompit à deux pas de nous une partie de ſon eſperon contre un roc, & courut grand riſque d'eſtre briſé. Pour l'autre, il n'eut point de mal non plus que nous.

CHAPITRE LXV.

Arrivée de l'Auteur à Kirkebar, ſon voyage à Hecla, du danger où il fut. Autres particularitez.

APrès être deſcendus à terre, avec aſſez de peine, je fus avec notre Patron, & juſqu'au nombre d'une quinzaine, tant de notre vaiſſeau, que des autres, au Village apellé Hori, qui eſt à environ une lieuë & demie de la Mer. De là nous fûmes à Kirkebar, petite Ville ou gros bourg d'Iſlande. Nous y trouvâmes un Commis, & ſept ou huit Marchands Danois, qui furent tout eſtonnez de nous voir, & qui nous receurent avec joye, & nous racontérent comment le jour precedent tout l'Iſle avoit tremblé, & qu'ils avoient cru abiſmer. Ils nous régalérent de bon vin, de bon pain, & de bonne viande fraîche, l'Iſle eſtant remplie de beſtail, qui, pour le gouſt qu'il prend au paſturage, dont les campagnes ſont toutes remplies, oblige les habitans à le faire paître par meſure, afin d'empeſcher qu'il ne

ne creve; ce qui arriveroit ſi on le laiſſoit manger à diſcretion, comme on fait dans les autres païs.

Notre Patron, notre Commis, & d'autres, témoignerent au Commis de Kirkebar le deſir qu'ils avoient de voir les ſingularitez de l'Iſle, ce qui l'obligea de faire preparer des chevaux pour les mener. Je témoignay vouloir eſtre de la partie, & on me l'accorda. Nous montâmes à cheval huit que nous eſtions, laiſſant les autres qui n'eſtoient pas curieux, & nous partiſmes accompagnez d'un des domeſtiques du Commis de Kirkebar, & de deux Iſlandois, qu'il nous donna pour nous ſervir de guides, avec un cheval chargé de vivres. Nous marchâmes deux jours entiers par des chemins montueux, difficiles, raboteux & non frequentez, vers le Mont Hecla, à environ une lieuë & demi duquel, nous trouvâmes la terre toute couverte de cendres & de pierres ponces, à travers leſquelles nous cheminâmes juſques au pied du Mont.

Le temps eſtoit fort ſerein & calme, & nous ne voiyons ſortir de la montagne aucun feu ny flamme, ce qui nous fit prendre la reſolution de monter juſques au haut; mais nos guides, pour nous

en détourner, nous firent entendre que ſi nous paſſions outre, nous tomberions dans des gouffres de feu, d'où nous ne reviendrions jamais. Ce diſcours, ayant donné de la crainte à toute la compagnie, qui eſtoit preſte de retourner ſur ſes pas, je fus obligé de leur dire, que ſi l'on vouloit m'attendre, j'irois moy ſeul, ce qu'ils me promirent.

Un Marchand, de ceux que nous avions trouvé à Kirkebar, & qui eſtoit venu avec nous par curioſité, dit qu'il vouloit me tenir compagnie.

Nous mîmes pied à terre, & donnâmes nos chevaux à tenir à nos guides qui demeurérent avec les autres, & nous montâmes à travers les cendres & les pierres ponces, y entrant juſques à my-jambes, pretendant aller juſques au haut, où nous vîmes voler quantité d'oiſeaux noirs, qui étoient des Corbeaux & des Vautours qui y nichent.

Ayant monté environ demi-lieuë, nous ſentîmes la terre trembler ſous nos pieds, & nous entendîmes un tintamarre ſi grand dans les entrailles de cette montagne, qu'il ſembloit qu'elle vouloit s'enfoncer. Dans ce même temps, il parut de tous coſtez, autour & tout proche de nous, des fentes d'où

d'où ſortoient des flammes blüatres, puantes & ſentant le ſouffre brûlé ; ce qui nous fit rebrouſſer chemin, de crainte d'en être conſumez.

Après avoir deſcendu une trentaine de pas, il ſortit de la montagne une nuée de cendres, ſi groſſe que le Soleil s'en obſcurcit, & elle nous couvrit de telle façon, que nous ne nous voiyons pas l'un l'autre. Ce qui nous donna encore plus de frayeur, fut de voir ſortir de moment en moment, de derriere nous des bouffées de feux, de cendres & de pierres ponces, qui tomboient ſur nous comme de la greſle ; & nous entendîmes des bruits ſous nous, qui nous faiſoient jetter des cris épouvantables, croyant que toutes les furies infernales ſortoient de cette montagne pour nous dévorer, & attendant à tout moment que la terre s'ouvrît pour nous engloutir. Cependant en deſcendant nous ne laiſſions pas de courir tant que nous pouvions, pour fuir le danger où notre curioſité nous avoit mis.

La peur nous donna rant de force aux jambes & d'agilité de corps, qu'un bon quart d'heure après nous arrivâmes proche de nos gens, qui ſe prirent tous à rire, de nous voir ſi changez, & ſi bien ajuſtez que

l'on auroit dit qu'on nous avoit plongez dans du noir à noircir. Mais ce ris leur paſſa bien vîte, lors-qu'ils nous virent tomber à leurs pieds, étendus comme morts, les eſprits & la parole nous manquant. Pour nous faire revenir ils nous frotterent les temples, les narines, & les mains avec du vinaigre.

Quand nous eûmes repris nos ſens, on nous donna à chacun une taſſée de vin d'Eſpagne, qui nous reſtablit; puis nous partiſmes, côtoyant cette montagne, à quelque cent pas de laquelle, il y a deux fontaines, dont l'une boult toujours, & l'autre eſt ſi froide, qu'elle change en pierre tout ce qui y eſt mis. En allant vers cette fontaine nous trouvâmes une pierre de ponce, groſſe comme un muid, qui avoit été jettée de la montagne depuis peu de temps. Comme nous l'admirions, nos guides nous dirent qu'elle en avoit jetté de plus groſſes, en ayant veu que dix Hommes n'auroient pas pû remuer le moins du monde. Ils nous dirent auſſi, qu'il ſortoit d'autres fois au lieu de feux de flammes, de cendres & de pierres ponces, comme nous l'avions veu, des jets d'eau chaude, gros comme des tonneaux; d'autres fois rien que des flammes, ou rien

que

que de la cendre ; & d'autres fois rien que des pierres.

Ayant cheminé environ trois heures, nous arrivâmes proche de ces deux fontaines, qui ſont à environ trente pas l'une de l'autre ; & comme nous trouvâmes la ſource froide la premiere, j'y mis une baguette que j'avois, & l'ayant retirée, je fus ſurpris d'en voir le bout qui avoit touché au fond, comme metamorphoſé en fer, & auſſi peſant. De-là nous allâmes vers la ſource boüillante : lors-que nous en fûmes à environ dix pas, nous vîmes des animaux gros comme des plongeons, la pluſpart rouges, qui ſautoient & ſe joüoient enſemble ; ce que nous admirâmes, pendant un petit eſpace de temps ; mais ſi-tôt que nous en fûmes proche, nous n'en vîmes plus aucun. Dès-que nous nous en éloignâmes, ils recommencerent à ſe montrer & à ſe joüer comme auparavant ; ce qu'ils font quand ils ne voyent perſonne auprès d'eux. Mais quand on s'en approche ils s'enfoncent au fond de cette fontaine, qui a plus de ſoixante braſſes de profondeur, ſuivant ce que nous dirent nos guides.

De-là nous cheminâmes vers la Mer : comme nous en fûmes à environ demi-lieuë,

nous commençâmes d'entendre un certain bruit, comme de voix plaintives, que nos guides nous voulurent perſuader eſtre les lamentations des damnez, que le Diable tourmente, les rafraîchiſſant en des glaces qui ſont là, après les avoir rôtis dans les flammes d'Hecla.

La curioſité nous porta tous à aller voir ces glaces, n'y en ayant point autour de l'Iſle qu'en cet endroit. Comme nous nous en fûmes approchez, je connus que ces lamentations imaginaires des damnez, provenoient de ces glaces agitées par le vent & par l'eau, ſe choquant les unes contre les autres, & contre des écueils.

Ces glaces, à ce que nous dirent nos guides, ne manquent point de venir en ce lieu-là, ſur la fin de Juin, & de diſparoître le 15. Septembre, qui devoit être deux jours après.

Nous reprîmes de là notre chemin pour retourner à Kirkebar, où nous arrivâmes trois jours après; & de là nous allâmes à nos vaiſſeaux, où nous rencontrâmes le Gouverneur de l'Iſle, accompagné de l'Evêque de Scalholt, qui étoient venus les voir après avoir appris, qu'ils avoient relâché à cette Iſle, & qu'ils venoient de la Zemble.

CHA-

CHAPITRE LXVI.

Habitations, maniere de vivre, & ſuperſtitions des Iſlandois, & autres particularitez.

LEs Iſlandois habitent, la pluſpart en des cavernes taillées dans des rocs, & les autres en des cabanes, conſtruites comme celles de la Lapponnie, les unes faites d'os de poiſſons, & les autres de bois, couvertes de gazons de terre. Tout couche enſemble, les hommes & le beſtail ſous un même toit. Ils ſont fort laids, & leurs femmes auſſi, tout bazannez, & ſe vêtent, la pluſpart, comme les Norwegiens, leurs chemiſes eſtant de toile de ſerpilliere, quelques-uns ſe vêtent de peau de Veau-marin, le poil en dehors.

Ils vivent fort ſimplement, auſſi-bien que tous les autres Septentrionaux. Ils couchent ſur de l'herbe ſeche, tout-habillez, & quelques peaux par-deſſus, ne faiſant qu'un lit pour tout ce qu'ils ſont dans une maiſon.

Tout leur travail eſt la pêche. Ils ſont

ſalles, incivils, brutaux, & preſque tous ſorciers, adorant un Diable qu'ils nomment Kobalde, qui leur apparoiſt fort ſouvent en forme humaine; & auſſi une Idole de bois, faite avec un coûteau, aſſez mal baſtie, & fort hideuſe, qu'ils montrent rarement, de-crainte qu'elle ne leur ſoit priſe par les Preſtres Lutheriens qui les inſtruiſent en la Loy Chrétienne, tâchant de les délivrer de l'eſclavage de Satan.

Ils ont preſque tous des *Trolles*, qui ſont des *Diables familiers*, qui les ſervent comme de fidelles ſerviteurs, les advertiſſant des accidens & des maladies qui leur doivent arriver. Ils les reveillent lorsqu'ils dorment, pour aller peſcher quand il y fait bon; & s'ils y vont ſans l'avis de ces Eſprits, ils ne prennent rien.

Ils ſont ſi experts en l'Art Magique, qu'ils font voir aux Eſtrangers ce qui ſe paſſe dans leurs maiſons, même leurs peres, meres, parents & amis qu'ils deſirent, ſoit vivans au morts. Ils vendent auſſi le vent aux gens de mer, pour aller où bon leur ſemble.

Le Commis de Kirkebar & d'autres, m'ont aſſuré que ceux qui ſont à la peſche au bas d'Hecla, le jour qu'il ſe donne quel-

quelque bataille en quelques lieux de l'Europe que ce ſoit, voient des Diables, entrans dans cette montagne, & en ſortans, qui y menent des ames, & qui en vont querir.

S'il arrive que quelques-uns de leurs amis, ſoient morts, & qu'ils en ſoient en peine, les morts s'apparoiſſent à eux tout triſtes, quand ils les cherchent, & leur racontent comment ils ſont ſortis de la vie, & qu'ils ſont au Diable qui leur eſt un rigoureux maître; que l'on n'a que faire de ſe mettre en peine d'eux, & qu'ils ſont en Hecla.

Les campagnes d'Iſlande, quoi qu'elles ſoient belles, & pleines de paturages, ne peuvent produire de bled ny d'autres grains propres à faire du pain, à cauſe du grand froid qu'il y fait, & du vent de Nord-Eſt, que nous appellons vent de Bize, qui y eſt véhément.

long de la coſte, que le vent changea avec la Lune, ce qui nous obligea de nous remettre au large, de-crainte de retour en arriére; ce qui n'empeſcha pas, nonobſtant le ſoin que nous pûmes apporter, que le vent ne nous fît reculer de plus de quarante lieuës. Enſuite il tomba, & nous laiſſa dans un grand calme, qui nous fit demeurer tout court environ deux heures. Pendant ce temps-là je m'entretins avec un ami qui me demandant ſi je ſavois quelle eſtoit la meilleure choſe? la liberté, lui dis-je: la plus plaiſante? le gain: la plus inconnuë? la fortune: la plus mauvaiſe? la mort: quel étoit le plus heureux au monde? l'Homme ſavant, qui eſt riche, & qui ſe porte bien: Le plus malheureux? le Vieillard ſans biens: Le plus incommodé? le Demandeur: Le plus importun, le Babillard: Le plus dangereux, l'ignorant Medecin: Le plus digne de compaſſion, le menteur qu'on ne veut pas croire quand il dit la verité: Il m'euſt fait bien d'autres demandes, n'euſt été que nous apperçûmes au Sud-Sud-Oüeſt un Sielon très-grand, qui faiſant beaucoup craindre nos Mariniers, les obligea de ſerrer promptement toutes les voiles, & de baiſſer les vergues juſques au bas, croyant qu'il viendroit fon-

fondre ſur nous ; mais il n'en approcha pas de plus de deux lieuës, où nous le vîmes tomber. Ces Sielons ſont certaines nuées faites en colomnes, fort noires, qui paroiſſent du Ciel à la Mer, & qui tombant ſur les Navires les font perir par l'abondance de l'eau, dont ils les rempliſſent, & les ſubmergent par ce moyen, en les enfonçant dans la Mer, s'ils en ſont pris à plomb. Après ce calme le vent ayant paſſé au Nord-Nord-Eſt & nous étant devenu favorable, nous fit faire tant de chemin, qu'au bout de dix jours nous arrivâmes à la rade de Coppenhaguen, où après avoir ſalué le Chaſteau, nous moüillâmes l'ancre, & auſſi-toſt on mit la chaloupe à la Mer, pour aller à terre.

Dès que nous fûmes dans la Ville, Sa Majeſté ayant eu avis que nous avions des habitans de la Zemble, nous fit faire commandement de les lui mener; ce que nous fiſmes. En les voyant ce Prince les admira, tant pour leurs vêtemens que pour leur figure, & il commanda au Concierge du Chaſteau de leur donner ce qu'il leur falloit, & de les faire exercer à parler, pour apprendre la langue du païs. Il nous fit faire le recit des particularitez des païs où nous avions été, des mœurs & de la maniere de vivre des peuples. Enſuite

ayant

ayant pris congé de lui, nous allâmes trouver nos Maîtres, pour leur rendre compte de noſtre navigation & de noſtre negoce, de quoi ils furent fort ſatisfaits; puis ils firent approcher les Navires de Chriſtianhaven, où eſt le magazin, pour les décharger; ce qui fut fait en deux jours.

Un des principaux Intereſſez alla porter à Sa Majeſté, au nom de toute la Compagnie, les deux cornes de Chevaux Marins que nous avions apportées, qu'il receut, comme une choſe dont l'on ne peut eſtimer la valeur, croyant que c'étoit de veritables cornes de Licornes, dont quantité d'Auteurs ont décrit les vertus. Il les fit auſſi-toſt mettre dans la chambre du Treſor, promettant en reconnoiſſance de ce preſent d'avantager les Meſſieurs de cette Compagnie de tout ce qu'il pourroit; & il gratifia le porteur d'une chaîne d'or avec ſon portrait, & l'affranchit de tous droits.

On lui fit auſſi préſent d'un bois de Renne, des plus grands, tel que ces bois ont été dépeints ci-deſſus, dans la deſcription qui a été faite de cet animal page 61. & tel qu'on le voit ſur la tête de la Renne qui eſt à la figure ici à côté; quoi-que ce préſent fuſt peu de choſe en comparaiſon de ce que l'autre auroit été, ſi les deux cornes euſſent veritablement été de Licornes. CHA-

CHAPITRE LXVIII.

Abus de la Licorne, & des vertus de ſa corne.

PUis-que nous ſommes ſur le ſujet de la Licorne dont la corne eſt tant eſtimée, pour les vertus qu'on lui attribuë, je diray qu'il eſt très-difficile de ſavoir, quel animal c'eſt que la veritable Licorne, y ayant quantité d'animaux, que les Grecs appellent *Monoceros*, & les Latins *Uni-Cornis*, comme ſont entre les bêtes à quatre pieds, pluſieurs ânes & bœufs ſauvages, & le Taureau de Floride: entre les Serpens, l'Aſpic cornu & la Salamandre rouge: entre les poiſſons le Piraſſoipi, l'Elephant, & le Cheval-Marin, le Caſpili, l'Utelif; & comme ſont pluſieurs volatiles, & entre les inſectes, cette eſpéce d'Eſcarbot, qui ſe trouve en Flandre, en Angleterre & en Picardie, que nous appellons Licorne volante; & encore d'autres animaux de differentes eſpéces, dont il ſe trouve quantité aux Indes.

Les uns veulent que la Licorne ſoit un ani-

animal terreſtre, les autres qu'elle ſoit aquatique, & qu'elle ne puiſſe vivre que dans l'eau. D'autres veulent que ce ſoit un amphibie qui vit ſur la terre & dans l'eau.

Pline dit, que la Licorne eſt ſemblable à un Bœuf, toute tâchetée de blanc, le pied fermé comme le Cheval.

Munſter dit qu'elle eſt ſemblable à un poulain de trois ans, de couleur d'une Bellete, ayant la teſte comme un Cerf, les jambes greſles, & le pied de même, & qu'elle porte au milieu du front ſa corne, qui a deux coudées de long.

Marc Paul Venitien, dit qu'elle eſt ſemblable à un Elephant, un peu plus petite, de la même couleur, proportionnée de même, à la reſerve de ſa queuë, qui eſt ſemblable à celle d'un Bœuf, & que ſa teſte eſt comme celle d'un Cochon, & ſi peſante qu'elle l'a toujours baiſſée.

Philoſtargie dit, qu'elle a la teſte comme celle d'un dragon, au milieu de laquelle eſt une corne de moyenne grandeur & faite en limaçon : qu'elle a de la barbe au menton, le cou long, les pieds comme ceux d'un Lyon, le reſte du corps ſemblable à peu près à celui d'un Cerf, & la peau comme celle d'un Serpent.

He-

Heſidore dit que c'eſt une beſte ſi agile, qu'il eſt impoſſible aux Veneurs de la prendre.

Louïs Paradis, écrit que quand on a pris des Licornes, on les nourrit, de pois, de lentilles & de féves : que ce ſont des animaux de la grandeur d'un Levrier d'attache, pas ſi greſles, mais plus gros, ayant le poil de couleur de caſtor, fort uni, le cou greſle, les jambes ſeches, les pieds fendus, comme ceux des biches, la queuë de même, la teſte courte & ſeche, le muſſle ſemblable à celui d'un Veau, les yeux grands, les oreilles petites, & entre les deux oreilles une corne fort liſſe, de couleur par le dehors d'un obſcur bazané, & longue d'un pied.

Thevet dit, que la Licorne eſt grande comme un Taureau de ſix mois, qu'elle a les jambes & les pieds ſemblables à ceux des aſnes, les oreilles comme celles du Rangifere, qui porte ſa corne droit au ſommet de la teſte.

Louïs de Bartheme, croit que la Licorne reſſemble à un Cheval bay, ayant le pied fendu, & ſa corne au milieu du front.

Volneſſe, veut que le Rhinoceros ſoit la veritable Licorne ; Garcias, le Camphus ; Jean

2
1

Jean Corbichon l'Égliceron ; d'autres que c'eſt l'animal depeint ici en la figure 3. que Kircher dit eſtre le cheval Marin qu'il nomme auſſi Lamie, quoi qu'il ne reſſemble ny à l'un ny à l'autre, la *Lamie* eſtant un autre poiſſon que les Anglois nomment *Reken*, craint des Habitans de la Martinique, de la Gardeloupe, de Saint Chriſtophe, & d'autres Iſles de l'Amerique, où il les devore quand il les peut attraper lorsqu'ils ſe baignent. Il me ſemble qu'il ſeroit plus à propos de croire que la veritable Licorne ſeroit un Negre que j'ai veu en Afrique qui avoit une corne groſſe comme celle d'un Bellier, qui du front paſſant le Bregma, & la ſuture coronale s'alloit rendre vers la ſagitale, comme vous voyez en la figure 1. Ou une femme morte pour s'eſtre fait couper une corne qu'elle avoit au front, droite, claire, & de couleur de celles des Bœufs, longue de demy pied, comme vous voyez en la figure 2.

Albert dit, que la corne de Licorne a en ſa baze une palme & demie de diametre, & qu'elle eſt longue de dix pieds. Louïs de Bartheme dit qu'elle a trois braſſes de long. Munſter lui donne trois coudées. Marc Paul ne lui en donne que deux.

Louïs Paradis la fait d'un pied & demy, Nicolas Venitien d'un pied, & Cardan de trois doigts ſeulement.

Pline dit, que la corne de Licorne eſt noire. Solinus tient qu'elle eſt de couleur de pourpre. Louïs Paradis la fait de couleur de cœur de Rhubarbe nouvellement rompuë. Albert lui donne la couleur du Cerf, & d'autres la font plus blanche que l'yvoire.

Quand je conſidere les opinions des Auteurs qui ont écrit de la Licorne, les uns d'une façon, & les autres d'une autre, cela me fait dire qu'ils n'en ont parlé que pour ſe faire admirer. Ce qui me le perſuade encore davantage eſt le docte Baccy, qui aſſure que tels Ecrivains ne doivent pas en eſtre crus, ne ſachant les particularitez de cet animal que par oüir dire, & nul n'en ayant veu, de-ſorte qu'on peut la regarder comme une production de l'imagination des hommes, ainſi que le Phœnix.

Quant aux vertus de cette corne de Licorne, ſuppoſons qu'il y en ait, & que celles que l'on nous veut faire paſſer pour telles ſoient veritables; J'aſſure qu'elles n'ont point plus de vertus que celles des Cerfs & des Chevres, & que l'yvoire, dont on

on ſe ſert pour arreſter les crachemens & hemoragies de ſang, comme auſſi les flux de ventre ; ce qui ſe fait par la vertu aſtringente qu'ont ces cornes. Mais cela ne devroit point ſe nommer vertu, mais malignité neceſſaire ; puis que la qualité adſtringente de ces cornes, étant cauſée par le terreſtre de leur ſubſtance, ferme les conduits des veines & des arteres, & par conſéquent eſt un poizon & non un cordiaque, ainſi qu'eſt la pierre d'un certain Secretaire de Conſeiller, compoſée de ſouffre & de vitriol, qui jettée dans vingt ſeaux d'eau de Riviere, ſert pour toutes maladies, ainſi que pluſieurs Charlatans ont fait ſervir des pierres précieuſes, des perles & de l'or, qu'ils ont voulu faire paſſer pour Alexitaires. Mais les Médecins expérimentés ont aiſément reconnu que ce n'étoit qu'une fourberie. En éfet ſi l'on en reçoit quelque ſoulagement, c'eſt par la vertu des choſes dans quoi on les a miſes, & non par leurs vertus propres, puis-qu'une choſe qui n'eſt point nourrie, comme ſont les perles, les pierres précieuſes & l'or, n'a point de vertu. Car ſi l'or avoit cette faculté nutritive, les riches ne mourroient jamais de faim dans les diſettes preſſantes, comme celle qui

arriva au Siége de Jeruſalem, quarante ans après la mort du Sauveur, comme le juſtifie Joſephe en ſon Hiſtoire Judaïque. Cependant Gabriel de Caſtagne, & d'autres de ſa caballe, veulent que l'or pris par la bouche ſoit le plus grand des antidotes, quoi-qu'il ſoit un poizon, qui par ſon odeur tuë les mineurs qui le tirent, l'eau même qui paſſe par les minieres d'or engendrant des Goitres, des Loupes, des Ganglions, & d'autres infirmitez qui affligent ceux qui en boivent. A l'égard des autres eaux minérales, ſi elles ont des qualitez medecinales, elles les perdent lors-qu'elles ſont tranſportées; ce qu'elles ont de bon, de ſubtil, de délicat & de leger, s'évaporant, le reſte ſe corrompt, ainſi que je l'ai remarqué ſouvent. C'eſt pourquoi je conſeille à ceux qui en voudront boire, de ſe tranſporter ſur les lieux où elles ſont.

Pour faire encore mieux connoiſtre, que la corne de Licorne n'eſt point cordiaque, c'eſt qu'elle n'a ny odeur, ny gouſt, non plus que les os, & partant elle n'a pas plus de vertu.

CHA-

CHAPITRE LXIX.

Reflexions de l'Auteur ſur la faute des Géographes, en plaçant la Zemble, & le Groenland, le Voygatt & les Samojedes.

DEpuis mon retour des Païs Septentrionaux, qu'il eſt tombé entre mes mains pluſieurs Cartes Géographiques de divers Auteurs celebres, j'ai vu que tous manquent en plaçant la Zemble, qu'ils mettent beaucoup moins avant vers le pole Artique, à l'Eſt-Nord-Eſt de la Lapponie, qu'elle n'eſt, quoi qu'elle tende plus au Nord. Ils la mettent auſſi ſéparée de la Mer, & éloignée de Groenland de plus de douze cents lieuës, quoi-que ces deux terres ſoient contiguës l'une à l'autre, les coſtes de Groenland aboutiſſant à celles de la Zemble; de telle ſorte que ſi la quantité des neiges, & la rigueur du froid ne rendoient pas ces lieux inhabitables, on pourroit facilement aller par terre de Groenland à la Zemble, & de la Zemble, paſſant les Patenoſtres, entrer dans la Samojeſſie, pour aller de là dans la

grande Tartarie, ou venir en Moſcovie.

Je m'étonne auſſi de ce qu'ils ne font ce détroit, appellé Voygatt, que de la longueur de dix lieuës Françoiſes, puiſqu'il en a plus de trente cinq d'Allemagne. Ils nous montrent auſſi que par ce détroit nos Vaiſſeaux peuvent entrer dans la grande Mer de Tartarie, ce qui ne ſe peut, quoi que l'on nous veüille faire croire que du tems du Prince Maurice de Naſſau, un Vaiſſeau Hollandois y paſſa & entra dans cette Mer de Tartarie (fauſſeté manifeſte) ainſi que je l'ai fait voir; ce détroit eſtant borné, comme je l'ai déja dit, par les Patenoſtres, qui ſont des montagnes, dont la moindre a pour le moins demi-lieuë de hauteur, que l'on dit eſtre toutes de glaces, qui ne ſe fondent jamais. C'eſt une choſe que je puis aſſurer, puiſque j'ai été dans ce détroit & proche de ces montagnes, pendant la canicule, qui eſt la plus chaude ſaiſon de l'année, & j'y ay eu grand froid, parce que l'Hyver dure toujours en ce Païs-là, ainſi que l'Eſté, aux terres des Perroquets & de Magellanique, qui ſont vers le Pole Antarctique.

Comme les terres Auſtrales ſont nommées,

mées inconnuës, l'on peut appeller du même nom les Septentrionales, au-delà deſquelles, ſi nous y allions, ſoit par Mer ou par Terre, nous découvririons ſans doute des terres inhabitées, que nous pourrions nommer Nouveaux Mondes, à l'imitation de Colombe, de Magellan, & d'autres, qui ont ainſi nommé celles qu'ils ont découvertes, ſuivant le ſentiment de Démocrite, d'Epicure & de Metrodore, qui veulent qu'il y ait pluſieurs Mondes. Cependant Hermes Triſmegiſte, & Platon, veulent qu'il n'y en ait qu'un, que Dieu a fait à ſon image & ſemblance, nul Homme n'en pouvant connoiſtre la fin, le commencement, ny le milieu; quoi que les Géographes en leurs Planiſphéres nous faſſent voir le contraire par le Pole Arctique qu'ils font le plus haut du Monde, comme ils font l'Antarctique le plus bas, plaçant l'Equateur au milieu. Mais Strabon, veut que le milieu du Monde ſoit le Mont Parnaſſe en Grece; Béroſe prétend que ce ſoit le Mont Ararat en Armenie, & pluſieurs autres diſent que c'eſt Jeruſalem, fondez ſur les paroles du Prophete Royal, *Il a fait l'œuvre de noſtre Salut au milieu de la terre.*

Je voudrois bien ſavoir de nos Géogra-

graphes, où ils placent, la Vieille Zemble ? Je croi que s'ils avoient été en la Nouvelle, ils reconnoîtroient qu'il n'y a que celle-là, que la Nouvelle Hollande, Weſt Friſe, & le Cap d'Ayver, qui ſont dans le détroit du Voygatt, & non au delà dans la grande Mer de Tartarie, où ils les mettent : Celui qui a fait la Relation de l'Etat du Grand Duc de Moſcovie, parlant des Samojedes, s'il avoit été dans leur Païs, & qu'il les eût fréquentez il n'auroit pas écrit, qu'ils mangent les Eſtrangers ; que le Grand Duc leur envoye des criminels pour eſtre dévorez par eux, ce qui n'eſt pas veritable. Je ne veux pourtant pas nier qu'ils ne ſoient très malfaits de corps & d'eſprit, ſans connoiſſance de Dieu, ſans crainte des tourmens en l'autre monde, croyant que quand leurs corps meurent, leurs ames meurent auſſi : qu'ils ne ſoient des plus miſerables de la terre, ne vivant en Eté que de chairs d'Ours, de Loups, de Renards, de Zoublines, de Corbeaux, d'Aigles & d'autres ſauvagines ; chairs qu'ils mangent à la chaſſe ſans eſtre cuites, & dans leurs cabanes ſeulement Boucanées. En Hyver, ils ne mangent que de la chair ſéchée au Soleil, dont ils ont fait proviſion l'Eté,

ſi

ſi ce n'eſt que par hazard ils tuent quelques Ours, qui viennent pour les devorer dans leurs cabanes, ne trouvant rien à la campagne. Toutefois ils ne laiſſent pas d'eſtre bons Hoſpitaliers, recevant bien les Etrangers, & les traittant comme ils ſe traittent, ſans leur faire de tort, quoi qu'ils paroiſſent fort cruels & méchans. Ils ne le ſont pourtant pas en éfet, mais ils ſont bien ſimples, ce qui eſt ſurprenant, veu qu'ils ſont voiſins des plus méchans hommes du monde, qui ſont les Tartares & les Tingoëſes, qu'ils frequentent fort, & avec qui ils négocient auſſi-bien qu'avec les Sybériens, Borandins & Lappons.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *De L'utilité des Voiages.* p. 5
II. *De la Neceſſité du Commerce.* 10
III. *L'Auteur s'embarque à Coppenhague & arrive à Chriſtiana en Norwegue.* 16
IV. *Particularitez des environs de Chriſtiana, qualitez & maniere de vivre des Paiſans de Norwegue.* 20
V. *De la chaſſe de l'Elend, Ridicule opinion de la vertu de ſon pied. De la valeur de la Nobleſſe Norwegienne, & de ſon autorité.* 23
VI. *Rembarquement de l'Auteur à Chriſtiana & ſon arrivée à Berguen en Norwegue.* 27
VII. *Rembarquement de l'Auteur à Berguen, & ſon arrivée à Dronthem.* 29
VIII. *Depart de l'Auteur de Dronthem, pour aller voir les mines de Cuivre & d'Argent, qui appartiennent au Roi de Dannemarck.* 31
IX. *Particularitez des mines de Cuivre & d'argent qui ſont en Norwegue.* 33

CHAP. X. *Du regal que l'Auteur retournant des mines d'Argent & de Cuivre, recent du Paiſan Norwegien.* 39
XI. *Rembarquement de l'Auteur à Dronthem, & le danger qu'il y a de naviger ſur la Mer du Nord.* 42
XII. *Arrivée de l'Auteur à Varanger dans la Lapponie Danoiſe.* 48
XIII. *Des mœurs, maniere de vivre, ſuperſtitions & habillement des Lappons Danois.* 49
XIV. *Depart de l'Auteur de Varanger pour aller au Mourmanskoimore.* 56
XV. *Comment l'on eſt traîné par des Rennes dans la Lapponie. Particularitez touchant cet animal.* 59
XVI. *Arrivée de l'Auteur dans le Mourmanskoimore, & quelques particularitez du païs.* 62
XVII. *Voyage de l'Auteur dans le païs des Kiloppes, & leurs maniere de vivre.* 64
XVIII. *Arrivée de l'Auteur dans la Lapponie Moſcovite, negoce, mœurs & maniere de vivre de ces Lappons.* 67
XIX. *Arrivée de l'Auteur à Kola, la ſituation de cette Ville, ſtructure, de ſes baſtimens, & autres particularitez.* 70
XX. *Depart de l'Auteur de Kola pour retourner à Varanger. Plaiſantes funerailles des*

Lappons Moſcovites. 72

CHAP. XXI. *Du travail des Lappons Moſcovites, & quelques autres particularitez.* 76

XXII. *Rencontre d'un Lappon Moſcovite allant à la chaſſe, retour de l'Auteur à Varanger. Poiſſons, Chiens &c.* 81

XXIII. *Sortie de l'Auteur de la Mer de Varanger. Continuation, de ſa navigation, & autres particularitez.* 89

XXIV. *L'entreveuë des Danois avec leſquels l'Auteur étoit parti de Dannemark, & qui avoient été ſeparez par la tempeſte. Le recit de leurs avantures.* 92

XXV. *La reſolution que prirent les Danois avec qui l'Auteur étoit d'aller chercher à negocier dans le Boranday.* 94

XXVI. *Corpulence, veſtemens, ſtructure des habitations, manieres de vivre des Borandins, & autres particularitez.* 97

XXVII. *Regal qui fut fait aux Borandins par les Danois avec qui étoit l'Auteur, & ſon voyage dans le Boranday.* 99

XXVIII. *Départ de l'Auteur de Vitzora pour aller à Potzora, & le negoce que firent ceux avec qui il eſtoit.* 111

XXIX. *Départ de l'Auteur de Potzora pour aller en Sibérie, la rencontre qu'il fit de cinq Exilez du Grand Knez, & de leurs miſeres.* 115

CHAP.

DES CHAPITRES
CHAP. XXX. *Naturel des Ruſſiens. Leur défiance, & inconſtance.* 121
XXXI. *De la maniére de vivre des Ruſſiens. Leur nourriture ordinaire. Ce qu'ils ſervent dans leurs Feſtins, & ce qui s'y paſſe.* 124
XXXII. *L'ignorance des Ruſſiens & leur mépris pour les Sciences. De leur Clergé. De leur Liturgie, & de leurs Egliſes. Quelles Ceremonies ils obſervent dans leurs Devotions. Heures de leurs prieres. Leur Baptême, leurs Noms, leurs Femmes & les Habits de leurs Preſtres. Mort extraordinaire de quelques Apoſtats.* 128
XXXIII. *Du Mariage des Ruſſiens. Ceremonies obſervées par le Sacriſtain à l'égard de la Mariée. Epithalame chanté par de jeunes Garçons & de jeunes Filles. Avis d'une vieille Femme aux nouveaux Mariez. De la Chambre Nuptiale. Les Bottines du Marié, tirées par la Mariée. Cruautez exercées par les Ruſſiens ſur leurs Femmes. Contract que font les Peres avec ceux qui épouſent leurs Filles. Sortilege en uſage dans les Mariages. Abſtinence de Femmes. Peines que ſouffrent ceux qui ſe marient en ſecondes, ou en troiſiémes Noces. Du* CZAROÏDE. *Maniere dont le* CZAR *choiſit une Femme. Ce qui arriva lors qu'il ſe voulut marier.*

Des Parens de l'Imperatrice. Des Enfans des Ruſſiens. En quel temps on les ſevre. Des Jeûnes & des Penitences. 134

CHAP. XXXIV. *Du Patriarche. De ſa Mytre, de ſon Palais. Ceremonies du Dimanche des Rameaux, & du Vendredy-Saint. Hiſtoire d'un Homme de la Campagne. Maniere de ſe ſaluer le jour de Paſques. Preſent du Patriarche aux Gentils-hommes & aux Officiers de la maiſon du Czar, Réjoüiſſances des Ruſſiens. Complimens que ſe font les Femmes les unes aux autres.* 146

XXXV. *Des Enterremens. De la maniere & de l'obligation des Femmes d'y pleurer leurs Marys. Ce qu'on obſerve auſſi toſt que quelqu'un a rendu l'eſprit. Du ſervice des Morts. Que ceux qui ont été tuez, ou qui ſont morts de froid, ne ſont enterrez qu'à la Saint Jean. Des débauches exceſſives qui ſe font pendant le Carnaval. De quelle conſequence elles ſont.* 155

XXXVI. *Des Images. De la maniere de les changer au Marché de Dieu. De l'eſtime & de la veneration que les Ruſſiens ont pour elles. Preſens qu'ils font à leurs Nicolas. Punition d'une femme qui avoit repris du ſien dans l'Egliſe; quelque choſe de ce dont elle l'avoit paré. Chaſtiment des Hérétiques. Liberté des Moines & des Religieuſes.* 159

CHAP. XXXVII. *De la Muſique. Hiſtoire d'un Ambaſſadeur. Que les Gueux en Ruſſie demandent l'aumône en chantant. Des Tambours. Des Trompettes, & des Cors de Chaſſe. De la Dance.* 162

XXXVIII. *Des Circaſſiens. Leur Religion. Leur Yvrognerie. Leurs Dances. Leur Gouvernement. Que la Magie eſt commune entre eux. Des Coſaques.* 164

XXXIX. *Loix & Gouvernement des Ruſſiens. Leur maniere d'écrire, & d'où elle eſt imitée. Noms de leurs Clercs & Secretaires. De la perſonne de l'Empereur à preſent regnant. Son Caractere. Comparaiſon de lui, & de ſes Anceſtres. Que ſon Empire eſt fort appauvri & dépeuplé par les Invaſions des Tartares.* 165

XL. *Origine & progrès de l'Empire de Ruſſie. Anceſtres du Czar Michailovich. Humeur de Juan Vaſilowidg. Requeſte qu'il préſenta à un de ſes Diacks. Ses Conqueſtes. Les ſentimens du peuple pour lui. Pourquoi il mit la Ville de Vologda à l'amende. Traitement qu'il fit à des femmes qui s'eſtoient moquées de lui. Mépriſe d'un Vayod. Punition d'un autre pour avoir reçu un preſent. Juan étoit admirateur de la Reine Eliſabeth. Traitement qu'il fit à un Ambaſſadeur. Ce qui arriva au Chevalier Jerôme Boſe. Un Cordonnier*

nier preſente un navet à Vaſilowidg. Ce qu'il fit. Ce Prince s'aſſocie avec des voleurs. 171

CHAP. XLI. *Origine du mot Czar. Armes & Titres de l'Empereur. Il ne prend point de femme hors de ſes Etats. Sa nourriture, ſes divertiſſemens, & ſes viſites. Du Czaroïdg.* 178

XLII. *Revenus du Czar, ſes Privileges, ſon trafic, ſes proviſions. Deſpence de ſa maiſon. De la Cour. Des Boyarts. Couvents de Moines & de Religieuſes. Officiers d'Etat.* 183

XLIII. *De la Ville de Moſcow. Des joyaux du Czar. Ses habits; ceux de l'Imperatrice, & de ſes Dames d'honneur. De quelle maniere elle voyage. Modes & langage des Ruſſiens. En quoi ils different des autres Nations. De leurs Horloges.* 187

XLIV. *Procédures judiciaires. Quand & comment on punit un meurtrier. Que la queſtion eſt fort cruelle en Ruſſie. De quelle maniere on la donne. Chaſtimens des faux monnoyeurs. Punition d'un homme qui voulut tuer une Choüette dans le Palais de l'Empereur. Conſpirateurs bannis.* 192

XLV. *De la Sybérie & de ſes Habitans. Que Tambul en eſt la Capitale. Du Chay & du Bour-Dian, leurs qualitez. Des Martres; & comment on les prend. Froid exceſſif qu'il fait en Sybérie. De quoi on y nourrit les Vaches.*

ches. Du Fleuve Ob. Du Caviare. De la Samogede, ou Tſamoeïde. Nourriture des Cannibales. Leurs Traîneaux. Leurs Chaſſes. Leurs Habits. Leurs manieres. Obſervations touchant les peuples du Nort. 195

CHAP. XLVI. *De la partie Meridionale de la Sybérie. Du deſert appellé Step. Païs des Ecureüils. D'un oiſeau qui reſſemble à une Beccaſſe. D'un autre fait comme un Faucon. Et d'un troiſiéme qui eſt grand comme un Cygne. Hiſtoire de la plante appellée Agneau, refutée.* 202

XLVII. *Courte Relation de la Tartarie. Sa Capitale. Tribut que payent les Tartares. Que les Moſcovites ont été Tributaires du grand Crim. Marches que les Tartares font en un jour. Ils mangent de la chair de cheval, & ne ſe ſervent ny de pain ny de ſel. Ils ont la veuë admirable, & ſont excellens hommes de Cheval. Il ſe moquent de la Religion des Ruſſiens. Des Tartares Colmaks.* 207

XLVIII. *Ignorance & idolatrie du Peuple de Ruſſie. Ce qu'il penſe de Saint Nicolas. Leur naturel. Des Polonois. De leurs Loix, & de leurs Rois.* 211

XLIX. *De la verolle. De la Placa ou Teigne de Pologne. L'eſtime que les Polonois en font. Origine de la coutume de ſe poudrer les che-*

cheveux. Les Polonois ſont plus exacts que les Ruſſiens à obſerver les Traitez qu'ils ont faits. Maniere dont ils ſaluent. Celle des Tartares & des Circaſſiens. Comparaiſon de la Langue Ruſſienne & de la Polonoiſe. 214

CHAP. L. *De la Cour de Ruſſie. Du Pere du Czar à preſent regnant.* Grave Wolmer *recherche en mariage la fille du Czar Michaël. Mort de cet Empereur. Hiſtoire du Pere de Boris Iuanoidg. Fortune de Boris. Sa chute & ſon rétabliſſement. Le mariage eſt fort recommandé en Ruſſie. Nashockin grand Réformateur. Ses ſentimens touchant les actions de quelques Princes Chreſtiens.* 217

LI. *Comment les Juifs ſe ſont introduits à la Cour du Czar.* Bogdan Madfeidg *Favory de l'Empereur. Ses amours, jalouſie & mort de ſa femme. Manufactures établies par le Czar. Il va tous les ans à une maiſon de Campagne. Le Peuple n'eſt jamais témoin de ſes divertiſſemens. Ce qui arriva à un Capitaine Ruſſien, pour avoir eu deſſein de lui preſenter une Requeſte, lors qu'il étoit à la Campagne. Pierre Solticove eſt dépoüillé de ſes Charges & banny de la Cour. Sujet de ſa diſgrace. Nashockin eſt mis à ſa place. Le Czar viſite les Pupitres de ſes Chanceliers. Il a par tout des Eſpions. On punit de mort ceux*

ceux qui rapportent ce qu'on dit à la Cour. Des enfans du Czar. Et par qui ils ſont ſervis. 226

CHAP. LII. *Du Commerce de Ruſſie. Ce qui arrivera ſi les Perſans y trafiquent. On n'y eſtime pas les draps d'Angleterre. Ce qu'il faudroit que fiſſent les Anglois pour diminuer le credit des Hollandois auprès du Czar, & retablir le leur. De la Paix que les Ruſſiens ont faite avec la Pologne.* 231

LIII. *Des diverſes ſortes de Champignons qui croiſſent en Ruſſie, leurs formes, & leurs qualitez.* 234

LIV. *Nôtre ſeparation d'avec les Exilez que nous avions rencontrez, & nôtre arrivée à Papinogorod.* 239

LV. *Reception que le Gouverneur de Papinogorod fit aux Danois. Leur negoce & autres particularitez.* 242

LVI. *Départ de l'Auteur de Papinogorod pour retourner aux Vaiſſeaux Danois par la Samojeſſie. Mœurs, maniéres de vivre des Samojedes, & autres particularitez.* 249

LVII. *Départ de l'Auteur du Boranday pour aller en la Zemble. De la veuë d'une troupe de Zembliens adorant le Soleil, & de deux Adorateurs d'une Idole de bois, appellée Fetizo.* 255

LVIII. *D'une maladie appellée Scorbut, dont l'Au-*

l'Auteur fut atteint, ainſi que la pluſpart des Danois avec qui il eſtoit. 260

CHAP. LIX. *De la peſche du Cheval Marin, & de la perte de deux Matelots, qui furent noyez par le remüement de la queuë d'un de ces poiſſons.* 264

LX. *Hardieſſe des Ours des Montagnes du Voygatt, & de la Priſe de certains Oiſeaux, que les Danois nomment Pingoins.* 271

LXI. *D'un Zemblien qui penſa eſtre pris des Danois avec qui l'Auteur eſtoit. D'un autre Zemblien & une Zemblienne, pris dans leur Canoe, & de la ſtructure de ce bastiment.* 276

LXII. *Priſe d'un autre Zemblien, & d'une Zemblienne, leurs vêtemens, armes & maniere de vivre.* 281

LXIII. *Depart des Danois de la Zemble, pour retourner en Dannemarck, leur arrivée en Groenland. De la peſche de la Baleine, & comme l'huile s'en tire.* 287

LXIV. *Les Danois avec qui eſtoit l'Auteur partent de Groenland. De trois Soleils qui leur parurent ſur Mer, & d'une tempeſte qui les obligea de relâcher ſur les coſtes d'Iſlande.* 289

LXV. *Arrivée de l'Auteur à Kirkebar, ſon voyage à Hecla, du danger où il fut. Autres particularitez.* 292

CHAP.

DES CHAPITRES.

CHAP. LXVI. *Habitations, manieres de vivre, & ſuperſtitions des Iſlandois, & autres particularitez.* 299

LXVII. *Les Danois, avec qui eſtoit l'Auteur, partent du Cap Hori. De leur arrivée à Coppenhaguen, & du preſent que firent Meßieurs de la Compagnie du Nord des deux cornes de Chevaux-Marins, qu'ils croyoient eſtre de Licornes, & d'un bois de Renne.* 302

LXVIII. *Abus de la Licorne, & des vertus de ſa corne.* 308

LXIX. *Reflections de l'Auteur ſur la faute des Géographes du placement de la Zemble, & de Groenland, du Voygatt & des Samojedes.* 317

FIN.